



Steven Saylor
Le Rocher
du sacrifice

GRANDS DÉTECTIVES

10
18

Sur l'auteur

Steven Saylor est né au Texas en 1956. Diplômé d'histoire de l'université du Texas, il devient rédacteur en chef du *Sentinel* de San Francisco, puis agent littéraire, avant de se lancer dans l'écriture. Sa parfaite connaissance de l'Antiquité lui a permis de créer, en 1991, cette série originale des *Mystères de Rome*, qui comprend déjà huit volumes, dont le dernier, *A Mist of Prophecies*, a paru en 2002 aux États-Unis.

Steven Saylor partage son temps entre Berkeley en Californie et Austin au Texas.

STEVEN SAYLOR

Le rocher du sacrifice

GORDIEN-07

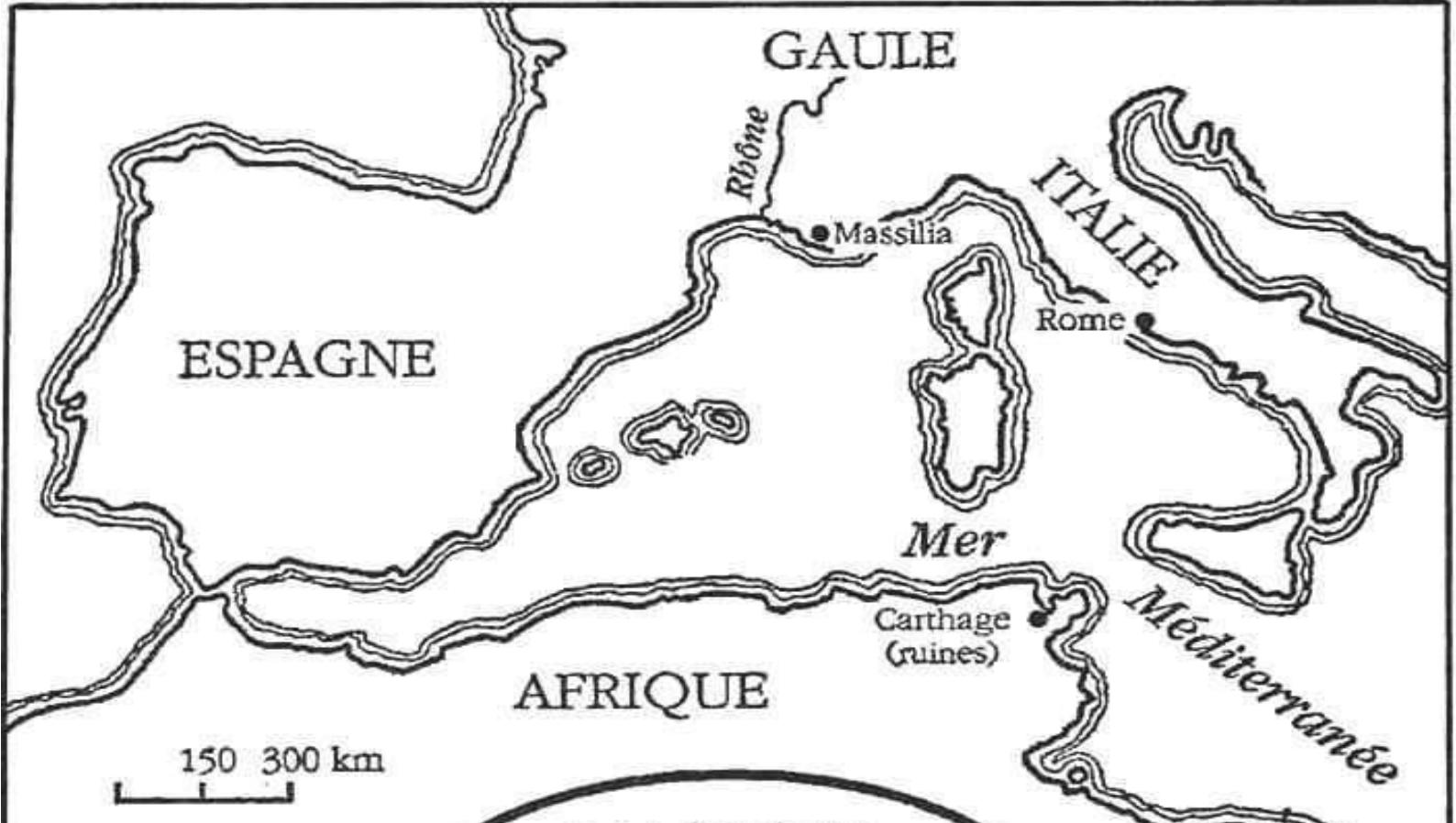
Titre original
Last seen in Massilia 2000

Traduit de l'américain par
André Domergues



10/18
« *Grands Déetectives* »
Éditions Le Masque

Je dédie ce livre à Gwyn, ma sœur.

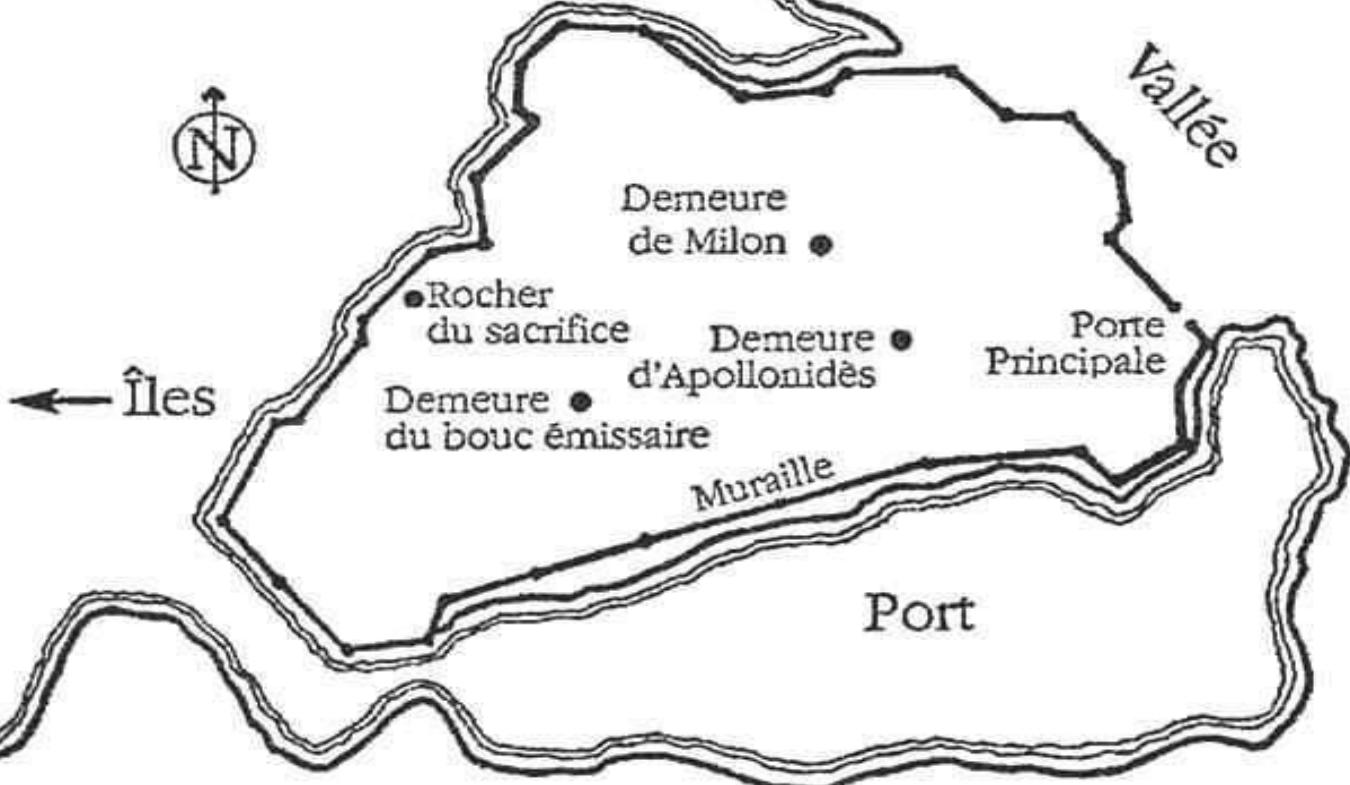


MASSILLIA

(actuellement Marseille)
lors du siège de Jules César
en 49 av. J.-C.

Camp de Trébonius

200 400 m



*Où es-tu, toi qui veux pratiquer les usages des Massiliotes ?
Maintenant, si tu veux me séduire, c'est le moment.*

Plaute, Casina

1

— Quel fameux raccourci, Davus ! murmurai-je. Il faut être fou pour avoir quitté la route.

— Mais, cher beau-père, tu as entendu ce qu'a dit l'homme à l'auberge. La route de Massilia n'est pas sûre : les Massiliotes sont pris au piège dans leur ville, et les troupes de César trop occupées à les assiéger pour se donner la peine de patrouiller sur cette route. Alors les bandits gaulois s'en donnent à cœur joie et attaquent tous ceux qui osent l'emprunter.

— En ce moment, je ne verrais pas d'un mauvais œil un bandit gaulois. Il pourrait au moins nous indiquer la bonne direction.

J'examinai avec étonnement le paysage. Petit à petit, nous nous étions engagés dans une longue vallée étroite. De chaque côté, les escarpements de plus en plus hauts faisaient penser à des géants de pierre qui lèveraient lentement la tête. À présent, nous étions cernés par des murailles abruptes de calcaire blanchâtre. Une rivière, réduite à un mince filet d'eau, tant l'été avait été sec, se faufilait dans l'étroit défilé entre des rives ombragées par des arbres rabougris. Nos chevaux contournaient avec précaution les rochers déchiquetés et les racines des arbres, aussi grosses qu'un bras d'homme. Nous avancions lentement.

Partis de bonne heure le matin, et suivant le conseil de l'aubergiste, nous avions quitté presque tout de suite la route romaine à la surface unie, empierrée avec soin. En nous fiant au soleil, nous maintenions notre cap vers le sud et nous dirigeions vers la mer, en descendant la plupart du temps. Nous ne pouvions pas manquer Massilia, avait expliqué l'aubergiste, surtout avec cette multitude de soldats de César qui campaient devant ses murailles. Maintenant que le soleil baissait derrière les escarpements à l'ouest, je commençais à croire que le gaillard nous avait joué un sale tour.

Les ombres s'épaissaient. Les racines des arbres agrippées au sol pierreux semblaient s'animer dans la lumière blafarde. Maintes et maintes fois, je crus voir du coin de l'œil des nœuds de vipères qui grouillaient parmi les rocs. Les chevaux semblaient victimes de la même illusion : ils ne cessaient de s'ébrouer et de broncher. Les racines noueuses mettaient leurs sabots à rude épreuve.

Ignorant comment nous étions entrés dans la vallée, je ne savais pas davantage comment en sortir. J'essayais de me rassurer. Le soleil avait disparu derrière les escarpements à notre droite, nous suivions le lit de la rivière : vers le sud et vers la mer, comme nous l'avait précisé l'aubergiste. Mais, par Pluton, où donc étions-nous ? Où étaient Massilia et l'armée de César ? Et comment sortir de cette forteresse de pierre ?

Un faisceau de lumière pourpre illumina le sommet des rochers à l'est, donnant une couleur rouge sang à la pierre blanche comme de la craie. Cette lumière aveuglante faisait paraître l'eau de la rivière toute noire.

Une douce brise soupirait dans la vallée. Tout ce que l'œil et l'oreille percevaient n'était qu'illusion ; dans le bruissement des feuilles, des hommes geignaient, des serpents sifflaient. Des silhouettes fantomatiques surgissaient : visages difformes, corps torturés, monstres invraisemblables. Puis, tout aussi vite, elles disparaissaient en retournant dans les profondeurs de la pierre. Malgré la douceur de l'air, je frissonnais.

Derrière moi, Davus sifflotait un air qu'un Gaulois avait chanté à l'auberge la nuit précédente. Nous avions quitté Rome depuis une vingtaine de jours, et ce n'était pas la première fois que je m'interrogeais : mon gendre, qui restait impassible, était-il intrépide ou simplement dépourvu d'imagination ?

Je sursautai. J'avais dû tirer sur les rênes et pousser un cri d'alarme, car mon cheval s'arrêta net, et Davus dégaina sa courte épée.

- Qu'y a-t-il, beau-père ?
- Rien, répondis-je en clignant des yeux.
- Mais...
- Ce n'était rien, je te l'assure.

Je scrutai l'amoncellement obscur de rochers et de branches basses. Parmi les fantômes évanescents, j'avais cru voir un visage, un vrai visage, avec des yeux braqués sur moi, des yeux que je reconnaissais.

— Beau-père, qu'as-tu vu ?

— J'ai cru voir... un homme.

— Un bandit ? demanda Davus en fouillant l'obscurité.

— Non, un homme que j'ai connu autrefois. Mais c'est... impossible.

— Qui était-ce ?

— Catilina.

— Le rebelle ? Mais on lui a tranché la tête il y a une éternité, quand j'étais encore un tout petit garçon.

— Ça ne fait pas si longtemps, treize ans seulement, dis-je en soupirant. Catilina a été tué au cours d'une bataille. J'ai vu sa tête fichée au bout d'une lance, devant la tente du général qui l'avait vaincu.

— Alors ce ne peut pas être lui que tu as vu, hein ?

Dans la voix de Davus, un léger frémissement trahissait le doute.

— Bien sûr que non. C'est un jeu de lumière... l'ombre du feuillage sur une pierre... l'imagination d'un vieil homme, expliquai-je en m'éclaircissant la voix. J'ai beaucoup pensé à Catilina ces derniers temps. Tu vois, quand il a décidé de fuir les ennemis qu'il avait à Rome, c'est à Massilia que Catilina avait l'intention d'aller. Au bout du monde – en tout cas le bout de la route pour les exilés romains, un havre de paix pour les perdants rongés par l'amertume et pour les intrigants qui ont vu leurs espoirs anéantis à Rome. A Massilia, on les accueille volontiers, pourvu qu'ils arrivent avec assez d'or pour s'acquitter du droit d'entrée. Mais Catilina a choisi de ne pas s'enfuir. Il a résisté et s'est battu... Cet endroit me fait horreur ! ajoutai-je en frissonnant. Rien que des rochers nus et des arbres rabougris.

— À moi, il me plaît, répliqua Davus en haussant les épaules.

J'éperonnai ma monture et continuai d'avancer.

De façon étonnante, l'obscurité autour de nous ne semblait pas s'épaissir. Nous étions entre chien et loup, dans un monde où les spectres chuchotaient et voletaient parmi les arbres.

Derrière moi, m'agaçant au plus haut point, Davus continuait de siffloter, sans avoir conscience de la présence des esprits. Nous étions comme perdus dans deux rêves différents.

— Regarde, beau-père, là-haut, devant nous ! On dirait une sorte de temple...

C'en était un. Soudain, nous quittâmes le dédale de rochers. La rivière décrivait une courbe sur notre gauche. L'escarpement de pierre à notre droite s'ouvrit, formant un vaste amphithéâtre calcaire semi-circulaire. Du sommet tombait une cascade étroite. Des sources jaillissaient à même la paroi. Des fougères et de la mousse tapissaient les pierres.

Le sol devant nous était plat. À une certaine époque, il y avait bien longtemps, on avait défriché le terrain pour y cultiver un vignoble. Des piquets plantés de travers s'alignaient en rangées régulièrement espacées, mais les vignes encore couvertes de feuilles et alourdies par les grappes sombres de raisins disparaissaient dans un fouillis incroyable de végétation.

Ce vignoble était entouré d'une étrange clôture faite d'os – pas des os d'animaux, mais des os humains, des cubitus, des radius, des fémurs, des tibias, cloués ensemble et enfoncés dans la terre. Certains avaient pourri et, en se désagrégant, avaient pris une couleur marron foncé, presque noire. D'autres, qui avaient blanchi, étaient parfaitement intacts. Deux piliers en calcaire marquaient l'entrée. Sur les colonnes étaient sculptés des bas-reliefs représentant des scènes de bataille. Les vainqueurs portaient une armure et un casque à cimier ressemblant à ceux des marins grecs ; les vaincus étaient des Gaulois avec braies de cuir et casque ailé. De l'autre côté de l'entrée, un dallage envahi par les mauvaises herbes menait à un petit temple rond au toit en forme de dôme, au centre du vignoble. Je restai pétrifié tant le spectacle était stupéfiant. L'obscurité autour de nous s'atténua un peu. Le petit temple parut rougeoyer, comme si le marbre clair éprouvait de la honte dans le crépuscule.

Derrière moi, Davus retint son souffle.

— Beau-père, je connais cet endroit !
— Comment, Davus ? Tu en as rêvé ?
— Non. Ce doit être l'endroit dont parlait l'homme dans sa chanson, à la taverne, hier soir.

— Qui donc ?
— Le barde. Quand tu t'es endormi, je suis resté pour l'écouter.

— Que disait la chanson ?
— Il y a fort longtemps, des Grecs ont vogué plus loin que l'Italie et la Sicile, et sont arrivés sur la côte méridionale de la Gaule. Ils y ont fondé une cité : Massilia. Tout d'abord, les Gaulois leur ont fait bon accueil, puis il y a eu des querelles, une guerre. Une bataille s'est déroulée dans une étroite vallée où les Massiliotes ont cerné les Gaulois et les ont massacrés par milliers. Le sang répandu a fertilisé le sol au point que, du jour au lendemain, les vignes sont sorties de terre. Les Massiliotes ont utilisé les os des morts pour édifier une clôture autour du vignoble. Et les Gaulois commémorent encore ces événements dans une chanson. C'est l'air que j'ai sifflé toute la journée.

— Et le temple ?
— Sans doute est-ce l'œuvre des Massiliotes.
— Si on allait le voir ? Peut-être qu'une offrande à la divinité du lieu nous aidera à trouver un chemin pour sortir de cet endroit maudit.

Nous descendîmes de cheval et attachâmes nos montures à des anneaux fixés aux piliers, puis remontâmes le chemin défoncé. Les vignes frémirent, secouées par une rafale de vent. Au-dessus de nous, le ciel d'un bleu délavé était strié de bandes jaunes et rouge corail. Parvenus aux marches du temple, nous levâmes les yeux pour l'admirer. Des sculptures en relief décoraient les entablements sous le toit, mais la fresque peinte sur le marbre était tellement décolorée qu'il était impossible d'en distinguer les motifs. Nous gravîmes les marches. Une porte de bronze aux gonds rouillés était entrebâillée. Je me glissai à l'intérieur du temple. Davus, à cause de sa corpulence, dut faire un effort pour me rejoindre.

Malgré les petites ouvertures près du plafond, l'obscurité était presque totale. Les murs qui nous entouraient

disparaissaient dans les ténèbres. J'eus l'impression d'être entré dans un espace sombre aux frontières invisibles. Mon regard fut cependant attiré par un piédestal au centre de la pièce. Je fis un pas pour m'en approcher, en plissant les yeux pour mieux voir.

Une main me saisit l'épaule, et j'entendis le chuintement d'une lame d'airain qu'on sort d'un fourreau. Je sursautai, puis sentis un souffle chaud dans mon oreille. C'était Davus.

— Qu'est-ce qui se trouve sur le piédestal ? chuchota-t-il. Un homme ? Ou... ?

J'étais aussi intrigué que lui. La silhouette informe ne pouvait guère être celle d'un dieu dressé. Elle aurait pu être celle d'un homme accroupi en train de nous observer ; ou encore celle d'une Gorgone. Mon imagination battait la campagne.

Soudain, une sorte de sifflement me fit me retourner vers la porte. J'aperçus une silhouette en contre-jour. L'espace d'un instant, j'imaginai un monstre bicéphale aux membres hérissés de pointes, aboyant contre nous par la porte ouverte. Je me rendis vite compte que l'abolement était un rire étouffé, et que les deux têtes appartenaient à deux hommes – deux soldats, à en juger par leur casque qui luisait, leur cotte de mailles et l'épée qu'ils tenaient dans leur poing. Serrés l'un contre l'autre, ils essayaient de se faufler dans l'embrasure en gloussant.

Davus fit un pas en avant, l'épée à la main. Je le retins.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ?... la chose sur le piédestal, dit un des soldats.

— Qui ?... commençai-je à dire.

— Ecoute ça, Marcus, le vieux parle latin ! s'exclama le soldat. Tu n'es pas un Gaulois, alors ? Ou un Massiliote qui aurait échappé à la gueule du loup ?

Je respirai profondément et me redressai.

— Je suis citoyen romain. Je m'appelle Gordianus.

Les soldats cessèrent de rire sottement et se séparèrent.

— Et le grand... c'est ton esclave ?

— Davus est mon gendre. Mais qui êtes-vous ?

Un des soldats appuya son épaule contre la porte et l'ouvrit un peu plus. Le crissement des gonds me fit grincer des dents. Son compagnon, qui menait la conversation, se croisa les bras.

— Nous sommes des soldats de César. C'est nous qui posons les questions. As-tu besoin d'en savoir davantage, citoyen Gordianus ?

— Cela dépend. Connaître votre nom pourrait m'être utile la prochaine fois que je m'adresserai à Caius Julius.

J'avais de la peine à voir leur visage, mais d'après le silence qui s'installa, je les avais déconcertés. Connaissais-je assez bien leur général pour l'appeler par son prénom ? Bluffais-je ou étais-je sincère ? Dans un monde bouleversé par la guerre civile, il était difficile de juger un inconnu rencontré dans un endroit inhabituel. Et, assurément, les endroits plus étranges que celui où nous nous trouvions étaient rares.

— Eh bien, citoyen Gordianus, la première chose à faire est de demander à ton gendre de rengainer son arme, dit le soldat après s'être éclairci la voix.

Je fis un signe de tête à Davus qui, à contrecœur, remit l'épée dans son fourreau.

— Ce n'est pas contre vous qu'il l'a dégainée, expliquai-je en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule à la chose sur le piédestal.

Mieux éclairée par la lumière qui venait de la porte, la forme était plus nette, mais encore insolite.

— Oh, elle ! s'exclama le soldat. N'aie pas peur, c'est seulement Artémis.

Je fronçai les sourcils et l'examinai.

— Artémis est la déesse de la chasse et des lieux sauvages. Elle porte un arc et court avec un cerf. Elle est belle.

— Alors les Massiliotes se font une idée originale de la beauté, répondit le soldat, s'il est vrai que c'est le temple d'Artémis et qu'il s'agit là de la déesse elle-même. Croirais-tu qu'ils l'ont apportée d'Ionie quand ils ont émigré ici il y a cinq cents ans, avant même que Romulus et Rémus ne tètent la louve ? Du moins les Massiliotes le prétendent.

— Tu dis que c'est un Grec qui a sculpté cette statue ? J'ai peine à le croire.

— Sculpté ? Ai-je dit sculpté ? Ce n'est pas une œuvre humaine. Elle est tombée du ciel, dans une traînée de feu et de fumée, racontent les Massiliotes. Leurs prêtres ont affirmé que

c'était Artémis. Eh bien, si on la regarde sous un certain angle, on peut plus ou moins voir... En tout cas, précisa-t-il en hochant la tête, c'est la divinité que les Massiliotes vénèrent au plus haut point. Ils en font des reproductions en bois, des miniatures qu'ils conservent chez eux, tout comme les Romains possèdent souvent une statue d'Hermès ou d'Apollon.

En scrutant l'objet sur le piédestal et en penchant la tête, je discernai une forme plus ou moins féminine : deux seins pendents – au moins deux – et un ventre arrondi. Aucun raffinement, aucun effet artistique : la silhouette était grossière, rudimentaire, primitive.

— Comment sais-tu tout cela ? demandai-je.

— Nous le savons, Marcus et moi, repartit le soldat en bombant la poitrine, parce que nous sommes tous les deux en faction ici. Tant que durera le siège, nous avons pour mission de protéger ce temple et les bosquets environnants – bien que je ne puisse imaginer ce que les bandits et les pillards y prendraient. Tu peux voir par toi-même comment les Massiliotes ont laissé les lieux se dégrader. César ne veut pas que Pompée ou quiconque puisse dire qu'il n'a pas respecté les sanctuaires et les temples locaux. Le général honore tous les dieux, et même les rochers qui tombent du ciel.

— Tu es un impie ? demandai-je en examinant le visage fort laid du soldat.

— Je prie quand c'est nécessaire, répondit-il avec un large sourire. Mars, avant une bataille ; Vénus, quand je jette les dés. Le reste du temps, je ne pense pas que les dieux s'intéressent beaucoup à moi.

Je pris la liberté de toucher la déesse. Elle était de pierre sombre, brillante et lisse à certains endroits, criblée de petits trous. En parcourant la vallée à cheval, j'avais vu des formes évanescantes, créées par des jeux de lumière et d'ombre, mais aucune aussi singulière que celle-ci.

— Il a un nom, ce rocher céleste, indiqua le soldat. Mais il faut être grec pour pouvoir le prononcer.

— *Xoanon*.

La voix provenait du fond du temple. Le mot bizarre – si c'en était un et non un toussotement ou un éternuement – retentit

dans l'espace confiné. Les soldats furent aussi surpris que moi. Ils serrèrent très fort leur casque et firent cliqueter leur épée.

Une silhouette encapuchonnée émergea de l'ombre. L'homme devait déjà être là quand Davus et moi étions entrés, mais nous ne l'avions remarqué ni l'un ni l'autre, dans l'obscurité.

Il parla d'une voix basse et rauque, d'un ton bourru :

— La pierre céleste s'appelle un *xoanon* : c'est le nom que donnent les Massiliotes à leurs sculptures en bois représentant Artémis.

Les soldats se montrèrent soudain soulagés.

— Ah ! ce n'est que toi ! s'exclama un des soldats. J'ai cru... je ne savais que penser ! Tu nous as fait peur.

— Qui es-tu ? demandai-je. Es-tu le prêtre de ce temple ?

— Le prêtre ! s'esclaffa le soldat. Qui a jamais vu un prêtre aussi déguenillé ?

L'homme au capuchon ne dit mot et s'éloigna. Le soldat esquissa un geste signifiant qu'il avait perdu l'esprit.

— Nous l'avons surnommé « Rabidus », expliqua-t-il en baissant la voix. Il n'est pas dangereux, mais simplement un peu dérangé.

— Habite-t-il ici ?

— Qui peut le dire ? Il est apparu dans le camp peu de temps après que César eut commencé le siège. On nous a demandé de le laisser tranquille, et l'ordre venait de haut. Alors il va et vient comme il l'entend. Ce serait un devin, bien qu'il ne dise pas grand-chose. Un homme étrange, mais inoffensif, à mon avis.

— Est-il massiliote ?

— Il pourrait l'être ; ou gaulois ; ou romain, pour autant que je sache. Il parle latin, il sait pas mal de choses sur les coutumes locales, comme tu viens de le constater. Comment a-t-il appelé la grosse pierre sur le piédestal ?

Le soldat essaya en vain de répéter le mot.

— En tout cas, poursuivit-il, pourquoi toi et ton gendre ne sortez-vous pas du temple ? Il commence à faire noir comme dans un four là-dedans.

Nous suivîmes les soldats jusqu'au porche et descendîmes les marches. Le devin se trouvait à l'entrée de l'enclos, là où cinq chevaux étaient maintenant attachés aux piliers.

— Alors, Gordianus de Rome, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Pour le moment, je cherche à sortir de cette vallée.

— Ce n'est pas difficile ! s'exclama le soldat en riant. Marcus et moi allons vous escorter jusqu'à la sortie, et même jusqu'à la tente de mon commandant. Comme tu appelles César par son prénom, peut-être seras-tu plus à l'aise pour t'expliquer avec un officier, déclara-t-il en me regardant de côté. Qui que vous soyez, j'avoue que je suis bien content que vous soyez arrivés aujourd'hui. Il ne se passe pas grand-chose ici ; vous êtes les deux premiers visiteurs de ce temple. Ne seriez-vous pas des pillards ? Ou des espions ?... Je plaisante, naturellement !

Nous préparâmes nos chevaux. Les soldats firent de même. Le devin s'entretint un instant avec eux.

— Rabidus dit qu'il veut faire une partie du trajet avec nous. Cela vous est égal, je suppose ? cria le soldat par-dessus son épaule.

Je regardai l'homme encapuchonné monter sur son canasson et haussai les épaules.

Les soldats nous conduisirent jusqu'à une étroite brèche dans la muraille de pierre. Il était impossible de l'apercevoir si on ne se plaçait pas dans l'axe. Je doutais que Davus et moi l'eussions jamais trouvée, même en plein jour. Un sentier rocailloux grimpait entre des murailles abruptes de calcaire si proches l'une de l'autre que j'aurais pu en toucher les deux pans en tendant les bras. Il y faisait presque aussi sombre qu'à l'intérieur du temple. Mon cheval commença à secouer la croupe en signe de mécontentement, car je le dirigeais sur un terrain inconnu, raboteux, dans la quasi-obscurité. Enfin un rai vertical de lumière apparut, et le sentier descendit en escalier.

Nous sortîmes de la brèche aussi brusquement que nous y étions entrés. Derrière nous, un escarpement vertigineux ; devant nous, une forêt dense, lugubre, ténébreuse, à perte de vue.

— Comment pouvons-nous traverser cette immense forêt en pleine nuit ? demandai-je à voix basse à Davus.

Une voix me fit sursauter. C'était le devin. Je le croyais en tête avec les soldats, mais il se trouvait à mes côtés.

— Rien dans cet endroit n'est ce qu'il paraît être, murmura-t-il d'une voix rauque. Rien, absolument rien !

Avant que je n'aie pu répondre, les soldats revinrent sur leurs pas, écartèrent le devin et nous encadrèrent, Davus et moi, comme si nous étions des moutons. Croyaient-ils vraiment que nous essaierions de nous échapper dans les profondeurs de la forêt ?

Celle-ci n'était pas aussi vaste qu'elle en avait l'air. Au bout d'un moment, nous débouchâmes dans une grande clairière. Les dernières lueurs du crépuscule illuminait un paysage de souches d'arbres à n'en plus finir. La forêt avait été rasée.

Voyant ma perplexité, le soldat éclata de rire.

— C'est l'œuvre de César ! Quand les Massiliotes ont refusé de l'accueillir, il a jaugé les épaisse murailles de la ville et conclu qu'une attaque par la mer serait plus efficace. Seulement, il n'avait pas de navires ! Alors César a décidé de bâtir une flotte du jour au lendemain. Mais pour construire des navires, il faut des grands arbres, des cyprès, des frênes, des chênes. Et ils ne sont pas nombreux dans ce pays rocheux. Les Massiliotes avaient déclaré cette forêt sacrée et n'y avaient jamais touché depuis des siècles : des dieux vivaient dans ces bois, bien avant l'arrivée des Massiliotes, des dieux si anciens et si bien cachés que même les Gaulois n'avaient pas de noms à leur donner. Le lieu était luxuriant et sauvage ; des toiles d'araignée aussi grandes que des maisons se balançaient aux branches. Les Massiliotes avaient construit des autels, sacrifié des moutons et des chèvres aux dieux inconnus de la forêt. Ils n'avaient jamais touché aux arbres, par crainte de quelque épouvantable châtiment divin.

« Cela n'a pas suffi pour arrêter César. Oh, non ! « Abatbez ces arbres, a-t-il ordonné, et construisez-moi des navires ! » Les hommes, eux, étaient figés, incapables de manier la hache. Ils restaient là à se regarder, tremblant comme des gamins. Des hommes qui avaient incendié des villes, massacré des Gaulois par milliers, chassé Pompée d'Italie, avaient peur d'abattre les arbres d'une forêt. César s'est mis dans une rage folle ! Il a

arraché une hache à deux tranchants des mains d'un des soldats, l'a écarté brusquement et s'est attaqué au plus gros chêne. Des copeaux de bois volaient de tous côtés ! Le vieux chêne gémissait. César ne s'est arrêté que lorsque l'arbre s'est effondré avec fracas. Alors tous les soldats se sont mis à l'ouvrage, de peur que César ne s'en prenne à eux !

Le soldat ricana.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Mon cheval semblait heureux d'avoir quitté le sentier étroit et pierreux et avançait maintenant sans peine entre les souches d'arbres.

— Mais si ce bois était consacré aux dieux... Je croyais vous avoir entendu dire que César respectait les lieux sacrés des Massiliotes.

— Quand cela lui convient, répliqua le soldat en grognant.

— Il ne craint pas de commettre un sacrilège ?

— Était-ce un sacrilège d'abattre une vieille forêt pleine d'araignées et de bois mort ? Je n'en sais rien. Peut-être le devin le saura-t-il. Qu'en penses-tu, Rabidus ?

Le devin chevauchait un peu à l'écart. Il tourna sa tête encapuchonnée vers le soldat et déclara d'une voix rauque, tendue :

— Je sais pourquoi le Romain est venu ici.

— Quoi ? s'écria le soldat, d'abord interloqué, puis à nouveau maître de lui-même. Eh bien, dis-le-moi, alors ! Tu nous épargneras la peine de le torturer pour le découvrir... Je plaisante, bien sûr ! Allons, devin, parle franchement.

— *Il est venu chercher son fils.*

La voix ténébreuse qui sortait de ce capuchon sans visage me glaça le sang. Mon cœur se mit à palpiter dans ma poitrine. Involontairement je murmurai le nom de mon fils :

— Méto.

Le devin tira sur la bride de son cheval et fit demi-tour.

— Dis au Romain de rentrer chez lui. Il n'a rien à faire ici. Il ne peut rien pour aider son fils.

Il s'éloigna lentement dans la direction d'où nous étions venus.

Le soldat grimaça et frissonna comme un chien qui s'ébroue en sortant de l'eau.

— Quel étrange personnage ! On n'est pas mécontent de le voir partir !

— Beau-père, cet homme est réellement devin. Autrement, comment aurait-il pu savoir ? déclara Davus en me tirant par la manche.

Je sifflai pour qu'il se taise. Un instant, j'envisageai de faire demi-tour afin de poursuivre l'homme encapuchonné et d'entendre ce qu'il pourrait me dire d'autre. Mais les soldats, en dépit de leurs plaisanteries, ne me l'auraient pas permis. Pour le moment, nous étions leurs prisonniers.

Nous gravîmes une petite éminence. Le soldat s'arrêta et montra du doigt, au loin, le sommet d'une colline embrasée par des feux de camp.

— Vous voyez cela ? C'est le camp de César. Et au-delà se trouve Massilia, le dos tourné à la mer. Elle nous ouvrira ses portes tôt ou tard, César l'a dit !

Je regardai derrière nous. Des souches d'arbres luisaient à l'infini, toutes blanches sous la lune qui se levait. Le devin avait disparu dans la nuit.

2

— Il se nomme Gordianus, nous a-t-il affirmé. À ce qu'il prétend, il est citoyen romain. Il appelle le général par son prénom, comme s'il le connaissait. Il ne consent à en dire davantage qu'à Trébonius en personne. Qu'en penses-tu, mon commandant ?

Le soldat m'avait remis à son centurion, le centurion m'avait remis à son commandant de cohorte ; le commandant de cohorte s'entretenait maintenant avec l'officier qui était son supérieur immédiat.

C'était l'heure du souper dans le camp. De l'endroit où je me trouvais, à l'intérieur de la tente de l'officier, j'entrevois une file de soldats qui faisaient la queue, une gamelle à la main. Ils avançaient lentement, en traînant les pieds. Une torche fichée sur un piquet à l'intersection la plus proche de deux rangées de tentes éclairait le visage las et souriant d'hommes heureux d'être arrivés à la fin de la journée. Pourtant certains dormaient littéralement debout. Beaucoup étaient crottés, d'autres semblaient s'être roulés dans la boue. Rien de surprenant, car, durant un siège, un soldat passe son temps à creuser des tranchées, des latrines, des tunnels sous les murs de l'ennemi.

Très loin retentissait le bruit sourd d'une cuillère en bois heurtant les gamelles en métal. Les relents d'une sorte de ragoût montaient jusqu'à moi. Du porc ? Davus et moi n'avions mangé qu'un malheureux quignon de pain depuis que nous avions quitté l'auberge ce matin-là. Tout près de moi, l'estomac de Davus gargouillait.

Assis sur un siège pliant, l'officier nous observa d'un air bourru. Nous l'empêchions d'aller souper avec ses collègues.

— Vraiment, commandant de cohorte, est-ce que cela n'aurait pas pu attendre jusqu'à demain matin ?

— Mais, mon commandant, que vais-je faire d'eux pendant ce temps-là ? Les traiter comme des invités d'honneur ? Ou

comme des prisonniers ? Ou les relâcher et les chasser hors du camp ? C'est vrai, le plus âgé a l'air assez inoffensif, mais le grand qu'il appelle son gendre...

— Il faut que tu sois aussi bête que tu en as l'air, bien que cela ne semble guère possible, pour juger les rôdeurs et les intrus à leur mine. Si tu te fies à ta jugeote, tu risques de donner l'occasion à un espion massiliote de te planter un couteau dans le dos.

— Je ne suis pas un espion massiliote ! m'exclamai-je.

Mon estomac gargouilla comme pour souligner cette affirmation.

— Bien sûr que non, repartit sèchement l'officier. Mais pourquoi rôdais-tu dans le temple d'Artémis ?

— Nous nous rendions à Massilia. Nous nous sommes perdus.

— Pourquoi avez-vous quitté la route ?

— L'aubergiste nous a dit que des brigands faisaient la loi sur ce tronçon de route. Nous avons essayé de prendre un raccourci.

— Pourquoi vous rendiez-vous à Massilia ? Y avez-vous de la famille ou des relations d'affaires ? Ou bien cherchez-vous quelqu'un qui se trouve dans le camp ?

Je baissai la tête.

Le commandant de cohorte leva les bras.

— Sur ce point, il est muet comme une carpe. C'est évident, il cache quelque chose.

— Attends un instant. Gordianus..., reprit l'officier en redressant la tête. J'ai déjà entendu ce nom-là. Commandant de cohorte, tu peux disposer.

— Que veux-tu dire ?

— Va-t'en. Tout de suite, avant que les cuisiniers n'enlèvent tous les bons morceaux de cette lavasse qu'ils nous distribuent ce soir.

Le commandant de cohorte salua et partit en me jetant un dernier regard méfiant.

L'officier se leva de son siège.

— Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous deux, mais moi, je meurs de faim. Suivez-moi.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Tu as dit que tu voulais parler à César en personne, n'est-ce pas ? Et à défaut, à l'officier responsable du siège ? Viens donc. Caius Trébonius ne manque jamais un souper dans sa tente.

Il battit des mains puis les frotta l'une contre l'autre.

— Si j'ai de la chance, il m'invitera à me joindre à lui.

L'officier n'eut pas de chance. À peine eut-il mentionné qui j'étais et exposé les circonstances de notre rencontre que Trébonius, occupé à dévorer un jarret de porc, le congédia sans ambages. L'officier attarda son regard, non pas sur moi, mais sur la viande.

Comme Marc Antoine, Trébonius appartenait à cette jeune génération qui, très tôt, avait emboîté le pas à César et était maintenant bien décidée à le suivre pour le meilleur ou pour le pire. En politique, Trébonius avait pris fait et cause pour le général quand il était tribun, et il avait contribué à renforcer son autorité au-delà des limites tolérées par la Constitution. Dans le domaine militaire, il avait servi en Gaule comme lieutenant de César et l'avait aidé à écraser les indigènes. Depuis le début de la guerre civile, il avait une fois de plus lié sa destinée à celle du général. A en juger par son appétit, il n'était pas accablé de regrets ; il rongeait jusqu'à l'os le jarret de porc qu'il tenait d'une main ferme.

Je le reconnus vaguement, car je l'avais aperçu les rares fois où j'avais rendu visite à mon fils dans le camp de César. Un jour, à Ravenna, Méto m'avait confié que Trébonius réunissait dans un recueil les mots d'esprit de Cicéron et les répétait à ses amis. Trébonius avait le sens de l'humour – du moins il appréciait l'ironie.

Il m'observa avec curiosité. Il n'y avait aucune raison pour que mon visage lui fut familier, mais il connaissait mon nom.

— Tu es le père de Méto, dit-il en enlevant un fragment de viande coincé entre ses dents.

— Oui.

— Tu ne lui ressembles pas, mais Méto est ton fils adoptif, n'est-ce pas ?

Je fis signe que oui.

— Et celui-ci ?

— C'est mon gendre.

— Quel grand gaillard !

— Je me sens plus en sécurité quand je voyage avec lui.

— Dis-lui de sortir de la tente.

J'acquiesçai.

— Mais, beau-père..., intervint Davus, l'air renfrogné.

— Peut-être ces hommes pourraient-ils emmener Davus dîner avec les officiers, suggérai-je, en faisant allusion aux soldats qui, assis ou debout dans la tente, dînaient. Ainsi nous n'entendrons pas d'estomac gargouiller.

— Bonne idée ! s'exclama Trébonius. Tout le monde dehors !

Personne ne discuta l'ordre. Quelques instants plus tard, Trébonius et moi étions seuls.

— J'avais espéré que César serait encore ici, expliquai-je.

Trébonius secoua la tête.

— Il est parti il y a des mois. Il a mieux à faire que d'attendre assis ici et d'affamer une poignée de Grecs. N'as-tu pas appris la nouvelle à Rome ?

— Il ne faut pas toujours croire les potins que l'on entend dans le forum.

— Au commencement, César était présent, c'est vrai. Il a demandé courtoisement aux Massiliotes d'ouvrir leurs portes. Ceux-ci ont bafouillé une vague réponse. César a répété sa requête. Ils ont refusé tout net. Alors César a préparé le siège, discutant avec les officiers du génie de la meilleure stratégie pour venir à bout des murailles, surveillant la construction des navires, donnant des instructions aux officiers, haranguant les simples soldats. Puis il s'est hâté de poursuivre son chemin. Des affaires urgentes à régler en Espagne, précisa Trébonius avec un sourire sinistre. Mais dès qu'il aura mis en pièces les légions de Pompée là-bas, il reviendra, et j'aurai le privilège de lui offrir Massilia sur un plateau d'argent.

— À Rome, j'ai entendu dire que les Massiliotes voulaient simplement rester neutres.

— Mensonges ! Lorsque Pompée est parti en bateau pour gagner la Grèce, son complice, Lucius Domitius Ahénobarbus, est venu ici. Domitius est arrivé ici avant César. Il a convaincu

les Massiliotes de prendre parti pour Pompée et de fermer leurs portes à son rival. Ils ont été assez sots pour l'écouter.

— L'été est presque terminé, dis-je, l'air étonné. Les portes de Massilia sont toujours closes, et les murailles, je présume, toujours debout.

— Pas pour bien longtemps, repartit Trébonius en grinçant des dents. Mais tu n'as pas fait tout ce voyage pour te renseigner sur les opérations militaires. Tu aimerais voir César, n'est-ce pas ? Comme nous tous. Tu devras te contenter de moi. Que veux-tu, Gordianus ?

— Mon fils, Méto.

— Ton fils a trahi César, dit-il, le visage contracté. Il a comploté de le tuer avant même que César ne franchît le Rubicon avec ses troupes. On l'a su quand Pompée s'est enfui d'Italie et que César a pris Rome. Nous n'avons pas revu Méto depuis. S'il est venu à Massilia, il y est venu seul. S'il est à l'intérieur de la ville, tu ne pourras pas le rejoindre avant que les murailles ne soient abattues. Et alors, si nous le trouvons, il sera arrêté pour que César en personne décide de son sort.

Croyait-il ce qu'il disait ? Ignorait-il la vérité ? J'avais moi-même cru que Méto avait trahi César – lui qui s'était battu pour César en Gaule, qui avait transcrit les mémoires du grand homme et partagé sa tente. La vérité était bien plus complexe. La trahison de Méto était une invention de toutes pièces, une ruse destinée à inciter les adversaires de César à se fier à Méto et à le prendre dans leurs rangs. Mon fils n'avait pas trahi César : il était son espion.

J'avais espéré trouver César, car c'est lui-même qui avait élaboré ce stratagème, et je ne pouvais parler librement qu'avec lui. Dans quelle mesure Trébonius était-il au courant ? Si César ne l'avait pas informé, alors je ne pourrais jamais le convaincre de la vérité. Cela pouvait même se révéler dangereux.

Le ton peu amène et le regard dur du commandant ne laissaient supposer aucune ambiguïté. Mais peut-être travestissait-il la vérité parce qu'il s'imaginait que je n'étais pas au courant ? Jouions-nous à un jeu d'ombres étrusques, chacun connaissant la vérité mais hésitant à la révéler à son partenaire ?

Je tentai de le faire parler.

— Avant que Méto n'ait quitté Rome, je l'ai vu, je me suis entretenu avec lui. Malgré les apparences, je ne crois pas qu'il ait trahi César. J'en suis même convaincu. Toi qui les connais tous les deux, tu dois le savoir aussi, n'est-ce pas ?

Il secoua vivement la tête, et son visage s'assombrit.

— Écoute, Gordianus, ton fils a été mon ami. Sa défection a été comme un coup de poignard dans le dos de César, et dans le mien. Le coup a également frappé tous les hommes qui se sont battus avec César. Cependant, curieusement, je ne lui en veux pas. Nous vivons une époque terrible. Les familles s'entredéchirent : frère contre frère, mari contre femme, même fils contre père. C'est épouvantable. Méto a fait un choix – le mauvais –, mais pour autant que je sache, c'est une question d'honneur. Il est désormais mon ennemi, mais je ne le hais point. Quant à toi, je ne te blâme pas pour les agissements de ton fils. Tu es libre de t'en aller. Mais si tu es venu ici pour te mettre de son côté contre César, je me montrerai aussi impitoyable avec toi qu'avec n'importe quel traître. Je te ferai crucifier.

C'était tout ce que j'avais obtenu en tentant d'interroger Trébonius. S'il connaissait la vérité, il n'allait pas me mettre au courant.

Il arracha les derniers lambeaux de viande accrochés à l'os et poursuivit :

— Voilà ce que je te conseille, Gordianus : prends une bonne nuit de repos, puis retourne d'où tu viens. Si tu as des nouvelles de Méto, dis-lui que César lui tranchera la tête. Si tu n'en as pas, attends d'apprendre ce qui lui est arrivé. L'attente est pénible, je le sais, mais tu découvriras tôt ou tard quel sort est réservé à ton fils. Tu connais le proverbe étrusque : « Une fois que commence le chagrin, jamais il ne prend fin. » À quoi bon se lamenter à l'avance ?

Je m'éclaircis la voix :

— La veille de mon départ de Rome, j'ai reçu un message envoyé par quelqu'un qui se trouvait à Massilia : Méto aurait été tué. C'est pourquoi j'ai parcouru tout ce chemin : pour savoir si mon fils était vraiment mort.

— Qui t'a envoyé ce message ? s'enquit Trébonius.
— Il n'était pas signé.
— Comment t'est-il parvenu ?
— On l'a déposé sur le pas de la porte de ma maison du Palatin.
— L'as-tu apporté ?
— Oui.

Je fouillai dans la bourse accrochée à ma ceinture et en tirai un cylindre en bois. Avec mon petit doigt, je sortis un minuscule rouleau de parchemin. Trébonius s'en empara comme il aurait arraché une dépêche à un messager. Il lut le texte à haute voix :

— Gordianus, je t'envoie une triste nouvelle de Massilia. Ton fils est mort. Pardonne-moi d'être aussi direct. Je me hâte de t'écrire. Sache que Méto a péri au service de Rome en restant loyal à sa cause. C'était un jeune homme courageux et, bien qu'il n'ait pas succombé au combat, il est mort en héros, ici, à Massilia.

Trébonius me rendit le message.

— Tu ne peux pas être certain que ce pli soit venu de Massilia. Quelqu'un a pu monter une mauvaise farce.

— Peut-être. Mais il est possible qu'il ait été envoyé de Massilia.

— Tu veux dire qu'un navire massiliote aurait franchi le blocus ? En principe, c'est impossible.

— Et en réalité ?

— Des bateaux ont pu forcer le blocus, en particulier la nuit. Les Massiliotes sont des marins expérimentés, et quand le soleil est couché, les vents poussent vers le large. Les navires de César sont postés derrière les grandes îles non loin du port, mais un petit bateau aurait pu passer inaperçu. Et alors ? En supposant que le message soit venu de Massilia, pourquoi n'est-il pas signé si l'auteur dit la vérité ?

— Je ne sais pas. Depuis le jour où César a franchi le Rubicon, chacun s'affuble d'un masque. Intrigues et trahisons se succèdent.

— Si Méto est mort, l'auteur aurait dû t'envoyer une preuve concrète : sa bague de citoyen, par exemple.

— Méto a pu se noyer, son corps est peut-être introuvable. Peut-être est-il mort par...

En imagination, je me représentai des flammes et je blêmis à cette pensée.

— Ne crois-tu pas que j'ai ressassé toutes les hypothèses, Trébonius ? C'est la première chose à laquelle je pense à mon réveil, la dernière à laquelle je pense avant de m'endormir. Qui a envoyé ce message, et pourquoi ?

D'où vient-il ? Est-ce la vérité ? Qu'est-il advenu de mon fils ?

Je regardai fixement Trébonius, laissant la douleur crisper mes traits. Sans aucun doute, s'il savait Méto vivant ou mort, il m'en dirait assez pour apaiser la souffrance d'un père. Mais son expression sévère était aussi figée que celle d'une statue.

— Je comprends ton angoisse, dit-il. C'est une situation impossible, l'incertitude. Je te plains, mais je ne peux pas t'aider. Si Méto est vivant et à Massilia, il a lié sa destinée à celle de Domitius et a trahi César. Tu ne peux pas pénétrer dans la ville pour le voir, et si tu le pouvais, je ne t'en donnerais pas l'autorisation. Il te faudra attendre que les Massiliotes se rendent ou que nous abattions les murailles. Alors, si nous mettons la main sur ton fils... Veux-tu vraiment te trouver là quand cela arrivera, pour être témoin de son sort, celui d'un traître ?

« Si Méto est déjà mort, il n'existe toujours aucun moyen d'entrer dans Massilia et de découvrir comment cela est arrivé et qui a envoyé ce message. Écoute, je vais te faire cette promesse : quand nous entrerons dans la ville, si j'apprends quelque chose sur ton fils, je te le signalerai. S'il est capturé, je t'informeraï du sort que César lui réserve. Je ne peux t'en promettre davantage. Voilà, ta tâche est accomplie, tu peux retourner à Rome en sachant que tu as tenté l'impossible. Je veillerai à ce que tu aies un endroit où dormir cette nuit. Tu partiras demain matin.

Ces dernières paroles ressemblaient à un ordre, on ne pouvait en douter.

— Mais à quoi est-ce que je pense ? s'exclama Trébonius en examinant l'os rongé qu'il tenait à la main. Tu dois mourir de faim, Gordianus. Va rejoindre ton gendre qui dîne avec les officiers. Le ragoût n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air.

Je quittai la tente et laissai mon odorat me guider. Mon ventre gargouillait, certes, mais je n'avais plus d'appétit.

3

On mit à notre disposition des lits de camp dans une tente d'officiers, non loin de celle du commandant. Si Trébonius croyait vraiment que Méto était un traître, il se montrait fort généreux en offrant une telle hospitalité au père de celui-ci. Plus vraisemblablement, il préférait m'avoir près de lui pour être certain que je quitterais le camp le lendemain.

Alors que les autres occupants de la tente dormaient depuis longtemps et que Davus ronflait à mes côtés, je restai éveillé. Peut-être m'étais-je assoupi une ou deux fois, mais je ne saurais dire si les images qui défilaient dans ma tête étaient des rêves ou le fruit de mon imagination une fois éveillé. Je vis le canyon où nous nous étions perdus au cours de l'après-midi, la clôture d'os, le temple ténébreux, la pierre primitive tombée du ciel, la forêt rasée, le devin omniscient...

Dans quel guêpier m'étais-je fourré ? Le lendemain, si Trébonius parvenait à ses fins, nous repartirions avant d'avoir rien pu découvrir.

Pour finir, je rejetai ma couverture et sortis de la tente à pas de loup. La pleine lune commençait à se coucher et projetait de longues ombres noires. Les torches qui éclairaient les passages entre les tentes avaient perdu leur éclat. J'errai sans but, jusqu'à une clairière près de la tente de Trébonius. C'était le sommet de la colline, d'où l'on pouvait voir la ville.

Dans l'obscurité, j'imaginai Massilia comme un énorme monstre sorti de la mer et affalé face contre terre, qu'on avait entouré de hautes murailles. La crête de son épine dorsale était une chaîne de collines.

Les murailles prenaient un reflet bleuté au clair de lune. Des ombres impénétrables se tapissaient dans les recoins au pied des tours. Les minuscules flammes orange des torches régulièrement espacées le long des remparts vacillaient. De chaque côté de la ville, au-delà des fortifications, deux baies

s'ouvraient sur la pleine mer ; la crique la plus vaste, à gauche, était le port principal. La surface unie de l'eau était noire comme jais, excepté là où le clair de lune lui donnait des reflets argentés. Au large de la ville, les masses grises des îles, derrière lesquelles étaient postés les navires de César, se profilaient à l'horizon.

Entre la hauteur sur laquelle je me tenais et la partie la plus proche de la muraille s'étendait une vallée noyée dans l'ombre. De l'autre côté du gouffre, la muraille paraissait étonnamment proche ; je distinguai deux sentinelles massiliotes patrouillant sur les remparts. La lumière des torches dansait sur leur casque. Derrière eux se dressait une colline sombre : la tête du monstre marin que j'imaginais.

Quelque part dans les ténèbres qu'encerclaient ces murailles éclairées par la lune, mon fils était mort, englouti dans le ventre de cette énorme bête. Ou alors il vivait encore, poursuivant un destin aussi obscur que la nuit.

J'entendis des pas et devinai une présence derrière moi. Une sentinelle, pensai-je, venue pour me reconduire jusqu'à ma tente. Je me retournai : l'homme, de petite taille, portait une tunique de nuit et avait une barbe soigneusement taillée. Il se dirigeait vers le sommet de la colline. Il s'arrêta non loin de moi, croisa les bras et contempla la vue.

— Tu n'arrives pas à dormir, remarqua-t-il sans vraiment me regarder.

— Non.

— Moi non plus : je suis trop énervé à l'idée de ce qui va se passer demain.

— Demain ?

Il tourna la tête, m'examina quelques instants, puis fronça les sourcils.

— Est-ce que je te connais ?

— Je viens de Rome. Je suis arrivé dans la soirée.

— Ah ! Je croyais que tu étais l'un des officiers de Trébonius. Je me suis trompé.

Je l'examinai à mon tour. Je souris.

— Mais je te connais.

— Vraiment ? dit-il en scrutant mon visage. Dans l'obscurité, je ne parviens pas à...

— Nous nous sommes rencontrés à Brundisium il y a quelques mois, dans des circonstances assez semblables à celles-ci¹. César assiégeait la ville. Pompée y était bloqué et voulait à tout prix s'enfuir. César construisait de gigantesques ouvrages en terre et des digues à l'entrée du port, pour barrer le passage et prendre au piège les navires de l'ennemi. Tu m'avais expliqué la stratégie, toi Vitruvius, l'officier du génie.

Il claquait des dents, plissa le front, puis ouvrit tout grands les yeux.

— Bien sûr ! Tu es arrivé avec Marc Antoine juste avant que l'ouragan ne se déchaîne, acquiesça-t-il. Tu es Gordianus, n'est-ce pas ? Oui, je m'en souviens. Et tu es... le père de Méto.

— Oui.

Le silence tomba. J'étais embarrassé. Ensemble nous contemplâmes la vue au clair de lune.

— Que sais-tu sur mon fils ? demandai-je enfin.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, répondit-il en haussant les épaules. En tant qu'officier du génie, j'ai toujours eu affaire à d'autres officiers. Je le connais de vue, bien sûr, je l'ai aperçu à cheval à côté du général, prenant des notes tandis que celui-ci dictait. D'après ce que je comprends, son rôle consiste à aider César à rédiger ses lettres et ses mémoires.

— Que sais-tu d'autre ? Des rumeurs doivent circuler.

— Je n'écoute jamais les potins du camp, répondit-il en grognant. Je suis un ingénieur et un bâtisseur. Je crois ce que je peux voir et mesurer. On ne construit pas des ponts par ouï-dire.

J'acquiesçai d'un air pensif.

— Ton fils se trouve-t-il dans le camp ? questionna Vitruvius. Tu as fait tout ce chemin depuis Rome pour lui rendre visite ? Tu étais aussi venu à Brundisium pour le voir. Grâce aux dieux, tu dois avoir les fesses bien rembourrées pour couvrir de telles distances à cheval.

¹ Voir *Rubicon*, éditions 10/18, n° 3547.

Je restai impassible. Vitruvius n'était pas au courant. Seuls ceux qui étaient plus haut placés ou dans le cercle intime de César connaissaient la « trahison » de Méto. Je respirai profondément.

— Trébonius affirme qu'il n'y a aucun moyen d'entrer dans Massilia, dis-je, en mentionnant sans insister le nom de l'officier.

— C'est une ville bien fortifiée, expliqua Vitruvius en levant un sourcil. Des murailles l'encerclent sans interruption, côté terre, côté mer, et aussi face au port. Elles sont constituées d'énormes blocs de pierre, renforcés à intervalles réguliers par des tours. Du beau travail ! Les blocs semblent ajustés et empilés à la perfection, sans ciment ni attaches en métal. Près du sol, des meurtrières permettent de lancer des flèches. Au faîte, des plates-formes sont aménagées pour les catapultes et l'artillerie à courte portée. Ce n'est pas du tout comme lorsqu'on assiège un fort gaulois fait de rondins assemblés à la va-vite, je peux te l'assurer ! Jamais nous n'enfoncerons la muraille à coups de bâlier, jamais nous ne l'abattrons avec des catapultes.

— Mais on peut néanmoins ouvrir des brèches dans les murailles ?

— Que sais-tu de la façon d'assiéger une ville, Gordianus ? Ton fils a dû apprendre une chose ou deux en suivant César dans le nord et en rédigeant ses mémoires.

— Mon fils et moi avons d'autres sujets de conversation quand nous nous retrouvons.

— Eh bien, je vais te parler de l'art d'entreprendre un siège, dit-il en hochant la tête. Les qualités primordiales que doit posséder l'assiégeant sont la patience et la persévérence. Si on ne peut pénétrer dans la ville à coups de bâlier ou en y mettant le feu, il faut creuser des tunnels, comme les termites. Aux soldats du génie les honneurs : ce sont eux qui sapent sous les murs. Creuse assez loin, et ton tunnel débouchera dans la ville ; creuse assez profond et sur une largeur suffisante, et un pan de mur s'effondrera sous son propre poids.

— C'est un jeu d'enfant, on dirait.

— Tu te trompes ! Il faut réfléchir et déployer autant d'efforts pour abattre des murailles que pour les construire. Considère le

cas présent : César a choisi ce lieu pour y établir un camp parce qu'il est situé sur une hauteur. Non seulement on peut découvrir la ville et la mer à l'horizon, mais on peut suivre les préparatifs du siège dans la vallée en contrebas. C'est le cœur même de l'action. En ce moment, il fait trop sombre, mais quand pointera l'aube, tu pourras voir ce que nous avons accompli là-bas.

« Quel que soit le siège, il faut commencer par creuser une contrevallation, c'est-à-dire un fossé profond parallèle aux murailles de la ville, et protégé par un parapet. On peut ainsi faire circuler des hommes et transiter du matériel. Notre contrevallation longe toute cette vallée, depuis le port à notre gauche jusqu'au petit bras de mer à notre droite, de l'autre côté de la ville. Elle protège notre camp en empêchant l'ennemi de tenter une sortie et de lancer une contre-offensive. Du même coup, elle empêche les habitants de la ville d'acheminer leur ravitaillement depuis l'extérieur. L'isolement, les privations, le désespoir, la famine, poursuivit-il en comptant sur ses doigts, aucun bâlier ne saurait égaler leurs effets.

« Pour l'assaut, il faut amener les tours et les engins jusqu'au pied des murailles. Si le sol n'est pas plat – et il ne l'est certainement pas dans cette vallée –, il faut l'aplanir. C'est pourquoi César a ordonné de construire un énorme remblai perpendiculaire à la muraille, une sorte de chaussée surélevée. Il a fallu niveler le fond de la vallée avant de pouvoir poser les fondations. Le remblai est constitué principalement de rondins empilés les uns sur les autres, disposés en strates dans un sens, puis dans l'autre. De la terre et des cailloux ont été entassés dans les interstices pour consolider le tout. Là où il franchit la partie la plus profonde de la vallée, le remblai mesure quatre-vingts pieds de hauteur.

« Pendant que nous creusions et édifiions le remblai, les Massiliotes n'ont pas cessé de nous tirer dessus du haut des murailles, comme on pouvait s'y attendre. Les hommes de César sont habitués à combattre des Gaulois qui n'ont que des lances, des flèches et des lance-pierres. Avec ces Massiliotes, c'est autrement difficile. Bien qu'il m'en coûte de l'admettre, leur artillerie est supérieure à la nôtre. Leurs catapultes et leurs balistes tirent plus loin et lancent de plus gros projectiles. Ainsi,

des javelots empennés de douze pieds pleuvaient sur les hommes occupés à entasser de lourds rondins. Les mantelets dont nous nous servons habituellement étaient tout à fait insuffisants. Tout le long du remblai, nous avons dû édifier des abris plus solides que ceux que nous avions utilisés auparavant. Voilà ce qui me plaît dans le génie, il y a toujours un nouveau problème à résoudre ! Nous avons construit les abris avec le bois le plus résistant que nous ayons pu trouver, nous les avons renforcés avec des segments de poutres d'un pied d'épaisseur et recouvert le tout d'argile ininflammable. En les heurtant, les grosses pierres roulent à leur surface comme des grêlons, les javelots géants rebondissent comme sur du bronze. Pourtant, quand s'abat un déluge de projectiles et de pierres, le tintamarre à l'intérieur de ces abris est assourdissant ! Je le sais, car j'y ai passé une bonne partie de mon temps pour superviser le travail.

« Une fois le remblai presque achevé, nous nous sommes mis à construire une tour montée sur des roues, avec un bâlier intégré à la plate-forme inférieure. Elle se trouve de ce côté-ci du remblai. Demain, elle va emprunter la chaussée, et les Massiliotes n'auront aucun moyen de l'arrêter. Les hommes sur les plates-formes supérieures de la tour de siège sont protégés par des parapets en nattes de chanvre si épaisses qu'aucun projectile ne peut les traverser. Une fois la tour placée contre la muraille, les soldats des plates-formes supérieures pourront abattre les Massiliotes qui s'aventureront à l'extérieur de la ville pour s'opposer à notre attaque, alors que les hommes de la plate-forme inférieure pourront à volonté donner des coups de bâlier. Sais-tu quelle sorte de panique engendre le *boum, boum, boum* d'un bâlier qui frappe les murailles ? On peut l'entendre à des milles à la ronde.

Je dirigeai mon regard vers la vallée. Sur un arrière-plan de gris et de noir, je distinguai le tracé rectiligne du remblai qui franchissait la vallée pour atteindre la base des murailles. Je discernai aussi l'énorme masse de la tour de siège à l'extrémité la plus proche.

— Mais je croyais que les catapultes et les bâliers ne viendraient jamais à bout des murailles de Massilia.

— C'est vrai, répondit en souriant Vitruvius.

— Le bâlier ne serait qu'une diversion ?

L'ingénieur était trop fier de son plan pour le nier.

— Comme je l'ai précisé, c'est aux soldats du génie que reviendra l'œuvre ultime. Ils s'acharnent à creuser des tunnels depuis le premier jour où nous avons installé notre camp. Ils ont construit tout un réseau souterrain le long des murs. Le tunnel le plus long se trouve là-bas, dit-il en montrant du doigt un endroit vers la gauche, en direction de la porte principale de la ville et du port. D'après nos calculs, les sapeurs feront une percée demain. En un clin d'œil, nous déboucherons à l'intérieur de la ville.

« Juste derrière les sapeurs, des soldats seront massés à l'intérieur du tunnel, attendant de surgir à l'air libre. Une fois dans Massilia, ils se précipiteront vers la porte principale. Les Massiliotes auront concentré tous les hommes dont ils disposent dans le secteur où la tour de siège et le bâlier attaqueront le mur. Un assaut contre la porte depuis l'intérieur de la ville les prendra au dépourvu. La porte sera à nous et, une fois que nos hommes l'auront ouverte, Trébonius en personne mènera la charge jusqu'au cœur de la ville. Le siège sera terminé. Les Massiliotes n'auront pas le choix : il leur faudra se rendre et implorer la clémence.

— Trébonius se montrera-t-il clément ?

— César a ordonné de prendre la ville et de la lui garder jusqu'à son retour. Il a l'intention d'imposer lui-même ses conditions aux Massiliotes.

— Il n'y aura donc pas de massacre.

— Non. À moins que les Massiliotes ne soient assez fous pour lutter à mort. C'est peu probable – au fond ce sont des marchands –, mais on ne sait jamais. Ou à moins que...

— Tu dis ?

— À moins que nos hommes ne se déchaînent.

A la façon dont il baissa la voix, je compris qu'il avait déjà vu cela se produire. Méto m'avait raconté le sac de villes gauloises pillées par des soldats romains pris d'un accès de folie meurtrière. Cela paraissait impensable qu'un tel sort fût réservé aux habitants de Massilia, l'alliée de Rome depuis des siècles, mais c'était la guerre.

— Tu comprends pourquoi je ne peux pas dormir, à l'idée de ce qui va se passer demain.

— Oui. Je croyais qu'une marche et de l'air frais pourraient me réconforter, mais maintenant je serai moi aussi incapable de fermer l'œil.

Le lendemain, si Vitruvius ne se trompait pas, on entrerait dans Massilia. Alors pourquoi Trébonius insistait-il pour m'éloigner ? Que savait-il sur Méto que j'ignorais ? M'épargnait-il la vue de l'exécution de mon fils ? Ou la découverte d'un sort plus horrible encore qui l'avait frappé ? Sous l'effet de la fatigue, mon imagination battait la campagne.

— J'ai une idée ! s'exclama Vitruvius d'un air joyeux. J'ai vu deux ou trois chaises pliantes près de la tente de Trébonius. Je vais aller les chercher. Nous pourrons nous asseoir ici tous les deux, attendre le lever du soleil et parler du siège de Brundisium ou de tout autre sujet. Tu dois avoir des nouvelles fraîches de Rome. Je ne parviens pas à imaginer comment cela se passe là-bas avec l'ami de César, Marc Antoine, comme chef suprême. Je suppose que l'orgie bat son plein à une grande échelle... Mais toi, tu reste ici.

Il partit chercher les chaises et revint sans tarder avec, en plus, deux couvertures.

Nous parlâmes de choses et d'autres : César avait-il des chances d'en finir rapidement avec ses ennemis en Espagne ? Pompée envisageait-il de lever une armée colossale en Orient pour défier César ? Marc Antoine méritait-il sa réputation d'amateur de beuveries ? Ivre ou non, celui-ci avait fait régner l'ordre. J'assurai Vitruvius qu'à Rome, on était loin de penser aux orgies. Abasourdie par le tumulte des derniers mois, la ville retenait son souffle.

Nous évoquâmes aussi le cas des exilés célèbres qui avaient quitté Rome pour Massilia. Caius Verrès était le plus connu : en tant que gouverneur de Sicile, il avait témoigné d'une telle cupidité que Cicéron avait obtenu sa condamnation pour concussion, et l'avait forcé à se retirer à Massilia, où il avait emporté son butin qui représentait une fortune. Il y avait aussi des hommes reconnus coupables de divers crimes politiques durant la campagne menée par Pompée pour épurer le Sénat.

Quelques anciens partisans de Catilina devaient également vivre là, des rebelles qui avaient choisi la fuite et l'exil, plutôt que de périr dans la bataille aux côtés de leur chef.

J'avais les yeux rivés sur les murailles. Quel effet cela faisait-il d'être un exilé alors que le nouveau maître de Rome frappait aux portes de la ville ? Certains devaient trembler de peur, d'autres jubiler.

Vitruvius me donna d'autres renseignements sur le siège. Le premier combat important avait été une bataille navale. Une flotte massiliote de dix-sept navires s'était risquée à sortir du port. Les douze navires de César postés derrière les îles étaient venus les affronter. Les Massiliotes avaient observé la scène du haut des murailles de la ville, tandis que les Romains l'étudiaient du sommet de la colline où nous nous trouvions.

— Ce n'était pas une flotte digne de ce nom, constata Vitruvius en décriant son propre camp : des navires construits à la hâte avec du bois vert, difficiles à manœuvrer, avec pour équipage des soldats qui n'avaient jamais navigué de leur vie. Ils ne se sont même pas donné la peine de surpasser en habileté les Massiliotes : ils ont foncé droit devant eux, immobilisé les navires ennemis avec des grappins, se sont rués à bord où ils se sont livrés à des combats corps à corps, comme s'ils se battaient sur la terre ferme. La mer a vite été ensanglantée. D'ici, on pouvait voir de grandes flaques du rouge carmin le plus vif, qui se détachaient sur le bleu de la mer.

La bataille avait mal tourné pour les Massiliotes. Neuf de leurs dix-sept navires avaient été coulés ou capturés ; les autres s'étaient réfugiés dans le port. Les violentes rafales de vent du nord avaient empêché les navires de César de les poursuivre. Face à ce vent, seuls les capitaines massiliotes expérimentés avaient réussi à ramener les navires dans le port par les chenaux. Il était impossible de forcer le blocus, pouvait-on conclure après la bataille. Massilia était isolée par terre comme par mer.

Il pourrait y avoir un autre combat naval si Pompée réussissait à envoyer des renforts aux Massiliotes. Mais, Vitruvius en était convaincu, le conflit se réglerait sur terre et dans les plus brefs délais.

— Demain, murmura-t-il, tandis que, sous ma couverture, je me laissais gagner par un sommeil agité, trop las malgré mes soucis pour rester éveillé un instant de plus.

4

Durant l'heure qui précéda le lever du soleil, je m'éveillai lentement. La scène de la bataille qu'avait évoquée Vitruvius surgit comme dans un rêve.

Blotti sur ma chaise pliante, enroulé dans la couverture qui me couvrait la tête comme un capuchon, je vis les murs de Massilia, blancs comme neige, se teinter de rose aux premières lueurs de l'aube. Dans le lointain, l'énorme monstre marin se métamorphosa en une chaîne de collines ; des maisons serrées les unes contre les autres en recouvriraient les pentes ; des temples et des fortifications en couronnaient les crêtes. À l'horizon, la mer passa d'un noir d'obsidienne à un bleu de plomb. Les îles prirent consistance et relief.

À mes pieds, dans la vallée, la contrevallation qui entourait Massilia apparut comme une cicatrice sur la terre meurtrie et piétinée. Le long remblai, aussi imposant qu'un barrage, que Vitruvius avait décrit, franchissait la vallée, et la tour montée sur des roues dressait sa haute silhouette un peu plus bas. Je ne vis aucune trace des tunnels dont avait parlé Vitruvius mais, vers ma gauche, à un angle où la muraille obliquait pour longer le port, je découvris les tours massives qui encadraient la porte principale de Massilia. Lentement mais sûrement, je pris une résolution.

Lorsque j'étais plus jeune, j'avais toujours été méthodique et prudent, je ne prenais de décisions qu'après mûre réflexion, craignant de commettre une erreur aux conséquences irrémédiables. Comble de l'ironie, en ces années où j'avais acquis de la sagesse à mon corps défendant, je devenais un être impulsif, toujours prêt à courir des risques insensés. Peut-être la sagesse consistait-elle à tourner le dos à la peur et à s'en remettre aux dieux pour rester en vie.

— Vitruvius ?

— Oui, Gordianus, répondit-il en sursautant et en clignant des yeux.

— Où se trouve l'entrée du tunnel qui va permettre de s'introduire dans la ville aujourd'hui ?

Il s'éclaircit la voix, puis bâilla.

— Là-bas, sur la gauche. Tu vois ce bouquet de chênes dans le creux au fond de la vallée ? À vrai dire, on distingue à peine le faîte des arbres. C'est là que se trouve l'entrée du tunnel, presque en face de la porte principale, mais elle est invisible du haut des murailles. Les soldats du génie sont probablement déjà occupés à vérifier à nouveau les calculs. Ceux qui vont prendre part à l'attaque commenceront à se rassembler d'ici une heure environ.

— Comment seront-ils équipés ?

— Ils auront une épée courte, un casque, une armure légère. Rien de trop lourd, rien d'encombrant. Ils ne doivent pas buter les uns contre les autres ni se blesser avec leur épée quand ils avanceront tant bien que mal dans le tunnel, et ils ne doivent pas plier sous le poids de leur équipement quand ils auront à remonter la pente pour sortir à l'air libre.

— Est-ce qu'ils appartiennent à une cohorte particulière ?

— Non. Ce sont des volontaires pour des missions spéciales, choisis dans plusieurs cohortes. Tous les hommes ne sont pas capables de remplir ce type de mission. On ne peut pas apprendre à quelqu'un à ne pas avoir peur du noir ou à ne pas paniquer dans un espace confiné. Mets certains individus dans un tunnel et, aussi courageux soient-ils, ils mouillent leur tunique au premier tournant, dès l'instant où ils ne voient plus clair. On n'a pas envie de se trouver à côté de ce genre de personne dans un moment critique. Les soldats du génie sont à leur affaire dans les tunnels, mais ce sont des sapeurs, pas des combattants. Or il faut des combattants qui ne craignent pas d'écraser des vers de terre. Ces derniers jours, on a entraîné les volontaires : ils savent par exemple comment tenir une torche allumée pour qu'elle ne s'éteigne pas, comment se comporter pour ne pas affoler leurs camarades en cas d'obscurité totale dans le tunnel. On leur apprend aussi à reconnaître les signaux pour avancer et reculer.

— Cela paraît compliqué.

— Pas vraiment, grogna Vitruvius. Ces gars ne sont pas des officiers du génie. Ce sont de simples soldats, avec un minimum d'entraînement.

— Sans doute suffit-il d'être un tant soit peu intelligent pour apprendre sur place ce qu'il faut faire.

— Tu as raison. À la limite, n'importe quel imbécile le pourrait. Et si une catastrophe se produisait, il mourrait, tout comme ceux qui ont été spécialement entraînés pour la mission.

Vitruvius se pelotonna sous sa couverture, ferma les yeux et soupira.

Une lueur rouge colora la ligne d'horizon dentelée. Je me débarrassai de ma couverture et dis à Vitruvius qu'il lui faudrait contempler seul le lever du soleil. Au lieu de répondre, il se mit à ronfler. Je battis en retraite.

Dans la tente des officiers, je réussis à tirer Davus de son sommeil et à le sortir de son lit sans réveiller les autres. À moitié endormi et abasourdi, il acquiesça quand je lui fis part de mon intention.

Par Méto, je savais comment César aménageait ses camps et où l'on pourrait trouver des surplus d'équipement. La tente que je cherchais était juste derrière celle de Trébonius. Personne ne montait la garde. Quel châtiment le commandant jugerait-il approprié pour deux étrangers surpris en train de voler des armes pendant un siège ? J'essayai de ne pas y penser, tandis que nous fouillions dans la pénombre parmi les casques cabossés, les épées ébréchées et les jambières dépareillées.

— Celui-ci me va à la perfection, beau-père. Il est quasiment neuf.

Je levai les yeux et vis Davus en train d'essayer un casque. Je secouai la tête.

— Non, Davus, tu n'as pas compris. Je n'aurais pas dû te parler alors que tu étais à moitié endormi. C'est moi qui irai dans le tunnel, pas toi.

— Mais je t'accompagnerai, bien sûr.

— Non. Si Vitruvius a raison, il sera possible de pénétrer dans la ville d'ici quelques heures. Nous pourrons nous retrouver demain, peut-être même ce soir.

— Et si l'officier du génie se trompe ? Tu sais ce que dit Méto : les choses ne se passent jamais exactement comme on s'y attend, dans une bataille.

Je fis glisser le bout de mon doigt sur la lame émoussée et rouillée d'une épée.

— Davus, te rappelles-tu la scène chez nous, la veille de notre départ de Rome ? Ta femme – ma fille – était très contrariée.

— Pas plus que ta femme ! Béthesda était dans tous ses états. Ses jurons m'ont fait dresser les cheveux sur la tête. Et dire que je ne comprends pas l'égyptien !

— Oui, Diana et Béthesda étaient toutes deux affolées. Mais la nuit qui a précédé notre départ, j'ai fait la paix avec Béthesda. Elle a compris pourquoi il fallait que je vienne ici, pourquoi je ne pouvais pas rester à Rome à penser à Méto, sans être sûr qu'il fût vivant ou mort. Diana, c'était une autre histoire.

— Elle a fini par comprendre.

— Tu crois ? Je l'entends encore : « Papa, à quoi penses-tu pour vouloir emmener Davus avec toi ? N'as-tu pas parcouru tout le trajet jusqu'à Brundisium pour l'arracher aux griffes de Pompée ? Maintenant, tu veux te rendre sur un autre champ de bataille et lui faire risquer à nouveau sa vie ? » Il y avait du vrai dans ce qu'elle disait.

— Beau-père, tu n'aurais pas pu entreprendre ce voyage seul. À ton âge...

— Et tu as convaincu Diana. Félicitations, Davus, tu as plus d'influence sur ma fille que je n'en ai jamais eu ! Mais avant notre départ, elle m'a fait promettre de ne pas t'exposer au danger, sauf en cas de nécessité absolue.

— Alors... tu admets que c'est risqué d'aller dans le tunnel.

— Bien sûr que oui ! Les hommes n'ont jamais été conçus pour creuser des terriers comme des lapins, pas plus que pour voler ou respirer sous l'eau. Et on n'aime guère voir des soldats surgir d'un trou dans le sol.

— Tu pourrais être tué, beau-père.

Je passai le bout de mon doigt sur une autre lame et manquai crier en me coupant. Je suçai le filet de sang rouge vif.

— C'est possible.

— Alors je t'accompagne.

— Non, Davus, répliquai-je.

— Il a été convenu que je viendrais pour te protéger. Jusqu'à présent, tu n'as guère eu besoin de moi.

— Non, Davus. J'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf chez toi.

— Et j'ai promis la même chose à la tienne !

Nous nous regardâmes d'un air ébahi, puis éclatâmes de rire.

— Alors je suppose qu'il s'agit de savoir laquelle des deux nous effraie le plus, répondis-je.

Au bout d'une seconde, le même nom s'échappa de nos lèvres :

— Béthesda !

— D'accord, Davus, dis-je en soupirant. Je crois avoir vu là-bas une cotte de mailles à ta taille.

Notre tenue était assez convaincante pour tromper au moins le cuistot. Il faut le reconnaître, l'homme nous regarda à peine lorsque nous passâmes devant lui en tendant notre écuelle pour recevoir une ration de bouillie de millet. Il remarqua cependant que nous n'avions pas la même taille : Davus reçut une ration deux fois plus importante que la mienne. Nous nous dépêchâmes de manger, puis nous partîmes. Le camp, si calme durant l'heure qui avait précédé l'aube, était devenu une fourmilière. Des messagers couraient de-ci de-là, des officiers criaient, des soldats aux yeux pétillants chuchotaient entre eux en se mettant en ligne. Tous semblaient pressentir que la journée serait particulièrement importante.

Nous descendîmes la colline en laissant la contrevallation à notre droite. Devant nous, plus bas, je remarquai une dépression à flanc de coteau cachée par des chênes, tout comme l'avait décrite Vitruvius. Une multitude de soldats dont on apercevait les casques à travers le feuillage s'y étaient déjà donné rendez-vous.

Un sentier bien tracé y menait. Des hommes s'écartèrent pour nous laisser passer. En jetant un coup d'œil à leur

accoutrement, je vis que je ne m'étais guère trompé en choisissant le nôtre. À cet égard du moins, nous n'avions rien de remarquable.

Les hommes chuchotaient. Derrière moi j'entendis une voix :

— Quel âge peut-il bien avoir ? On ne voit pas beaucoup de barbes grises en mission spéciale.

Un autre soldat le fit taire :

— Ne fais pas le fier parce que tu es jeune, surtout un jour comme aujourd'hui. N'as-tu pas envie de vivre assez longtemps pour avoir toi aussi une barbe grise ?

— Je n'ai pas dit cela pour l'insulter, répliqua le premier soldat.

— Ça suffit ! Si un homme peut vivre aussi longtemps en combattant dans l'armée de César, c'est que les dieux le protègent.

— Et le grand qui est avec lui ? grommela le premier soldat. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu à l'entraînement. Je croyais que pour cette mission, il fallait uniquement des gars de petite taille, comme nous. Ce gros balourd risque d'obstruer le tunnel comme un bouchon dans une bouteille !

— Tais-toi !

Encadré par des officiers, Trébonius apparut sur le flanc de la colline au-dessus de nous. Il était en grande tenue : son casque à cimier et son plastron ouvrage reflétaient les rayons du soleil matinal à travers les frondaisons des chênes. Je tirai Davus par le coude.

— Baisse la tête et fais-toi le plus petit possible.

Trébonius haussa juste assez le ton de sa voix de stentor pour être entendu de tous :

— Soldats ! Les auspices sont favorables. Les augures ont déclaré ce jour faste pour la bataille, pour César et ses hommes. Aujourd'hui, si les dieux le jugent bon, les portes de Massilia s'ouvriront grâce à vos efforts. Vous ferez grand plaisir à César et il vous récompensera comme il convient. Mais permettez-moi de répéter ce que je dis depuis le commencement de ce siège : quand Massilia tombera, César *seul* décidera de son sort. Il ne doit y avoir ni pillage, ni viol, ni incendie. Vous comprenez fort bien, je le sais. Rappelez-vous les instructions. Écoutez les

ordres de votre commandant de mission. C'est le début de l'opération. Pas d'acclamations ! Silence ! Gardez votre voix pour plus tard, quand vous pourrez crier victoire du haut des murailles de Massilia.

Trébonius nous salua. Comme un seul homme, nous saluâmes à notre tour.

— A vos rangs ! hurla un officier.

Autour de nous, la troupe commença à se déplacer. Dans quelle direction, je ne saurais le dire. Davus resta près de moi en se tassant. Nous suivîmes le courant. Les hommes disparaissaient comme si la terre les avait engloutis, apparemment sans ordre précis ; chacun prenait tout simplement place dans la queue aussi vite qu'il le pouvait. J'avançai sans me hâter.

Soudain je me trouvai face à l'entrée du tunnel. De grosses poutres encadraient un trou noir percé dans le flanc de la colline. L'espace d'un instant, je restai figé sur place. Quelle folie m'avait conduit là ? Impossible de s'esquiver. Trébonius observait. Davus me poussa par-derrière.

— Prends-la ! dit la voix qui nous avait ordonné de nous mettre en rang.

Je tendis la main et reçus une torche allumée.

— Rappelle-toi ce qu'on t'a appris à l'entraînement, conseilla l'officier. Ne la laisse pas s'éteindre !

J'avançai en baissant la tête et en tenant la torche d'une main aussi ferme que je le pouvais, mais elle tremblait. Je pénétrai dans le tunnel. Derrière moi, j'entendis un bruit métallique et un grognement : le casque de Davus avait heurté le linteau.

Nous avancions d'un pas régulier, d'abord sur un terrain à plat, puis petit à petit en descendant.

Une charpente en bois soutenait les murs et le plafond. Le tunnel, juste assez large pour permettre à deux hommes de se croiser, se resserrait encore plus lorsqu'il se faufilait entre deux faces rocheuses. Le plafond n'était jamais tout à fait assez haut pour que je puisse me tenir vraiment droit. Je devais marcher en me voûtant légèrement ; le pauvre Davus devait presque se plier en deux.

Le tunnel cessa de descendre et le sol redevint plat. L'allure ralentit. Parfois, nous nous arrêtons brusquement avant de repartir d'un pas lent. Les hommes butaient les uns contre les autres. Des torches tombaient ou s'éteignaient, puis on les rallumait aussitôt à la flamme d'une autre. Sans elles, c'eût été l'obscurité complète.

L'atmosphère était humide, l'air confiné. La fumée des torches me brûlait les yeux. Je sentais sur moi une moiteur froide, et un air humide pénétrait dans mes poumons.

Le tunnel commença imperceptiblement à remonter. Nous nous immobilisâmes encore une fois. Le temps passa. Personne ne dit mot.

Enfin, comme aucun ordre ne venait et qu'on n'avancait plus, des soldats se mirent à chuchoter. C'était comme si on sifflait dans une trompette. De temps en temps nous parvenaient des rires sinistres. Quel genre de plaisanteries macabres les hommes échangeaient-ils ? Le sens de l'humour de Méto avait beaucoup changé depuis qu'il était entré dans l'armée ; il était devenu plus vulgaire et plus cynique ; il tournait davantage en dérision les dieux comme les hommes. Parfois, disait Méto, quand sa propre mort ou celle d'un ennemi est imminente, un homme n'a d'autre choix que de crier ou de rire. Qu'arriverait-il si un homme dans le tunnel paniquait ? J'y songeais et me réjouissais d'entendre un nouvel éclat de rire grinçant.

De nouveaux chuchotements se propagèrent. Le soldat qui me précédait se retourna pour murmurer quelques mots :

— Il faut rester sur place pendant que les soldats du génie finissent de creuser. Fais passer.

Je transmis le message à Davus. Le jeune soldat devant moi continuait de me regarder. Sa voix m'était connue ; c'était lui qui avait proféré des remarques à mon sujet quand nous étions à l'air libre. A la lumière vacillante de sa torche, il paraissait n'être qu'un enfant.

Son regard insistant n'exprimait aucune hostilité. Il ouvrait des yeux anormalement grands et paraissait nerveux.

— Puisque tu te posais la question, il se trouve que j'ai soixante et un ans.

— Quoi ?

— Je t'ai entendu interroger ton ami avant que nous entrions dans le tunnel.

— Ah bon ? dit-il, l'air contrarié. Eh bien, tu pourrais être mon grand-père. Ou même mon arrière...

— Tais-toi, jeune homme !

— Peut-être la déesse Fortune nous a-t-elle réunis, suggéra-t-il avec un sourire de travers. A ce que dit Marcus, les dieux doivent te protéger, car tu as réussi à vivre jusqu'à un âge respectable en gagnant ta vie au fil de l'épée. Qu'en penses-tu ? Peut-être me passeras-tu un peu de ta bonne fortune aujourd'hui...

— Je ne crois pas qu'il me reste plus de chance qu'il ne m'en faut, répondis-je en souriant.

Soudain, un bruit grave et étouffé retentit dans le tunnel, connue si la foudre était tombée à proximité. J'en sentis les effets dans mes oreilles, mes orteils, et jusque dans ma mâchoire. Une autre explosion nous secoua encore, puis une autre.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est ? D'où cela vient-il ? questionna le jeune soldat d'une voix étranglée.

— C'est le bétail, lui expliquai-je en essayant de garder mon calme. Nous devons être juste au-dessous de la muraille.

— Ils nous ont avertis, rétorqua le soldat en secouant la tête. Mais je ne croyais pas que... cela ferait un tel...

Boum ! Un filet de sable tomba de la traverse au-dessus de nos têtes. Le soldat agrippa mon avant-bras.

— C'est loin, dis-je. À des centaines de pieds. La vibration se propage à travers le roc. Cela paraît plus proche que ça ne l'est en réalité.

— Bien sûr, c'est loin.

Il relâcha son étreinte. Il m'avait serré si fort qu'il avait laissé les marques de ses ongles sur ma peau.

Le grondement cessa, puis reprit, maintes et maintes fois. Le plafond du tunnel, juste au-dessus de moi, parut particulièrement touché. Des poignées de terre, puis des mottes de plus en plus grosses, tombèrent en cascade sur nous. De

temps en temps, le jeune soldat me saisissait le bras nerveusement.

L'air devint plus humide et froid, plus vicié, plus enfumé. Nos torches brûlèrent jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien ; on nous en donna d'autres. Les soldats du génie en tête de file faisaient passer de main en main des seaux remplis de terre et de pierres, indéfiniment.

— On nous avait dit que nous n'aurions pas à nous salir les mains, plaisanta l'homme derrière Davus.

Le jeune soldat pouffa de rire.

Enfin les soldats du génie commencèrent à rebrousser chemin en remontant la file en direction de l'entrée. Ils passèrent à côté de moi en se serrant un peu, mais se glisser à côté de Davus était un exploit.

— Que fait ce bougre de géant ici ? grommela l'un d'entre eux.

— On ne va pas tarder à sortir, qu'en penses-tu, beau-père ? me chuchota Davus à l'oreille.

— Je suppose que oui.

J'essayai de me préparer à ce qui m'attendait. Je n'avais jamais été soldat, mais des années auparavant, j'avais combattu aux côtés de Méto lors de sa première bataille, à Pistoria, où Catilina avait trouvé la mort. Il y avait seulement quelques mois, j'avais été présent aux dernières heures du siège de Brundisium, et j'avais failli y mourir². Je n'ignorais pas les dangers qui nous menaçaient. Mais, comme tous les soldats, j'envisageais une autre possibilité. Peut-être que tout se passerait sans difficulté : nous prendrions les Massiliotes au dépourvu, car leur attention serait détournée par le bâlier, exactement comme l'avait prévu Trébonius ; nous ne rencontrerions quasiment aucune résistance et nous ouvririons les portes de la ville sans coup férir ; Trébonius ferait une entrée triomphale sans la moindre effusion de sang ; les Massiliotes verraient combien il était inutile de résister et déposeraient les armes. Davus et moi, nous nous débarrasserions de notre armure, nous nous esquiverions

² Voir *Rubicon, op. cit.*

et fouillerions la ville jusqu'à ce que nous trouvions Méto vivant et en bonne santé, fort surpris de nous voir.

Une fois la ville prise, sa mission secrète serait terminée, et il se rendrait à Trébonius, prouvant ainsi sa loyauté à l'égard de César. Tout serait pour le mieux.

Combien d'autres dans le tunnel se réconfortaient en échafaudant des hypothèses tout aussi optimistes ?

Boum ! Boum ! Boum ! Une avalanche de terre me tomba sur la tête et me projeta en avant sur le jeune soldat. Davus me saisit par l'épaule pour me permettre de retrouver mon équilibre.

Alors, je perçus un bruit lointain qui venait de l'avant. Pas le roulement de tonnerre du bétail, mais un grondement prolongé, interminable, qui allait crescendo.

Mes oreilles tintèrent. Je crus entendre des cris, mais ils étaient couverts par le vacarme qui n'en finissait pas et se perdaient dans un fracas épouvantable.

Un coup de vent frais me cingla le visage. La rafale éteignit la torche que je tenais à la main et toutes les autres devant moi. Les ténèbres s'abattirent. Le vent continua de souffler, chargé d'une odeur humide.

Maintenant, il était impossible de ne pas entendre les cris qui se mêlaient en une sorte de grondement monstrueux. On aurait dit les clamours des spectateurs au cirque. Les traverses au-dessus de nos têtes éclatèrent et volèrent en éclats.

J'étais en feu. Mon cœur battait à tout rompre. Je m'armai de courage, tout en sachant en mon for intérieur que c'était peine perdue.

Le mur d'eau me heurta de plein fouet.

5

En une fraction de seconde, à la vitesse de l'éclair, le jeune soldat fut projeté sur moi comme une pierre lancée par une catapulte. J'en eus le souffle coupé.

Alors, tout ne fut que chaos. J'eus l'impression de m'être trouvé sur une trappe qui s'était soudain ouverte sous mes pieds, mais au lieu de tomber, je m'élevai. Quelque chose me saisit par-derrière à bras-le-corps et me souleva. Je ne sais trop comment je fus plaqué contre le plafond du tunnel, dans une sorte de cavité, au-dessus de l'eau qui déferlait. L'obscurité n'était pas tout à fait complète, car une flamme isolée vacillait dans le lointain.

Je plongeai mon regard dans les yeux noirs, hallucinés, du jeune soldat terrifié, juste au-dessous de moi. Il s'accrocha à moi quand le flot l'entoura puis le submergea. J'essayai de le retenir, mais le courant qui entraînait les corps et les débris était trop fort. Quelque chose lui heurta la tête si violemment que tout son corps fut secoué d'un énorme soubresaut. Il roula les yeux. Son corps échappa à ma prise et disparut, perdu dans le déluge d'eau écumante.

Il me semblait être une libellule planant au-dessus d'un torrent. Dans les profondeurs, je voyais défiler à une allure vertigineuse des mains, des pieds, des visages, des armures, des cottes de mailles, des épées qui luisaient, ainsi que des morceaux de bois brisé. Sitôt aperçus, sitôt disparus.

Enfin, le calme revint. L'eau coula de moins en moins vite, puis stagna. J'entendis des gargouillis, le clapotis de petites vagues, des *flic flac*, des grincements et toutes sortes de frémissements et gémissements insolites. Curieusement, plus sourd et plus grave qu'auparavant, me parvenait le lointain fracas du bélier contre les murs de Massilia.

Et j'entendis un autre bruit, si proche qu'il semblait émaner de ma propre personne. C'était Davus, derrière ma tête, qui

respirait dans mon oreille comme un coureur dont le cœur est prêt à éclater.

J'avais peine à le croire, j'étais encore en vie. Petit à petit, je commençai à me rendre compte de ce qui s'était passé.

Un instant avant que le torrent ne nous atteignît, Davus, qui était derrière moi, m'avait entouré d'un bras. Quand le flot nous avait heurtés, nos pieds avaient été soulevés de terre ; mais Davus avait saisi la traverse au-dessus de nous et, ainsi, nous étions montés en tournoyant. Les vibrations du bâlier avaient fait tomber tant de terre qu'une cavité s'était formée dans le plafond. Davus avait coincé ses pieds et ses coudes contre les bords de cette cavité, et m'avait tenu fermement contre lui, tout en gardant sa torche dont la flamme vacillait dangereusement.

En d'autres occasions, Davus avait déjà montré sa grande force et des réflexes extraordinaires. Pourtant, avoir affronté une catastrophe si soudaine et si épouvantable avec une telle rapidité était un exploit surhumain. Quel dieu avait jugé bon de me sauver cette fois-ci ?

Quand il parvint à reprendre son souffle, Davus murmura :

— Nous sommes vivants. Je n'en reviens pas.

Mais pour combien de temps ? pensai-je en regardant fixement l'eau noire et trouble au-dessous de nous.

— Davus, tu peux me lâcher maintenant.

Il desserra son étreinte. Je glissai doucement dans l'eau et touchai le fond. En me tenant sur la pointe des pieds et en tendant le cou, je pus garder le menton juste au-dessus de la surface.

Quelque chose de compact mais mou me heurta la cheville. Je frémis : c'était un cadavre.

Avec lenteur et circonspection, Davus s'extirpa de la cavité, en s'employant à garder la torche allumée au-dessus de la surface de l'eau. Quand il se laissa tomber, il m'éclaboussa le visage ; je crachotai et clignai des yeux. Un instant plus tard, Davus, debout à côté de moi, tenait sa torche suffisamment haut. Son casque frôlait le sommet de la poche d'air qui nous avait sauvés.

Alors que le calme revenait dans mon esprit, j'éprouvais la sensation merveilleuse d'avoir survécu, mais pris conscience de la situation épouvantable dans laquelle nous nous trouvions. Nous avions échappé à une mort rapide pour en affronter une autre encore plus horrible. Les hommes qui avaient été emportés et s'étaient noyés étaient au moins morts sans appréhension.

Je me maudis. Pourquoi étais-je venu ? C'était de la folie. Je l'avais su dès l'instant où j'avais vu l'entrée du tunnel devant moi. Pourquoi avais-je laissé Davus m'accompagner ? Par ma faute, ma fille unique allait devenir veuve. Massilia avait déjà exigé Méto. Maintenant elle nous réclamait tous les deux.

— Le bas de cette torche est mouillé, dit Davus. Elle va bientôt s'éteindre.

Être plongé dans l'obscurité complète, mourir comme une vestale condamnée, sans espoir de secours, quel destin atroce !

Le bruit du bâlier avait cessé. Trébonius avait dû être informé de l'inondation. L'opération avait échoué : on avait retiré la tour et le bâlier. Au-dessus de nous, la bataille était terminée.

— Que s'est-il passé, beau-père ?

— Je ne sais pas. Les Massiliotes ont dû apprendre – ou deviner – l'existence du tunnel. Peut-être ont-ils creusé un bassin près de la muraille. Il a suffi de pomper de l'eau dans le port pour le remplir. Leurs officiers du génie sont tout aussi compétents que Vitruvius. Quand nos sapeurs ont achevé leur percée, l'eau s'est précipitée dans le tunnel. Tous les hommes qui s'y trouvaient sont sans doute morts.

— Excepté toi et moi.

— Oui, dis-je d'un air sinistre.

— Qu'allons-nous faire, beau-père ?

Mourir, pensai-je. Puis je le regardai dans les yeux et fus ébranlé. Davus n'avait pas posé la question innocemment : il comptait sur moi pour avoir une réponse. Il était angoissé, mais pas affolé. Il espérait réellement vivre, comptant que son vieux beau-père plein de sagesse trouverait une solution. La force et les réflexes de Davus nous avaient sauvé la vie ; maintenant, il m'appartenait de lui rendre la pareille.

— Pendant combien de temps peux-tu retenir ton souffle ? demandai-je.

— Je ne sais pas.

— Assez longtemps pour nager d'ici jusqu'à l'extrémité du tunnel ?

— Nous allons nager ?

— Nous pouvons difficilement marcher.

— En retournant d'où nous sommes venus ?

— Trop loin, dis-je en secouant la tête. L'entrée du tunnel à Massilia doit être plus proche.

— Mais si la voie est bouchée... J'ai entendu des poutres se briser. Si la terre a cédé...

— S'il y a un obstacle, il faudra simplement le contourner.

Davus réfléchit et acquiesça d'un signe de tête. À la lumière de la flamme vacillante, j'examinai son nez parfaitement dessiné, ses yeux vifs, son menton vigoureux. Ma fille l'avait trouvé beau, bien que ce fut une âme simple. Sans mon consentement, il était devenu le père de mon petit-fils. Il était curieux, pensai-je, que, de tous les visages au monde, le sien fut le dernier que je verrais jamais. Plus étrange encore, j'allais mourir noyé dans un trou, sous terre. J'avais toujours redouté particulièrement la mort par noyade, et c'était bien la dernière chose à laquelle je me serais attendu le matin même.

J'étais un piètre nageur. Davus aurait peut-être la force et le souffle suffisants pour nager jusqu'en lieu sûr, mais moi ?

— Quand allons-nous tenter l'expérience ? demanda-t-il.

Il serait pénible de renoncer à la sécurité que représentait la cavité, tant que nous avions la lumière de la torche. Mais si nous attendions d'être plongés dans l'obscurité complète, je risquais de perdre mon sang-froid en même temps que mon sens de l'orientation.

— La lenteur..., dis-je.

— Est l'ennemi du bien, continua Davus en complétant le proverbe. Je vais partir le premier, au cas où un obstacle bloquerait le passage.

— Bonne idée, admis-je, craignant de mon côté que ce soit moi qui obstrue le passage si je partais devant et me retrouvais à bout de souffle.

— Nous devrions nous débarrasser de notre armure. Elle est trop lourde.

— Tiens, pendant que tu enlèveras la tienne, je vais prendre la torche. Tourne-toi, je vais t'aider à défaire les courroies.

Quand il eut fini, je lui rendis la torche et commençai à déboucler ma propre armure. Le plus dur fut de garder la tête hors de l'eau tout en baissant les bras, pour enlever les jambières qui me protégeaient les tibias. Davus me maintenait l'épaule de son bras puissant.

— Et nos épées ? demanda-t-il.

Je touchai le fourreau accroché à ma taille.

— Nous pourrions en avoir besoin. Pour nous frayer un chemin, ajoutai-je.

Cette pensée me terrifiait.

— Et notre casque ? continua-t-il.

— Nous devrions le garder. Pour nous protéger la tête. Qui sait ce que nous pourrions heurter ?

Il acquiesça. La flamme de la torche faiblissait.

Je sentis ma gorge se serrer.

— Davus, nous avons subi pas mal d'épreuves ensemble. À Brundisium, tu m'as sauvé la vie...

— Je croyais que tu avais sauvé la mienne ! répondit-il en souriant.

Les adieux sentimentaux, ce n'était pas le genre de Davus.

— Nous en parlerons plus tard, quand nous nous en serons sortis. Crois-tu qu'ils ont encore du vin dans les tavernes à Massilia, ou en manquent-ils à cause du blocus ? J'ai soif.

Davus ne sembla pas entendre. Il avança la mâchoire et plissa les yeux.

— Es-tu prêt, beau-père ?

J'essayai de respirer à fond, mais j'avais la poitrine serrée, comme prise dans un étau. Ma gorge se noua.

— Allons-y.

Davus me tendit la torche. Nos regards se croisèrent un instant, puis il se retourna et disparut sous la surface de l'eau. Avant d'avoir le temps de changer d'avis, je pris une longue inspiration et jetai la torche.

Il y eut un bref sifflement, puis aussitôt l'obscurité totale. Je fermai les yeux et plongeai. Je fis les mouvements de brasse avec mes bras, battis des pieds. L'espace d'un instant, j'eus la sensation affreuse de me propulser dans un gouffre noir sans fin. Puis mes doigts écartés frôlèrent les parois du tunnel. J'avancai en nageant à l'aveuglette, en me servant d'elles pour me guider.

Quelque chose de froid m'effleura le visage, puis sembla glisser comme un serpent le long de ma poitrine et de mon ventre. J'essayai de saisir la chose pour l'écartier de moi, mais je me trouvais aux prises avec une masse de métal dur et de chair molle. L'effet de surprise passé, je fus horrifié. C'était le corps d'un soldat. Je reculai, mais ses membres m'entouraient. Je me débattis comme un fou jusqu'à ce que le cadavre me lâche, puis je nageai avec l'énergie du désespoir.

La voie était libre. Mon sang battait dans mes oreilles, mes poumons semblaient sur le point d'éclater, mais je n'avais pas de mal à nager.

Puis mon casque heurta quelque chose de dur. J'en restai tout étourdi. Je tendis le bras en l'air et sentis un morceau de poutre déchiqueté, aussi acéré qu'un javelot. Que faire si, devant moi, saillaient des poutres brisées ? J'imaginai Davus, plus grand que moi, encore plus vulnérable, empalé sur un pieu, se débattant et saignant. Impuissant, il bloquait le tunnel. Cette vision s'imposait avec une telle force que je songeai à rebrousser chemin. Mais c'était impossible. Je ne pourrais jamais espérer retrouver la poche d'air, pas dans l'obscurité totale.

Je restai pétrifié, trop effrayé pour continuer ou retourner en arrière. Je perdis complètement mon sang-froid. Des taches de lumière dansaient devant mes yeux et se transformaient en visages dans l'obscurité. C'étaient les visages anonymes de tous ces morts autour de moi.

Le temps s'arrêta ; la pression dans mes poumons était telle que j'oubliai tout, même la panique. Je nageai à l'aveuglette, aussi vigoureusement que je le pouvais, sans me soucier du danger. Je nageais si vite que je rattrapai Davus. Son pied heurta mon casque. Je m'imaginai lui empoignant la jambe, passer devant lui et émerger à la surface de l'eau.

À la brasse suivante, alors que le bout de mes doigts aurait dû toucher les parois qui me guidaient, il n'y eut plus rien.

J'ouvris les yeux. Devant moi, j'entrevis une faible lueur dans l'eau. Entre la lumière et moi, la silhouette floue de Davus se profila. Je le vis s'arrêter et faire volte-face, tel Mercure aux pieds ailés suspendu en plein ciel. Il remonta jusqu'à moi. Je tendis la main. Davus la saisit.

Mes forces m'avaient abandonné, mon gendre le comprit. En nageant avec un bras, il me hissa vers un cercle de lumière de plus en plus grand. L'espace d'un instant, je vis le monde de l'air et de la lumière comme un poisson au fond d'une mare. Apparaissant à travers l'eau, les hommes qui se trouvaient sur le bord et qui nous dévisageaient semblaient vaciller. Leurs vêtements aux couleurs vives s'agitaient comme des flammes multicolores.

Un moment plus tard, j'émergeai. La lumière me brûla les yeux. Je retins un long cri. Devant moi, Davus s'effondra à moitié hors de l'eau. Je passai à côté de lui en me traînant à quatre pattes, tant j'avais envie d'être à l'air libre. Je roulai sur le dos et fermai les paupières, sentant la chaleur du soleil sur mon visage.

6

Je dus perdre conscience un bref instant. Lorsque je me réveillai lentement, des voix parlaient grec autour de moi, des voix d'hommes. C'était à qui crierait le plus fort. Puis, la cacophonie se réduisit à une discussion entre deux personnes.

— Mais, par Pluton, d'où ces deux-là ont-ils pu venir ?

— Crois-moi, ils ont dû passer par un tunnel. J'ai tout vu : de grosses bulles sont montées dans le bassin, puis il y a eu un bruit bizarre de succion et un tourbillon. Regarde comme l'eau a baissé !

— Par un tunnel, c'est impossible ! Si un tunnel avait débouché ici et si l'eau du bassin l'avait inondé, comment auraient-ils pu nager à contre-courant ? Ça n'a pas de sens. Ils sont sortis de l'eau en battant des pieds et des mains. Un vrai miracle !

— Tu trouves toujours une explication dans la religion. Bientôt tu vas nous dire qu'ils sont sortis de la bouche d'Artémis. Ils ont simplement creusé sous la muraille.

— Ils n'ont pas l'air de sapeurs, ni même de soldats.

— En es-tu sûr ? Ils ont un casque. Je te dis qu'il faut les tuer.

— Tais-toi, vieil imbécile. On va les remettre aux soldats.

— Pourquoi attendre ? Crois-tu que ces deux-là réfléchiraient à deux fois avant de trancher la gorge à des vieux Massiliotes qui jacassent sur la place du marché ?

— Ils paraissent inoffensifs.

— Inoffensifs ? Espèce d'idiot, ils portent une épée. Eh là ! vous les gars, aidez-moi à les désarmer. Enlevez-leur aussi leur casque.

Je sentis qu'on me malmenait sur le sable et j'entendis des clapotements près de moi.

— Regarde, le vieux reprend connaissance. Il ouvre les paupières.

Je clignai des yeux et découvris des vieillards en cercle qui me dévisageaient. Certains, pris de panique, reculèrent ; leur consternation me fit presque rire. La simple pensée d'être vivant me donnait le vertige.

— Discutez tant que vous voulez, articulai-je en cherchant mes mots en grec. Mais ne me remettez pas à l'eau.

Mon grec était peut-être rouillé et mon accent fruste, mais cela ne justifiait pas la façon dont ils allaient s'en prendre à ma personne.

Le vieillard le plus agressif commença à m'assener des coups de canne. Cet individu sec, décharné, avait une force incroyable. Je me protégeai la tête avec mes bras. Il visa mes coudes.

— Arrête ! Je te dis d'arrêter immédiatement !

La nouvelle voix ne paraissait pas très éloignée.

— Esclaves, retenez la main de cette brute.

Mon assaillant recula en faisant tournoyer sa canne pour repousser deux géants à demi nus qui surgirent au-dessus de moi.

— Maudit sois-tu, bouc émissaire ! s'écria le vieil homme furieux. Si tes esclaves me touchent, je te dénoncerai aux magistrats suprêmes.

— Tu crois ? Tu oublies que je suis intouchable.

La voix aiguë était dure et perçante.

— Pour l'instant, peut-être. Mais plus tard ? Quand viendra l'heure de mettre fin à tes jours, je jure que ce sera moi qui te ferai basculer du haut du Rocher du sacrifice.

Les vieillards en cercle eurent le souffle coupé, tant ils étaient stupéfaits.

— Calamitos, tu as dépassé les bornes, dit l'un d'entre eux. La déesse...

— Artémis a abandonné Massilia ! Ça n'a rien d'étonnant, vu l'impiété qui règne ici. César nous a pris dans un étau. Quelle solution proposent les magistrats ? Un bouc émissaire pour endosser les péchés de la ville ! Et nous, les citoyens, nous crevons de faim, nous devenons aussi décharnés que des épouvantails, pendant que ce bouc émissaire engraisse jour après jour.

Le vieillard frappa le sol de sa canne avec une telle violence qu'elle se cassa en deux. Hors de lui, il s'éloigna à toutes jambes.

— Vénérée Artémis, le vieil imbécile ne peut s'empêcher d'être laid et méchant, mais à quoi cela lui sert-il de blasphémer ?

Je tendis le cou : la voix de mon sauveur venait d'une litière toute proche, escortée par des porteurs.

— Esclaves ! relevez ces deux hommes et mettez-les dans la litière avec moi.

Les esclaves me regardèrent d'un air dubitatif.

— Maître, remarqua l'un d'eux en haussant les épaules, je ne sais pas si les porteurs pourront vous emmener tous les trois dans la litière. Le grand diable a l'air terriblement lourd. Je ne suis même pas sûr qu'il soit encore en vie.

Inquiet, je m'approchai de Davus en roulant sur le côté. Il était étendu sur le dos, immobile, les yeux fermés, le visage blême. Un instant plus tard, à mon grand soulagement, il toussa et cligna des yeux.

— Si la charge est trop lourde, alors courez à la maison et ramenez d'autres esclaves, rétorqua mon mystérieux protecteur d'une voix que l'exaspération rendait encore plus grinçante.

— Attends, bouc émissaire ! dit en s'avançant un des vieillards raisonnables. Tu ne peux filer ainsi avec ces deux hommes. Ce sont des étrangers ; celui-ci parle grec avec un accent romain. Certes, Calamitos a blasphémé, mais il avait raison sur un point : ces individus pourraient être dangereux. Pour autant que nous le sachions, ce sont des assassins ou des espions. Il faut les remettre aux soldats.

— Tu dis des bêtises. Ne suis-je pas le bouc émissaire, choisi par les prêtres d'Artémis et investi par les magistrats suprêmes ? Pendant la durée de la crise, tout ce qu'apportent les dieux m'appartient. Je peux en disposer comme bon me semble. Les poissons que la mer rejette sur les rivages de Massilia sont à moi. Je revendique aussi ces deux poissons qui ont échoué ici. Sans nul doute, Artémis en personne les a rejetés sur le sable.

— Ce type est fou ! marmonna un des vieillards.

— Mais, aux termes de la loi, il se peut qu'il ait raison, commenta un autre. Ce qu'apportent les dieux lui appartient...

Pendant que les vieillards discutaient entre eux, des bras vigoureux me soulevèrent et me firent pivoter. Je n'étais pas en état de résister ni de coopérer. Ils me portèrent comme un poids mort.

J'eus alors un aperçu du quartier. Nous étions à une extrémité de la ville ; au-dessus de nous se dressaient les murailles de Massilia, tout à fait différentes quand on les voyait de l'intérieur, avec leur réseau d'escaliers et de plates-formes. À leur pied se trouvait le bassin à demi vide d'où nous étions sortis. Un peu plus loin, des tours jumelles encadraient la porte de bronze massif, l'entrée principale de la ville. Au-delà, la muraille en retrait longeait le port ; j'apercevais le faîte des mâts des navires dans le lointain.

On me transporta vers la litière qui trônait au milieu d'une grande place sur laquelle donnait la porte principale. Tous les bâtiments paraissaient vides. Les volets étaient clos, les boutiques fermées, et à part les porteurs, on ne voyait pas grand monde.

Les rideaux verts de la litière s'ouvrirent. On me déposa doucement sur des coussins de même couleur. En face de moi, à moitié allongé sur d'autres coussins, se trouvait mon sauveur, vêtu d'un chiton vert en harmonie avec les coussins et les rideaux de la litière. Tant de vert me donnait la nausée. L'homme, dégingandé, était à l'étroit ; il dut replier les jambes pour me faire de la place. Il était bedonnant et avait un visage émacié. Ses cheveux étaient ternes et clairsemés. Une barbiche peu abondante soulignait son menton pointu.

Quelques instants plus tard, quatre esclaves parvinrent à porter Davus jusqu'à la litière. Je m'écartai, ils le déposèrent à côté de moi. Davus avait le regard trouble.

L'inconnu semblait trouver la situation amusante. Ses lèvres minces esquissaient un sourire, ses yeux gris pétillaient de malice.

— Soyez les bienvenus à Massilia, qui que vous soyez !

Il frappa dans ses mains. Les porteurs soulevèrent la litière. J'eus envie de vomir. Notre hôte remarqua que je ne me sentais pas bien.

— Vomis donc, si tu ne peux t'en empêcher, dit-il, mais si possible en dehors de la litière ; cependant, si tu salis les coussins, ne te tracasse pas, je les jetterai.

— Cela va passer, promis-je alors que ma gorge se serrait.

— Ne te retiens pas ! me conseilla-t-il. On ne doit jamais refréner les envies du corps. J'ai au moins appris cela ces derniers mois.

À mes côtés, Davus reprit ses esprits. Il se mit sur son séant.

— Beau-père, où sommes-nous ?

— Tu es dans la ville la plus abominable de la terre, jeune homme, et tu es arrivé au pire moment de son histoire, repartit l'inconnu. Cela n'a rien d'étonnant pour moi ; j'y suis né et j'y rendrai l'âme. J'ai connu la richesse et la pauvreté, la joie et l'amertume – à dire vrai, surtout la pauvreté et l'amertume. Mais maintenant, à l'heure de sa destruction, ma ville me pardonne, et je lui pardonne. Nous échangeons les seules choses qui nous restent, ses derniers cadeaux contre mes derniers jours.

— Serais-tu philosophe ? demanda Davus en fronçant les sourcils.

L'homme pouffa de rire. On aurait dit le bruit de la faux qui coupe une épaisse touffe d'herbe.

— Je m'appelle Hiéronymus, précisa-t-il comme pour changer de sujet de conversation. Et toi ?

— Gordianus, répondis-je.

— Tu es un Romain, comme les vieillards le soupçonnaient.

— Et voici Davus.

— Un nom d'esclave ?

— Un affranchi. Mon gendre. Où nous emmènes-tu ?

— Chez moi, bien sûr. Maintenant, restez tranquillement allongés et reposez-vous. Vous n'avez rien à craindre.

De temps à autre, je jetais un coup d'œil entre les rideaux. D'abord, nous empruntâmes une rue très large. Pas une seule boutique n'était ouverte, ce qui permettait aux porteurs d'aller bon train. Puis nous zigzaguâmes dans un dédale de ruelles de plus en plus étroites, avant de commencer à grimper. La pente, d'abord, se fit abrupte. Les porteurs parvinrent à maintenir la litière à l'horizontale, mais nous ressentions les brusques

changements de direction dans les tournants en épingle à cheveux.

Enfin la litière vacilla et s'arrêta.

— Nous sommes arrivés ! déclara Hiéronymus.

Il replia bras et jambes et s'extirpa lentement de la litière avec l'allure gracieuse d'un phasme qui se serait gavé.

— As-tu besoin d'aide ? me cria-t-il par-dessus son épaule.

— Non, répondis-je en sortant de la litière et en me mettant debout sur mes jambes flageolantes.

Davus descendit après moi et posa une main sur mon épaule, afin que nous gardions tous les deux notre équilibre.

— Quelle que soit la façon dont vous êtes parvenus à entrer dans la ville, il est évident que vous avez subi une rude épreuve, remarqua Hiéronymus en nous examinant de la tête aux pieds. Qu'est-ce qui vous réconforterait ? Quelque chose à manger ? Du vin ? Ah ! d'après l'expression de votre visage, ce doit être du vin. Venez, nous allons boire ensemble. Et pas de la bibine locale : nous boirons ce qu'on boit à Rome. Je crois qu'il me reste encore du bon vin de Falerne.

La maison avait été construite selon le plan des maisons romaines : un petit vestibule conduisait à un atrium sur lequel donnait le reste de la demeure. C'était la maison d'un homme riche : les murs étaient somptueusement peints, et une belle mosaïque de Neptune – Poséidon, plutôt, puisque nous étions dans une ville grecque – ornait le bassin intérieur. Tout au fond, j'aperçus un jardin entouré d'un péristyle aux colonnes rouges et bleues.

— Allons-nous boire notre vin dans le jardin ? se demanda Hiéronymus. Non, plutôt sur la terrasse, je pense. J'adore montrer la vue.

Derrière lui, nous montâmes un escalier qui menait à un toit en terrasse. Des grands arbres, de chaque côté de la maison, offraient de l'ombre et protégeaient des regards, mais la vue sur la mer était dégagée. La maison avait été bâtie sur la crête de la chaîne de collines qui traversait la ville. Au-dessous de nous, des toits descendaient par degrés vers les murailles. Au-delà, la mer s'étendait jusqu'à un horizon de nuages bleus qui couraient dans le ciel. Sur la gauche, j'apercevais une petite partie du port

et la côte déchiquetée. Juste en face de l'entrée du port, s'allongeaient les îles derrière lesquelles étaient postés les navires de guerre de César. En me protégeant les yeux du soleil couchant, je découvris l'un des navires qui pointait sa proue derrière l'extrémité de l'île la plus éloignée. Le navire semblait minuscule, mais l'air était si clair que je pouvais distinguer les marins dont les ombres se projetaient sur le pont.

Hiéronymus suivit mon regard.

— Oui, elle est là-bas, la marine de César. Ils croient se cacher derrière la pointe, mais on les voit, n'est-ce pas ? Salut à vous !

Il leur fit un petit signe de la main puis s'esclaffa, conscient que ces simagrées puériles n'avaient rien à voir avec les anciennes souffrances qui lui ridaient le front et lui ravageaient le visage.

— Avez-vous assisté à la bataille navale qui s'est déroulée il y a quelque temps ? Non ? Eh bien ! Cela valait la peine d'être vu, croyez-moi. En bas, les gens se pressaient sur les murailles pour regarder le spectacle, mais ici, c'était l'endroit idéal. Les catapultes lançaient des projectiles ! Le feu balayait les ponts ! Le sang se répandait sur l'eau ! Nous avons perdu neuf de nos navires. Neuf sur dix-sept – une catastrophe ! Certains ont été coulés, d'autres capturés par César. Quelle humiliation Massilia a subie ce jour-là ! Je ne saurais vous dire à quel point cela m'a mis du baume au cœur.

Il regarda d'un air sinistre la mer assagie, puis se tourna vers moi. Son visage s'éclaira.

— Mais je vous ai promis du vin ! Allez, asseyez-vous. Ces fauteuils sont en bois de térébinthe. On me dit qu'il ne faut pas les laisser dehors, mais qu'importe ?

Nous nous assîmes en plein soleil. Un esclave apporta du vin. Je fis l'éloge du cru, sans aucun doute un vin de Falerne. Hiéronymus insista pour que j'en boive encore. Bien que ce ne fût pas raisonnable, j'acceptai. Après sa seconde coupe, Davus s'affala, endormi, dans son fauteuil.

— Le pauvre doit être à bout de forces, dit Hiéronymus.

— Nous avons bien failli mourir aujourd'hui.

— C'est une bonne chose que vous ne soyez pas morts, sinon je boirais tout seul.

Je lui jetai un regard aussi pénétrant que je le pouvais dans la mesure où j'en étais à ma troisième coupe de vin. Jusqu'ici, l'homme ne nous avait posé aucune question. Son manque de curiosité m'intriguait. Peut-être, pensai-je, se montrait-il seulement patient et attendait-il le moment opportun où j'aurais recouvré mes esprits.

— Pourquoi es-tu venu à notre secours ?

— Surtout pour contrarier ces vieilles badernes qui t'ont donné des coups de pied et traité comme un poisson qu'il faut vider.

— Tu les connais ?

— Oh, oui ! répondit-il en souriant d'un air triste, je les ai toujours connus. Quand j'étais petit, c'étaient des hommes dans la fleur de l'âge, très sûrs d'eux, imbus de leur importance. Je suis devenu un homme ; eux, ils sont devenus des vieillards. Ils n'ont rien de mieux à faire qu'à traîner sur la place toute la journée, à répandre des calomnies, à lancer des remarques à tort et à travers. Tout est fermé maintenant, il n'y a plus rien à acheter dans les magasins, mais ils viennent, jour après jour, hanter ces lieux. J'aime passer par là de temps en temps en litière, simplement pour les faire enrager.

— Les faire enrager ?

— Autrefois, ils m'ont plutôt maltraité, vois-tu. La place du marché était l'endroit où je passais mes journées, moi aussi... quand je n'avais pas de toit. Ce vieil imbécile de Calamitos était le pire. Il est devenu encore plus fou depuis la pénurie de vivres. Quelle joie de le voir si irrité qu'il en a cassé sa canne ! Quand je pense au nombre de fois où il m'a donné des coups...

— Je ne comprends pas. Qui es-tu ? Je les ai entendus t'appeler « bouc émissaire ». Et le vieil homme a prétendu qu'il te dénoncerait aux magistrats suprêmes. Qui sont-ils ?

Il regarda longuement la mer d'un air triste, puis frappa dans ses mains.

— Esclave, viens ici ! Si je dois raconter mon histoire, et si mon nouvel ami, Gordianus, doit l'écouter, il va nous falloir encore du vin.

7

— Que sais-tu de Massilia ? demanda Hiéronymus.

— Nous sommes loin, très loin de Rome, répondis-je avec nostalgie, en pensant à Béthesda, à Diana et à ma maison sur le mont Palatin.

— Pas assez loin ! rétorqua Hiéronymus. César et Pompée se combattent, et Massilia est assez près pour prendre des coups. Je voulais plutôt parler de la ville, de son histoire. Qu'en sais-tu ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Autrefois, Massilia était une colonie grecque, une cité. Elle existe depuis l'époque d'Hannibal.

— Depuis bien avant ! Massilia était un port de mer très actif quand Romulus vivait dans une cabane sur les bords du Tibre.

— C'est de l'histoire ancienne, dis-je en haussant les épaules. Je sais que Massilia a pris le parti de Rome contre Carthage et, depuis lors, les deux villes sont alliées. Je sais que vous n'avez pas de roi, ajoutai-je en fronçant les sourcils ; la cité doit être gouvernée par un corps élu. Vous, les Grecs, vous avez inventé la démocratie, n'est-ce pas ?

— Certes, nous l'avons inventée, mais nous l'avons rapidement abandonnée. Massilia est gouvernée par une plutocratie. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Le gouvernement par les riches, répondis-je, en me rappelant mon vocabulaire grec.

— Par les riches et *pour* les riches. Une aristocratie de l'argent, pas de la naissance. Exactement ce à quoi on pouvait s'attendre, car il s'agit d'une ville fondée par des marchands.

— Ce n'est pas l'endroit idéal quand on est pauvre, remarquai-je.

— Non, affirma Hiéronymus d'un air sombre, en plongeant le regard dans sa coupe. Massilia est gouvernée par les magistrats suprêmes, un corps de six cents membres qui

assurent leur fonction à vie. A la mort de l'un d'entre eux, les magistrats présentent des candidats pour le remplacer, et on vote pour le successeur par cooptation.

— Le système se perpétue indéfiniment. Très insulaire, observai-je.

— Oh, oui ! Tu vois, un homme doit être riche pour devenir magistrat suprême, mais il faut autre chose que de l'argent : les membres de sa famille doivent être citoyens de Massilia depuis trois générations, et lui-même doit avoir engendré des enfants. Des racines dans le passé, des gages pour l'avenir et, dans le présent, une belle fortune.

— Des conservateurs, remarquai-je. Ce n'est pas étonnant que Cicéron admire tant le régime de Massilia. Mais n'y a-t-il pas une assemblée du peuple, comme à Rome, où les citoyens ordinaires peuvent se faire entendre ?

— Massilia est gouvernée uniquement par les magistrats suprêmes, répliqua Hiéronymus. Parmi ces six cents hommes, un Conseil des Quinze, dont les membres sont régulièrement renouvelés, prend en main l'administration générale. Sur ces quinze, trois sont responsables de la gestion de la ville. Parmi ces trois, l'un est choisi comme premier magistrat ; sa fonction se rapproche le plus de ce que vous, les Romains, appelez un « consul » : il est chef de l'exécutif en temps de paix, et commandant en chef des armées en temps de guerre.

« Les magistrats suprêmes élaborent les lois, maintiennent l'ordre, organisent les marchés, contrôlent les banques, dirigent les tribunaux, engagent des mercenaires, équipent la marine. Leur emprise sur la cité est totale.

Comme pour le démontrer, il resserra ses doigts autour de la coupe qu'il tenait à la main, jusqu'à ce que les jointures deviennent toutes blanches.

Son regard me mit mal à l'aise.

— Et quel est ton rôle dans tout cela ?

— Un homme comme moi ne joue aucun rôle. Ou plutôt, désormais j'en joue un, car je suis le bouc émissaire, corrigea-t-il en souriant.

Mais son ton était amer.

Hiéronymus redemanda du vin. On apporta encore du falerne. Une telle générosité dans une ville assiégée n'était rien d'autre qu'un gaspillage insensé.

— Je vais t'expliquer, poursuivit Hiéronymus. Mon père était l'un des magistrats suprêmes, le premier de ma famille à s'élever aussi haut. Il a été nommé juste après ma naissance. Quelques années plus tard, promu au Conseil des Quinze, il était l'un des plus jeunes à être jamais élu dans ce corps. Il devait être très ambitieux pour monter si haut, si vite, en passant avant des hommes issus de familles plus riches, plus anciennes que la nôtre. Comme tu peux l'imaginer, certains des magistrats suprêmes, jaloux de lui, étaient persuadés qu'il leur avait ravi des honneurs qui leur étaient dus.

« J'étais son fils unique. Il m'a élevé dans une maison peu différente de celle-ci, là-haut, sur la crête où vivent les vieilles familles fortunées. La vue depuis notre terrasse était encore plus admirable, mais peut-être est-ce le regret du passé qui l'embellit dans mon souvenir. A nos pieds s'étendait la ville de Massilia, le port grouillant de navires, la mer bleue jusqu'à l'horizon. « Tout ceci t'appartiendra », m'a-t-il dit un jour. Je m'en souviens fort bien. Je devais être tout petit, car il m'a pris dans ses bras, m'a mis à califourchon sur ses épaules et a pivoté lentement sur ses talons. « Tout ceci t'appartiendra... »

— Comment s'était-il enrichi ?

— Grâce au commerce.

— Quel commerce ?

— Toute la richesse de Massilia provient du commerce des esclaves et du vin : les Gaulois expédient des esclaves par bateau sur le Rhône, pour les vendre en Italie ; les Italiens envoient du vin par bateau depuis Ostia et Neapolis, pour le vendre aux Gaulois. Des esclaves en échange du vin, du vin en échange d'esclaves, avec Massilia comme intermédiaire pour fournir les bateaux et prélever sa dîme. C'est ainsi que s'édifient les fortunes ici. Après mon arrière-grand-père et mon grand-père, mon père s'est enrichi à son tour. Il possédait un grand nombre de navires.

« Puis vinrent des temps difficiles. J'étais encore très jeune, trop jeune pour connaître les détails des affaires de mon père. Il

a expliqué à ma mère qu'il avait été trahi, escroqué par certains magistrats suprêmes qu'il croyait ses amis. Il a dû vendre ses navires, l'un après l'autre, pour payer ses créanciers. Ce n'est pas tout. Notre entrepôt près du port a entièrement brûlé. Les ennemis de mon père l'ont accusé d'y avoir mis le feu lui-même pour détruire les registres et ne pas régler ses dettes. Mon père le niait...

« Si seulement j'avais été plus âgé, capable de comprendre tout ce qui se passait ! Mon père a-t-il été responsable de sa ruine, ou d'autres l'ont-ils mené à sa perte ? Quelle tristesse de ne jamais connaître la vérité !

— Qu'est-il advenu de lui ?

— Les magistrats ont entamé une procédure d'exclusion.

— Avait-il commis des délits ?

— Non ! Pire que cela. Il avait perdu tout son argent, vois-tu. Il n'y a pas pire scandale à Massilia... Qu'est-ce qui est le plus important pour un Romain ?

— Sa dignité, je suppose.

— Alors, imagine un Romain complètement dépouillé de sa dignité, et tu pourras comprendre. Sans fortune, un homme n'est rien, moins que rien, à Massilia. Avoir possédé une fortune et l'avoir perdue, pareille chose ne peut arriver qu'à des hommes détestables, à des hommes si abjects qu'ils ont offensé les dieux. Il faut les fuir, les mépriser, il faut cracher sur les créatures de cette espèce.

— Que lui est-il arrivé ensuite ?

— A Massilia, nous avons une loi qui a sans doute été élaborée pour des hommes comme mon père : le suicide est interdit. La famille d'un suicidé doit en supporter les conséquences, sauf si l'homme a reçu la permission des magistrats suprêmes.

— La permission d'attenter à sa vie ?

— Oui. Mon père a déposé cette demande. Les magistrats suprêmes ont examiné son cas comme ils auraient traité un acte commercial. Cela leur a épargné l'embarras de l'exclure, vois-tu. Le vote s'est fait à l'unanimité. Ils ont même poussé l'amabilité jusqu'à lui fournir une dose de ciguë. Mais il l'a refusée.

— Vraiment ?

— Il a choisi le chemin le plus ardu. En bas, à l'endroit où la terre rencontre la mer, tu vois cette pointe rocheuse, si massive que le mur a dû la contourner ?

— Oui.

Aucune végétation ne poussait sur le rocher, son sommet d'un blanc très pur se détachait sur le bleu de la mer.

— Son nom officiel est « Rocher du sacrifice ». Parfois on l'appelle « Rocher du suicide » ou « Rocher du bouc émissaire ». Si tu es assez agile, tu peux l'escalader en partant des remparts de la ville. Si tu es en grande forme, tu peux grimper jusqu'au sommet sans passer sur les murs. Il n'est pas aussi escarpé qu'il en a l'air, et il y a de nombreuses prises pour les pieds. Mais une fois que tu atteins le sommet, c'est un endroit terrifiant. Quand on regarde en bas, on a le vertige : ce n'est qu'un long à-pic jusqu'à la mer. Si le vent souffle en rafales, il faut s'arc-bouter pour éviter d'être emporté.

— Ton père a sauté ?

— Je me rappelle très bien ce matin-là. C'était le lendemain du jour où les magistrats suprêmes avaient accepté sa requête. Il s'est habillé tout en noir et a quitté la maison sans un mot. Ma mère pleurait et s'arrachait les cheveux, mais elle n'a pas essayé de le suivre. Je savais où il se dirigeait. Je suis monté sur le toit et j'ai regardé. J'ai vu quand il a atteint le pied du rocher. Une foule s'était rassemblée pour le voir grimper. Il paraissait si petit depuis notre toit : une minuscule silhouette noire qui escaladait une pointe de rocher blanc. Quand il a atteint le sommet, il n'a pas hésité, pas une seule seconde. Il est passé par-dessus le bord du rocher et a disparu. Il était là ; l'instant d'après, il n'était plus. Ma mère observait depuis une fenêtre sous la terrasse. Elle a poussé un cri à l'instant où il a disparu.

— Comme c'est affreux ! dis-je.

Poussé par une vieille habitude, je passai en revue les détails de l'histoire restés inexpliqués.

— Et la ciguë, qu'est-elle devenue ?

En posant la question, je devinai la réponse.

— Le lendemain les créanciers sont venus nous chasser de la maison. Ma mère n'aurait jamais pu les affronter. Ils l'ont trouvée dans son lit, aussi calme que si elle dormait. Elle a violé

la loi en buvant la ciguë remise à mon père ; elle a violé la loi une seconde fois en mélangeant la ciguë à du vin, car le vin est formellement interdit aux femmes à Massilia. Mais personne n'a cherché à la poursuivre. Il ne restait rien à confisquer, il ne restait personne à châtier, excepté moi. Ils ont dû penser que j'avais déjà assez payé pour les péchés de mes parents.

« J'en veux parfois à ma mère de ne pas être restée avec moi, ajouta Hiéronymus après un long soupir. J'en veux aussi à mon père. Mais je ne peux les blâmer. Ils ne sont plus de ce monde.

— Et toi, qu'as-tu fait ensuite ?

— Pendant un certain temps, un parent, puis un autre, m'a accueilli à contrecœur. Mais tous me considéraient comme maudit. Ils ne m'ont plus voulu chez eux, de peur de subir aussi la malédiction. Dès que quelque chose n'allait pas, on me jetait dehors. Finalement, j'ai cherché du travail. Mon père m'avait donné de bons précepteurs ; je connaissais la philosophie, les mathématiques, le latin. J'en savais sans doute plus sur le commerce que je ne m'en rendais compte, l'ayant appris par mon père. Mais aucun des anciens collègues de mon père ne voulut m'embaucher. Un des exilés romains arrivés à Massilia aurait pu m'employer, mais aucun d'eux n'osa offenser les magistrats suprêmes.

« De temps à autre, je travaillais comme simple manœuvre. Ce n'est pas facile pour un homme libre de gagner sa vie de cette manière, car trop d'esclaves exécutent ce labeur sans être payés. J'ai tout juste réussi à survivre. J'ai porté de vieilles loques dont on s'était débarrassé, j'ai mangé les détritus qu'on avait jetés dans la rue. J'ai ravalé ma honte et demandé l'aumône. Souvent, je n'avais même pas de toit pour m'abriter. Le soleil et le vent m'ont tanné la peau. C'était une bonne chose : une peau racornie m'était bien utile quand des gredins comme ce vieil imbécile de Calamitos m'assenaient des coups de canne en me traitant de vagabond, de bon à rien, de parasite ou de fils de putain.

— Calamitos est-il l'un des magistrats suprêmes ?

— Par Artémis, non ! Aucun de cette bande de vieux fous n'est riche. Ce sont des contemporains de mon père qui n'ont jamais fait grand-chose. Quand j'étais petit, ils étaient tous

dévorés par l'ambition, et la réussite de mon père les torturait. Quand il est mort, ils ont jubilé à la vue de ma misère et se sont acharnés sur moi avec un malin plaisir. Il n'y a rien de tel pour réconforter les malheureux que quelqu'un d'encore plus malheureux à mépriser.

Le soleil baissait et le vent commençait à se lever.

Les grands arbres de chaque côté de nous frémissaient et se balançaien. Leurs ombres s'allongeaient.

— Quelle histoire affreuse ! dis-je calmement.

— C'est une histoire véridique.

— De la façon dont m'as décrit le Rocher du sacrifice, on peut supposer que tu l'as escaladé.

— Ça m'est arrivé plusieurs fois. D'abord par curiosité, pour voir ce que mon père avait vu, pour connaître l'endroit où il avait mis fin à ses jours.

— Et après ?

— Pour suivre son exemple, si le moment semblait opportun. Mais je n'ai jamais entendu l'appel.

— L'appel ?

— Je ne sais pas quel autre mot employer. Chaque fois que j'escaladais le rocher, j'étais bien décidé à sauter. Qu'est-ce qui me retenait dans ce monde maudit ? Mais, parvenu au sommet, je n'avais plus envie de sauter. J'espérais sans doute entendre mon père et ma mère m'appeler. Jamais ils ne l'ont fait. Mais bientôt... très bientôt...

— Que voulait dire Calamitos quand il t'a appelé « bouc émissaire » ?

— C'est une autre de nos charmantes traditions. Dans les périodes de grande crise – peste, famine, siège, blocus naval –, les prêtres d'Artémis choisissent un bouc émissaire – avec l'approbation des magistrats suprêmes, bien sûr. L'idéal, c'est de choisir l'être le plus misérable, un minable que personne ne regrettera. Quoi de mieux qu'un fils de suicidés, le dernier des derniers, le mendiant horripilant qui hante la place du marché et dont tout le monde sera content d'être débarrassé ?

« Il y a un petit cérémonial : l'ancienne statue d'Artémis au milieu d'un nuage d'encens, les mélopées des prêtres et tout le tralala. Le bouc émissaire est vêtu et voilé de vert – la déesse n'a

aucun désir de voir son visage. Alors les prêtres le promènent dans la ville ; les spectateurs sont vêtus de noir, comme pour des funérailles, les femmes ululent des lamentations. Quand la procession s'achève, le bouc émissaire arrive dans une magnifique maison spécialement préparée pour lui. Des esclaves le baignent et oignent son corps d'huile, puis le parent de merveilleux vêtements – toujours verts, car c'est sa couleur. D'autres esclaves lui servent un grand cru et le gavent de friandises. Il est libre d'aller là où il veut dans la ville, et on met à sa disposition une belle litière, verte naturellement. Il pourrait tout aussi bien être enfermé dans un tombeau : personne ne lui parle, ni ne le regarde, ses esclaves détournent les yeux. Tout ce luxe et tous ces priviléges ne sont qu'une comédie. Le bouc émissaire est un véritable mort vivant. Même quand il savoure tous ces plaisirs, il se sent... absolument seul, presque invisible. Pendant tout ce temps, si l'on en croit les prêtres d'Artémis, il endosse tous les péchés de la ville. Personne ne voudrait être dans sa peau.

— Comment tout ceci se termine-t-il ?

— Ah ! tu as hâte de savoir ce qui va se passer. Il vaut mieux éviter de penser à l'avenir, et vivre dans l'instant présent. Mais puisque tu le souhaites, je vais te répondre : au moment propice – je ne sais pas très bien comment les prêtres le déterminent, mais je soupçonne que le Conseil des Quinze a son mot à dire –, quand cette personne choyée, repue, bouffie de graisse porte tous les péchés de la ville, alors on organise une autre cérémonie. Encore de l'encens et des mélopées, encore des spectateurs vêtus de noir, encore des pleureuses. Mais cette fois, la procession s'arrête là-bas, au Rocher du sacrifice. C'est là que mon malheur a commencé. C'est là qu'il prendra fin.

Il poussa un long soupir, puis un pâle sourire éclaira son visage.

— Mon ami, tu t'es sûrement demandé pourquoi je ne t'ai pas questionné, pourquoi je n'ai témoigné aucune curiosité à propos de deux Romains surgis du bassin ? Voilà la réponse : peu m'importe qui vous êtes et d'où vous êtes venus ; peu m'importe si vous êtes ici pour assassiner le premier magistrat ou pour vendre les secrets de César à cette colonie hétéroclite

d'exilés romains qui ont échoué à Massilia. Je suis simplement content d'avoir de la compagnie ! Tu ne peux t'imaginer ce que cela signifie pour moi d'être assis ici sur cette terrasse, alors que le jour décline, et de partager le plaisir de cette vue splendide et de ce vin délicieux avec un autre homme, de goûter le charme d'une conversation civilisée. Je ne me sens plus si solitaire, plus si invisible. Comme si tout ce qui se passe était bien réel, pas une simple illusion.

J'étais las après la rude épreuve de la journée, et l'histoire du bouc émissaire m'avait troublé. Je jetai un regard de côté à Davus, qui ronflait doucement, et je l'enviai.

Durant notre conversation, le soleil s'était esquivé à l'horizon. C'était l'heure où tout s'obscurcissait. La ligne qui séparait mer et ciel s'estompa et disparut. Des cercles de lumière argentée s'attardaient ça et là à la surface de l'eau. Plus près de nous, les ombres s'épaissaient. La chaleur montait encore des dalles sous nos pieds, mais de l'air plus fiais arrivait par bouffées de dessous les grands arbres, enveloppés maintenant dans un manteau d'obscurité.

— Qu'est-ce que j'aperçois ? murmura Hiéronymus d'une voix pressante. Là-bas... sur le rocher !

Comme du néant, deux silhouettes avaient surgi à peu près à mi-hauteur sur la paroi du Rocher du sacrifice. Toutes deux grimpaiient ; l'une avait pris une bonne avance sur l'autre, mais la seconde rattrapait son retard.

— Est-ce une femme, à ton avis ? chuchota Hiéronymus.

Il parlait de la silhouette qui était le plus haut. La grande cape noire à capuchon dont elle était vêtue battait dans le vent, laissant entrevoir une tunique de femme. Les mouvements de cette femme manquaient d'assurance, sa démarche hésitait, comme si elle était sans force ou anxieuse. Le poursuivant était certainement un homme, car il portait une armure. Ses cheveux noirs étaient coupés court, ses bras et ses jambes à la peau brune se détachaient sur la pierre blanche et sur le bleu clair de sa cape gonflée par le vent.

Davus s'agita et ouvrit les yeux.

— Que se passe-t-il ?

— Il la poursuit, murmurai-je.

— Non, il essaie de la retenir, corrigea Hiéronymus.

Le crépuscule me jouait des tours. Plus je regardais la scène qui se déroulait au loin, plus j'avais de peine à discerner les mouvements maladroits des deux silhouettes.

Davus était sur le qui-vive.

— Un drame se joue là-bas, murmura-t-il.

La femme s'arrêta, tourna la tête pour regarder derrière elle. L'homme était tout proche, presque assez près pour lui saisir le pied.

— As-tu entendu ? murmura Hiéronymus.

— Entendu quoi ? demandai-je.

— Elle a crié, répliqua Davus.

— C'était peut-être une mouette, objectai-je.

Tout à coup, la femme précipita le pas. Elle atteignit le sommet du rocher. Sa cape volait dans tous les sens. Le pied de l'homme glissa. Alors il grimpa, en s'aidant des mains, sur la paroi rocheuse, puis il retrouva son équilibre et fila pour la rattraper. Pendant un instant, ils ne firent plus qu'un. Alors la femme disparut et il ne resta plus que l'homme, dont la silhouette se profilait sur la mer de plomb au loin.

— Vous avez vu ? Il l'a poussée, dit Davus en haletant.

— Non ! s'écria Hiéronymus. Il essayait de la retenir. Elle a sauté.

L'homme au loin s'agenouilla et regarda un long moment vers le précipice. Sa cape bleu clair battait dans le vent. Puis, l'homme fit demi-tour et redescendit, non par où il était venu, mais en se dirigeant vers l'endroit où le mur de la ville était contigu au rocher. Dès qu'il en fut assez près, il sauta sur la plate-forme du rempart, déserte à cette heure, les Massiliotes ayant regroupé tous leurs hommes à l'autre extrémité de la cité pour résister à l'assaut du bâlier de Trébonius. Il trébucha en atterrissant. Alors il se mit à courir en boitant légèrement et en faisant porter son poids sur la jambe gauche.

Clopin-clopant, l'homme atteignit la tour la plus proche et s'engouffra dans la cage d'escalier. Il n'y avait plus rien à voir.

— Par la grande Artémis, que penses-tu de tout cela ? demanda Hiéronymus.

— Il l'a poussée, insista Davus, je l'ai vu. Beau-père, tu sais comme ma vue est perçante. Elle a essayé de s'accrocher à lui. Il l'a écartée et l'a poussée dans le vide.

— Tu divagues, rétorqua Hiéronymus. Tu dormais quand j'ai parlé du rocher à Gordianus. On l'appelle Rocher du sacrifice, ou Rocher du suicide. Elle y est allée pour se suicider, et il a essayé de l'en empêcher.

Les rides autour de la bouche de Hiéronymus se détendirent soudain. Il se cacha le visage et gémit :

— Père ! Mère !

Davus me regarda d'un air perplexe. Comment pouvais-je lui expliquer la détresse du bouc émissaire ?

Je n'eus même pas le temps d'essayer, car un esclave survint, tout essoufflé, un jeune Gaulois au visage rougeaud et aux cheveux couleur paille, en désordre.

— Maître ! cria-t-il à Hiéronymus, il y a des hommes en bas ! Le premier magistrat en personne, ainsi que le proconsul romain ! Ils exigent de voir... tes visiteurs, ajouta-t-il en nous regardant avec circonspection.

Ce fut le seul avertissement que nous reçumes. L'instant d'après, des pas résonnèrent dans l'escalier, des soldats firent irruption sur la terrasse. Leur épée dégainée luisait dans le crépuscule.

8

Davus réagit aussitôt. Il se leva d'un bond, me tira de mon fauteuil et me poussa jusqu'à l'extrémité de la terrasse, puis se posta devant moi. Comme il n'avait pas d'arme, il tendit les poings. À l'époque où il était esclave, il avait reçu une bonne formation de garde du corps.

— Regarde derrière toi, beau-père, me chuchota-t-il. Est-il possible de sauter ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus la petite balustrade de la terrasse. En bas, dans la cour, d'autres soldats avaient sorti leur épée.

— Rien à faire, dis-je.

Puis, posant une main sur son épaule, j'ajoutai :

— Recule, Davus, et ne prends pas cette attitude de lutteur. Cela ne fera qu'éveiller leur hostilité. Nous sommes des intrus ici. Nous devons nous en remettre à leur merci.

Hiéronymus m'avait servi généreusement en vin, mais ne m'avait rien donné à manger. La tête me tournait.

Les soldats n'esquissèrent aucun mouvement pour nous attaquer. Ils se mirent en ligne, l'épée dégainée mais tournée vers le sol, et se contentèrent de nous dévisager. Hiéronymus piqua une violente colère.

— Que faites-vous ici ? C'est la résidence sacrée du bouc émissaire ! Vous n'avez pas le droit d'y venir en armes. Vous n'avez pas le droit d'y entrer sans la permission des prêtres d'Artémis !

— Comment oses-tu invoquer la déesse, chien maudit !

La voix tonitruante était celle de l'homme qui, de toute évidence, avait ordonné aux soldats de monter. Il arrivait le dernier. Son armure magnifique brillait comme un sesterce flambant neuf. Une cape bleu pâle flottait sur ses épaules. Le cimier en crin de cheval du casque qu'il portait sous le bras était également bleu pâle, en harmonie avec la couleur de ses yeux.

Ceux-ci paraissaient trop petits, tout comme son nez mince et sa bouche minuscule, par rapport à son large front et à sa mâchoire puissante. Ses longs cheveux argentés étaient rejetés en arrière comme une crinière.

— Apollonidès ! éructa Hiéronymus en prononçant ce nom comme s'il s'agissait d'une malédiction.

Un homme qui portait l'armure d'un commandant romain le suivait. Sur son plastron, un disque de cuivre était frappé d'une tête de lion. Je le reconnus aussitôt ; je savais qu'il était à Massilia et ne m'étonnai pas de le voir. Et lui, me reconnaîtrait-il ? Nous nous étions brièvement rencontrés, plusieurs mois auparavant³.

— Par tous les dieux de l'Olympe ! s'écria Lucius Domitius Ahénobarbus, en mettant les mains sur les hanches et en me dévisageant. Je n'en crois pas mes yeux ! Gordianus, le Fin Limier. Et qui est ce grand gaillard ?

— Mon gendre, Davus.

Domitius acquiesça en tirant sur sa barbe rousse.

— Quand t'ai-je vu la dernière fois ? Ne me le dis pas... Oui, c'était chez Cicéron, à Formiae. En mars. Tu te rendais à Brundisium. Moi, je venais ici. Ah ! Quand les vieillards qui traînent sur la place du marché ont rapporté à Apollonidès que deux Romains étaient sortis du bassin, il voulait être sûr que ce n'étaient pas deux de mes hommes passés à l'ennemi avant de leur trancher la tête. Une chance que je sois venu t'identifier ! Qui aurait cru... ?

Son front s'assombrit. Je remarquai le changement, comme s'il avait exprimé sa pensée à haute voix. Il s'était remémoré mon nom et mes relations avec Cicéron ; puis il s'était rappelé que j'étais le père de Méto. Si Méto était venu à Massilia en restant secrètement fidèle à César, mais en aspirant à de hautes fonctions chez les ennemis de César, c'était à Domitius qu'il avait probablement offert ses services. S'étaient-ils rencontrés ? Que s'était-il passé entre eux ? Domitius savait-il où trouver Méto ? Pourquoi avait-il soudain la mine si sombre ?

3 Voir *Rubicon, op. cit.*

— Qui est cet individu ? questionna Apollonidès en s'impatientant.

De toute évidence, lui et Domitius se considéraient sur un pied d'égalité : l'un était le commandant en chef des aimées massiliotes ; l'autre le commandant des troupes romaines de Massilia restées loyales à Pompée et au Sénat romain.

— Il s'appelle Gordianus ; on le surnomme le Limier. C'est un citoyen romain. Nous nous sommes déjà vus une fois par le passé, très brièvement.

En plissant les yeux, Domitius m'examina comme il examinerait une carte tournée à l'envers.

— Partisan de Pompée ou de César ?

Apollonidès me regardait comme un animal curieux.

— C'est une très bonne question, répliqua Domitius.

— Et comment est-il entré dans la cité ?

— Encore une bonne question.

Tous deux rivèrent leur regard sur moi.

Je croisai les mains et respirai profondément.

— Je suis désolé de changer de sujet de conversation, dis-je en pesant mes mots, mais nous venons d'être témoins d'un événement tragique. Là-bas..., déclarai-je en montrant du doigt le Rocher du sacrifice.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria Apollonidès en me lançant un regard furieux. Réponds à ma question. Comment es-tu entré dans la cité ?

— Une femme et un homme – un soldat à en juger par la façon dont il était vêtu – viennent de gravir ce promontoire. L'une de ces personnes est tombée dans le vide. L'autre s'est sauvée.

Maintenant, il m'accordait toute son attention.

— Que dis-tu ? Quelqu'un a sauté du haut du Rocher du sacrifice ?

— La femme.

— Personne n'a le droit de gravir le rocher. Et le suicide sans autorisation est strictement interdit à Massilia ! vociféra Apollonidès.

— Le meurtre aussi, je suppose.

— Que dis-tu ?

— L'homme l'a poussée, expliqua Davus.

— Nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur ce point, répliquai-je.

Apollonidès nous dévisagea en plissant les yeux, puis fit signe à l'un des soldats.

— Toi, là-bas, emmène quelques hommes et va jusqu'au Rocher du sacrifice. N'y monte pas, mais examine les alentours. Cherche des empreintes de pieds. Interroge les habitants.

— La femme portait un manteau de couleur sombre, précisai-je. L'homme était en armure, mais sans casque. Il avait une cape bleu pâle... qui ressemblait assez à la tienne, magistrat suprême.

— Un de mes officiers ? Je n'en crois rien, déclara Apollonidès, décontenancé. Tu as inventé toute cette histoire pour ne pas répondre à mes questions.

— Non, magistrat suprême.

— *Premier magistrat suprême*, rectifia-t-il.

Son visage tout rouge contrastait avec sa cape claire. L'homme était éreinté, à la fin d'une journée pénible ; à bout de patience.

— Bien sûr, premier magistrat suprême. Tu demandes comment nous nous trouvons ici. Eh bien, les hommes de Trébonius ont creusé un tunnel sous les murailles de la cité. Il devait déboucher près de la porte principale...

— Je le savais ! s'écria Apollonidès en tapant du poing dans la paume de sa main. Je te l'ai dit, Domitius, l'assaut avec le bâlier, ce matin, n'était qu'une diversion. Trébonius est trop avisé pour croire qu'il peut abattre les murailles de Massilia avec un tel joujou. Pendant que notre attention était détournée, il voulait faire passer un détachement par un tunnel et s'emparer de la porte principale. C'est bien cela, Limier ?

— Exactement, premier magistrat suprême.

— Le tourbillon et la chute du niveau de l'eau dans le bassin, tu as dit que cela devait résulter d'une fuite ou d'un défaut dans nos terrassements, Domitius !

Le visage de Domitius était devenu écarlate.

— Je ne suis pas un officier du génie. L'idée m'était passée par la tête.

— Alors que moi je le savais : Trébonius envisageait de pénétrer dans la cité par un tunnel ! C'est pour contrecarrer sa tentative que j'ai fait creuser ce bassin et amener de l'eau. Et cela a marché ! Dis-moi que j'ai raison, Limier.

Il leva vers moi un visage épanoui. J'étais devenu son ami en apportant une bonne nouvelle.

Je poursuivis, la gorge serrée :

— Le tunnel était rempli de soldats, prêts à sortir dès que les sapeurs déboucheraient à l'air libre. Nous avons attendu des heures. Nous entendions le *boum* du bâlier au loin contre les murailles... Soudain, le tunnel a été inondé. L'eau s'est engouffrée, balayant tout sur son passage.

— Parfait ! s'exclama Apollonidès. Tous ces soldats ont été emportés par l'eau comme des rats dans un égout ! Mais toi, Limier, comment as-tu survécu ?

— Mon gendre m'a tiré dans une cavité creusée dans le plafond du tunnel. Nous avons attendu que le niveau de l'eau se stabilise, puis nous sommes sortis à la nage. À ma connaissance, nous sommes les seuls rescapés.

— Les dieux doivent t'aimer, Limier, dit Apollonidès en jetant un coup d'œil à Hiéronymus. Ce n'est pas étonnant que ce misérable bouc émissaire t'ait recueilli et emmené chez lui. Il s'imagine que tu vas lui porter chance.

— Hors d'ici ! hurla soudain Hiéronymus. La maison du bouc émissaire est sacrée. Ta présence est un sacrilège, Apollonidès.

— Imbécile ! Tu déraisonnes. J'ai le droit d'entrer dans toute maison susceptible d'abriter des ennemis de Massilia. Est-ce le cas, Limier ? demanda Apollonidès en me regardant à nouveau. Que faisais-tu dans ce tunnel avec les hommes de Trébonius ? Tu participais à cette attaque ?

— Commence par me regarder, magistrat suprême. Je suis un vieillard, pas un soldat ! Je n'appartiens à aucun camp, Davus non plus. Nous sommes venus de Rome par voie de terre. Nous avons passé une nuit dans le camp de Trébonius. Je voulais entrer dans la ville, et j'ai trouvé un moyen d'y parvenir. Davus et moi, nous nous sommes déguisés et nous nous sommes glissés dans les rangs des soldats. Trébonius l'ignorait. Il aurait été furieux s'il l'avait découvert. Ce que j'ai à régler ici

n'est pas d'ordre militaire ou politique. C'est une affaire strictement personnelle.

— Et quelle est exactement cette « affaire strictement personnelle » ?

— On a vu pour la dernière fois mon fils Méto à Massilia, dis-je en lançant un regard à Domitius, dont le visage resta énigmatique. Je suis venu à sa recherche.

— Un enfant disparu ?

L'idée parut susciter la sympathie d'Apollonidès.

— Qu'en penses-tu, Domitius ? Tu connais ce garçon ?

— Pas tellement, répondit-il en croisant les bras.

— Proconsul, dis-je en donnant à Domitius le titre officiel qu'il convoitait – car je savais qu'il se considérait comme le gouverneur de la Gaule légalement nommé par le Sénat. Si Cicéron était là, il répondrait de moi. Toi et moi, nous avons dîné ensemble à sa table à Formiae ; nous avons tous deux dormi sous son toit. Il m'a appelé un jour « l'homme le plus honnête de Rome ».

Je ne jugeai pas opportun d'ajouter que, dans l'esprit de Cicéron, ce n'était pas nécessairement un compliment.

Domitius rejeta la tête en arrière.

— Je veux bien prendre la responsabilité de ces deux hommes, Apollonidès.

— Tu en es sûr ?

— Oui, affirma Domitius après avoir hésité un très court instant.

— Bien. Alors l'affaire est réglée.

Apollonidès bâilla, découvrant des molaires qui auraient pu rivaliser avec celles d'un hippopotame.

— Par Morphée, je suis fatigué. Et j'ai faim ! Est-ce que cette journée épisante se terminera jamais ? J'espérais avoir un moment de tranquillité, mais il va falloir que j'aille vérifier l'état du bassin pour m'assurer qu'il retient encore l'eau.

Il s'apprêta à partir. Certains de ses soldats le précédèrent dans l'escalier. Sur la seconde marche, il s'arrêta et se retourna.

— Fin Limier, si l'histoire que tu racontes est vraie, tu as gagné la partie que tu avais engagée avec Trébonius, en t'infiltrant parmi ses soldats et en sortant vivant du tunnel. Et

nous, nous avons bel et bien déjoué ses plans. Nous sommes venus à bout de son bétail ; nos soldats ont réussi à lui passer un nœud coulant autour de la tête et à le remonter. Un fameux succès ! Tout ce tintamarre me donnait la migraine. Il fallait voir la réaction de Trébonius et de ses officiers du génie. Tous en furie ! Ce bétail fera un beau trophée. Lorsque nous aurons levé le siège et chassé Trébonius, je l'exposerai sur un piédestal en pleine place du marché.

Il se retourna et descendit encore quelques marches.

— Premier magistrat suprême ! criai-je. L'incident... sur le Rocher du sacrifice. Le soldat et la femme...

— Le meurtre ! rappela Davus.

— Vous avez entendu, j'ai envoyé mes hommes, répliqua avec vivacité Apollonidès. Je m'occuperai de cette affaire. Ce n'est plus votre problème.

— Mais je t'ai entendu leur ordonner de ne pas mettre les pieds sur le rocher. Si tu ne veux même pas leur permettre d'examiner l'endroit...

— Personne n'a le droit de s'y aventurer ! Cela s'applique aussi à toi, ajouta-t-il en me transperçant du regard. Les prêtres d'Artémis ont sanctifié ce lieu par leur rituel. Depuis le moment où un bouc émissaire est investi, jusqu'au jour où il accomplit son destin, le Rocher du sacrifice est un lieu sacré, interdit à tous. La prochaine personne qui y mettra les pieds sera ton ami Hiéronymus, ici présent – mais pas avant que les prêtres d'Artémis ne l'y autorisent. Ce sera aussi la dernière fois qu'il les y mettra.

Il lança un regard sardonique à notre hôte, fit volte-face et descendit quatre à quatre l'escalier, escorté par ses soldats.

— Ce n'est pas un mauvais gars pour un Grec, chuchota Domitius.

— Où sont tes soldats, proconsul ? demanda Hiéronymus d'un air méfiant.

— Mes gardes du corps attendent devant la maison, Apollonidès n'a pas voulu qu'ils entrent. Il est tellement pieux – du moins, il ne veut pas d'étrangers armés chez le bouc émissaire. Ne t'inquiète pas. Ils resteront là où ils sont jusqu'à

ce que je leur donne l'ordre de partir. Par Hercule, j'ai une de ces faims ! Ne pourrais-tu pas te montrer un peu accueillant ?

Hiéronymus le considéra à son tour d'un air triste pendant un long moment. Après avoir frappé dans ses mains et commandé à un esclave d'apporter à manger, il se retira dans la maison en bougonnant.

— Je me régalerai plus ici que chez Apollonidès, me confia Domitius. Un prêtre d'Artémis veille à ce que l'on offre au bouc émissaire les meilleurs morceaux. La cité connaît une terrible pénurie de vivres, mais on ne le croirait jamais, à voir la façon dont on gave cette oie.

On apporta des lampes sur la terrasse, des plateaux chargés de nourriture et des petits trépieds. La faim me donna le vertige quand j'aperçus le festin : des tranches de porc toutes fumantes enrobées de miel et de graines d'anis, un pâté de ris de veau et du fromage blanc, une purée de fèves au gingembre, une soupe d'orge dont on avait relevé le goût avec du fenouil et des oignons entiers, enfin des petits gâteaux aux raisins secs.

Domitius dévorait, en se mettant les doigts dans la bouche et en les léchant pour ne rien perdre. A la vue de ces manières, si peu délicates, Davus n'eut pas la prétention d'être plus raffiné. J'étais torturé par la faim, mais c'est à peine si je pus avaler quelque chose, car j'avais l'estomac serré tant je m'inquiétais pour Méto. Que savait Domitius ? À plusieurs reprises, j'essayai de soulever la question, mais il refusa de répondre tant qu'il ne fut pas repu.

Enfin, il se carra dans son fauteuil, prit une bonne gorgée de vin et rota.

— C'est le meilleur repas que j'ai eu depuis des mois ! déclara-t-il. Je ne regrette pas d'avoir fait le voyage jusqu'à cette cité perdue. Qu'en penses-tu ?

— Je suis venu ici...

— Oui, je sais. Pas pour te sustenter, mais pour chercher ton fils.

— Connais-tu Méto ? demandai-je d'une voix placide.

— Oh, oui !

Domitius caressa sa barbe rousse et demeura silencieux pendant un long moment, satisfait de me voir si mal à l'aise.

— Pourquoi es-tu venu le chercher ici, Gordianus ?

— J'ai reçu un message anonyme à Rome, sans doute en provenance de Massilia.

Je tâtais la bourse accrochée à ma ceinture, sentis le petit cylindre de bois à l'intérieur, et me demandai si le parchemin qu'il contenait avait résisté à l'inondation.

— Selon le message, Méto... était mort.

— Un message anonyme ? C'est bizarre.

— Je t'en prie, proconsul, dis-moi ce que tu sais sur mon fils. Il but son vin à petites gorgées.

— Méto est arrivé ici plusieurs jours avant son armée. Il en avait assez de César, m'a-t-il assuré, et il voulait rejoindre notre camp. J'étais sceptique, certes, mais je l'ai bien accueilli. Je l'ai cantonné à la caserne et je l'ai chargé de menues tâches – rien de délicat ni de secret. J'avais l'œil sur lui. Puis est arrivé un navire envoyé par Pompée, le dernier navire entré dans le port avant que César n'entreprît le siège. Dans son message, Pompée a parlé de choses et d'autres : la façon dont il avait échappé de justesse à César à Brundisium, sa situation à Dyrrachium, le moral des sénateurs exilés de Rome. Et il a mentionné tout particulièrement ton fils : il avait eu entre les mains des « preuves irréfutables » – c'est l'expression qu'il a employée – selon lesquelles Méto avait trahi César. On pouvait donc se fier à lui. La question était réglée : la dernière fois que je n'ai pas tenu compte des conseils de Pompée, j'ai eu des raisons de le regretter, bien que les torts fassent partagés.

Domitius faisait allusion à l'humiliation que lui avait infligée César en Italie : Pompée avait poussé Domitius à se retirer devant l'avance de son ennemi et à se joindre à lui, mais Domitius avait décidé de résister à Corfinium. Fait prisonnier, sa tentative de suicide avait échoué. César lui avait pardonné et l'avait libéré. Domitius s'était alors enfui à Massilia avec des gladiateurs – une vraie racaille – et une fortune de six millions de sesterces.

— Malgré le message de Pompée, expliqua Domitius, j'avais encore des soupçons à l'égard de ton fils, ô combien habile ! Milon m'a mis en garde. Tu dois te souvenir de Titus Annus

Milon, exilé il y a quelques années pour avoir assassiné Clodius sur la voie Appienne.

— Bien sûr. C'est moi qui ai mené l'enquête pour Pompée.

— En effet ! Je l'avais oublié. Est-ce que tu as... offendé Milon ?

— Pas à ma connaissance.

— Non ? Eh bien, pour je ne sais quelle raison, Milon n'aimait pas ton fils. Il s'est tout de suite méfié de lui. J'aurais pu ne prêter aucune attention à ce que disait Milon – a-t-il jamais eu la réputation d'avoir un jugement sûr ? –, mais il se faisait l'écho de ce que je ressentais instinctivement. J'ai continué de surveiller Méto de très près. Je n'ai jamais pu le prendre en flagrant délit de mensonge. Jusqu'à ce que...

Domitius tourna la tête et regarda au loin en dégustant son vin en silence, pendant si longtemps que je crus qu'il avait perdu le fil de l'histoire.

— Jusqu'à ce que... ? demandai-je enfin, en essayant d'empêcher ma voix de trembler.

— Tu sais, je crois que c'est Milon lui-même qui devrait te le dire. Allons le voir tout de suite. Nous pourrons nous targuer d'avoir festoyé, alors que lui se contente de pain rassis et d'un reste de marinade de poisson qu'il a apportée de Rome.

Quelques mois auparavant, quand j'avais rencontré Domitius pour la première fois chez Cicéron, j'avais conclu que c'était un individu vaniteux et imbu de son importance. Je découvrais qu'il était également mesquin et méchant. Il semblait jouir de mon chagrin.

Nous dîmes adieu au bouc émissaire. Hiéronymus nous invita, Davus et moi, à revenir dormir sous son toit cette nuit-là. Tout en lui promettant que nous reviendrions, je doutais de mes paroles. J'avais déjà échappé deux fois à la mort au cours de la même journée. Il n'y avait aucune raison de penser qu'elle ne viendrait pas encore me surprendre.

Et Méto ? La mort l'avait-elle surpris ? Jusqu'à présent, Domitius avait refusé de me le dire, mais je ressassais ses paroles : « Milon n'aimait pas ton fils. » Pourquoi avait-il utilisé l'imparfait ?

9

Pour nous rendre chez Milon, nous traversâmes un quartier remarquable par ses grandes et magnifiques demeures. À ma surprise, nombreuses étaient celles qui avaient un toit de chaume : nous n'étions pas à Rome, où même les pauvres dorment sous un toit de tuiles.

La lune était si éclatante que nous n'eûmes pas besoin de torches. Les gardes du corps de Domitius faisaient résonner les pavés sous leurs pas. Les rues étroites, presque vides en plein jour, étaient encore plus désertes la nuit.

— C'est la loi martiale, expliqua Domitius, un couvre-feu très strict. Seuls ceux qui sont en mission officielle ont le droit de sortir après la tombée de la nuit. On soupçonne ceux qu'on rencontre dans la rue de préparer un mauvais coup.

— Ce sont des espions ? demandai-je.

— Plutôt des voleurs et des négociants corrompus. Ce que redoute le plus Apollonidès maintenant, ce n'est plus Trébonius avec ses tunnels et ses bâliers, mais la famine et la maladie. On est à court de vivres ici, et tant que durera le siège, la situation ne pourra qu'empirer. Si les habitants souffrent trop de la faim, ils forceront les portes des greniers publics. Alors ils découvriront que la situation est catastrophique. Les magistrats suprêmes craignent une insurrection.

— Les autorités n'ont pas entreposé assez de blé en prévision d'un siège ?

— Oh ! ce n'est pas un problème de quantité. Le blé ne manque pas, mais la moitié est gâtée. Dans la plupart des villes, on renouvelle souvent les stocks : une fois tous les trois ans, en règle générale. Apollonidès ne sait même pas quand on les a renouvelés pour la dernière fois. Le Conseil des Quinze estimait que c'était une dépense inutile. Maintenant nous voilà victimes de leur avarice, et mes hommes sont réduits à n'avoir qu'une demi-ration.

Domitius était parti d'Italie avec six millions de sesterces, d'après mes souvenirs : assez d'argent pour se rendre à Massilia en bateau et recruter une armée de mercenaires gaulois à son arrivée. Il devait lui en rester encore une bonne partie. Mais il est impossible de nourrir une armée s'il n'y a point de vivres à acheter.

— Comprends-moi bien, poursuivit Domitius. Apollonidès est un brave homme et ce n'est pas un mauvais général. Il sait tout ce qu'il faut savoir sur les navires et les engins de guerre. Mais, comme tous les Massiliotes, c'est avant tout un marchand, qui ne cesse de calculer et de rechercher le profit. Ces Grecs sont habiles, mais étroits d'esprit. Ils ne sont pas comme nous, les Romains : il leur manque la flamme, une plus grande ouverture sur le monde. Ils ne seront jamais que des joueurs de second ordre dans le grand jeu.

— Apollonidès a-t-il des enfants ? demandai-je.

Je me rappelais comme il s'était soudain adouci quand je lui avais parlé de mon fils.

— Bien sûr. Personne ne peut accéder à la magistrature suprême sans avoir de progéniture.

— Ah, oui ! c'est vrai. Le bouc émissaire m'en a parlé.

— Dans le cas d'Apollonidès, ce sujet est un peu douloureux. Tu verras – ou plutôt tu ne verras pas, dit-il en souriant, satisfait du sous-entendu.

— Je ne comprends pas.

— Apollonidès a une enfant unique, Cydimache. Sa laideur est légendaire. Elle est hideuse, un vrai monstre. Elle est née avec un bec-de-lièvre et un visage difforme, comme un morceau de cire fondu, aveugle d'un œil, et bossue de surcroît.

— Des bébés comme ça, dis-je, on les abandonne généralement à la naissance, on s'en débarrasse discrètement.

— C'est vrai. Mais la femme d'Apollonidès avait déjà subi deux fausses couches, et il mourait d'envie de devenir magistrat suprême. Il lui fallait un descendant. Alors il a gardé Cydimache et a pu être élu dès qu'il y a eu une place vacante.

— Il n'a pas eu d'autres enfants ?

— Non. On prétend qu'après avoir accouché de Cydimache, sa femme a été stérile. Pour certains, Apollonidès avait trop

peur d'être le père d'un autre monstre. En tout cas, sa femme est morte il y a quelques années, et Apollonidès ne s'est jamais remarié. À ce qu'on dit, il aime sa fille comme un père, bien qu'elle soit difforme.

— Tu l'as vue ?

— Apollonidès ne la cache pas. Elle sort rarement, mais elle dîne avec ses invités. Elle se voile le visage et ne participe guère à la conversation. Quand elle parle, elle articule mal, sans doute à cause de son bec-de-lièvre. J'ai aperçu une fois son visage, en traversant le jardin de la maison d'Apollonidès. Cydimache s'était arrêtée près d'un rosier. Je l'ai surprise alors qu'elle avait relevé son voile pour sentir une rose. Sa figure vous donne envie de vomir.

— Ou vous brise le cœur.

— Non, Limier. La beauté brise le cœur d'un homme, pas la laideur ! s'esclaffa Domitius. Je te l'avoue, je ne souhaite pas revoir son visage. Je ne sais pas lequel de nous deux a été le plus atterré. Cydimache s'est enfuie, et moi aussi. Qui aurait jamais cru qu'un tel monstre trouverait un mari ? ajouta-t-il en hochant la tête.

— Elle est mariée ?

— Le mariage a eu lieu juste avant mon arrivée à Massilia. Le jeune homme s'appelle Zénon. C'est l'opposé de sa femme : un Apollon. Ce n'est pas que je sois attiré par les garçons, pourtant si j'avais à choisir entre Zénon et Cydimache ! Certains prétendent que c'était un mariage d'amour. À mon avis, cette affirmation est typique de l'humour des Massiliotes. Zénon vient d'une famille modeste mais respectable ; il a épousé Cydimache pour l'argent et la situation sociale, bien sûr. C'est pour lui un moyen de devenir magistrat suprême, s'il parvient à mettre sa femme enceinte.

— Apollonidès a approuvé ce mariage ?

— Je ne crois pas qu'il y ait eu de nombreux prétendants au mariage avec le monstre, pas même pour devenir le gendre du premier magistrat suprême. Pourtant, le mariage semble une réussite. Tous les soirs au dîner, Zénon et Cydimache sont assis à la droite d'Apollonidès. Le jeune homme la traite avec un grand respect. Parfois, ils parlent à voix basse et rient entre eux.

Si on ignorait ce qu'il y a sous les voiles, on pourrait croire qu'ils sont aussi amoureux que n'importe quels jeunes tourtereaux.

Une esclave gauloise aux cheveux blonds nattés nous ouvrit la porte de la maison de Milon. L'air était doux, mais on ne s'attendait pas à la voir si légèrement vêtue. Elle parlait le grec avec un accent atroce – on ne l'avait pas achetée pour ses talents en la matière. Elle ne cessa de rire sottement en nous invitant à entrer, Domitius, Davus et moi-même. La seule lumière provenait de la lampe qu'elle tenait à la main – si l'on excepte le bouc émissaire, les habitants de Massilia recevaient une maigre ration de combustible et de nourriture. L'huile était de mauvaise qualité. L'odeur de rance servait au moins à masquer celle d'êtres humains fort malpropres qui imprégnait toute la maison. Au lieu de courir chercher son maître, la jeune fille se contenta de le héler.

— J'aurais cru qu'un garde du corps ouvrirait la porte, marmonnai-je à Domitius. Je crois me rappeler que Milon a emmené avec lui une troupe de gladiateurs.

— Il a loué ses gladiateurs comme mercenaires aux Massiliotes, précisa Domitius, la plupart d'entre eux, en tout cas. Il s'en est réservé un ou deux comme gardes du corps. Ils doivent être dans les parages, probablement aussi soûls que leur maître. Le cher Milon s'est plutôt laissé aller. Peut-être cela aurait-il été différent si Fausta l'avait accompagné en exil.

Domitius faisait allusion à la femme de Milon, la fille du dictateur Sylla, mort depuis longtemps.

— Elle aurait au moins essayé de sauver les apparences, poursuivit Domitius. Mais Milon tout seul...

Domitius s'interrompit. L'homme en question venait d'entrer dans le vestibule en traînant les pieds, une lampe dans une main et une coupe en argent pleine de vin dans l'autre.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que j'avais vu Titus Annius Milon pour la dernière fois, lors de son procès à Rome pour le meurtre du chef de bande Clodius, son rival. En dépit des conseils de Cicéron, Milon avait refusé de respecter la tradition consacrée par l'usage, suivant laquelle un accusé doit se présenter devant la cour en tenue débraillée, et hirsute. Milon

était trop orgueilleux pour s'abaisser afin de susciter la sympathie. Rebelle jusqu'au bout, exaspérant ses ennemis, il avait comparu à son propre procès vêtu avec élégance.

Son aspect avait bien changé depuis lors. Ses cheveux et sa barbe, plus gris que dans mon souvenir, avaient grand besoin d'être coupés. Ses yeux étaient injectés de sang, son visage bouffi. Il était vêtu encore plus légèrement que la jeune esclave ; son pagne, noué négligemment, semblait prêt à tomber à tout instant. Il n'avait rien de séduisant. Son corps de lutteur n'était plus harmonieusement musclé, et un bain n'aurait pas été un luxe.

— Lucius Domitius, Barberousse en personne ! Quel honneur !

L'haleine de Milon empestait le vin et dominait même l'odeur de sueur qui émanait de lui. Il remit sa lampe à la jeune esclave et lui donna une tape sur les fesses. Elle pouffa de rire.

— J'espère que tu n'es pas venu avec l'idée de quémander un repas. Nous avons fini nos rations de la journée avant midi. Il nous faut boire en guise de souper, n'est-ce pas, ma colombe ?

La jeune fille rit comme une folle.

— Mais qui sont ces gars que tu as amenés avec toi, Barberousse ? Je suis sûr que je ne connais pas ce grand costaud ; une belle brute. Mais ce vieil homme, par Jupiter !

Ses yeux étincelèrent. Un je-ne-sais-quoi me rappela le vieux renard qu'était Milon.

— C'est le chien qui chassait pour Cicéron, quand il ne mordait pas les doigts de son maître. Gordianus, le Limier ! Par Pluton, que fais-tu dans ce lieu au bout du monde ?

— Gordianus est venu à la recherche de son fils, expliqua Domitius d'une voix terne. Je lui ai dit que tu étais l'homme auquel il devait s'adresser.

— Son fils ? Oh, oui ! tu veux dire... Méto.

Milon fut pris d'un violent hoquet.

— Oui. Apparemment, Gordianus a reçu un message anonyme, censé venir de Massilia, qui l'informait du décès de son fils. Il a fait tout le trajet jusqu'ici, il a même réussi à entrer dans la cité à ses risques et périls, parce qu'il veut savoir la vérité.

— La vérité ne m'a jamais réussi, énonça Milon, le regard trouble.

— Que sais-tu de Méto ? demandai-je en perdant patience.

— Oui, eh bien..., commença Milon en refusant de croiser mon regard, c'est une sombre histoire. Très sombre.

J'étais épuisé et désorienté, loin de chez moi. Domitius m'avait déjà tourmenté en me laissant entendre, d'un ton mi-figue mi-raisin, que Milon connaissait la réponse. Maintenant, Milon semblait incapable de terminer une phrase.

— Proconsul, dis-je à Domitius en serrant les dents, pourquoi ne me dis-tu pas ce qu'il est advenu de lui ?

— Je croyais que Milon voudrait avoir le privilège de te l'apprendre lui-même, répondit Domitius en haussant les épaules. C'est un vantard de la pire espèce...

— Ça suffit !

Milon lança sa coupe contre le mur. Davus faillit être éclaboussé. Il était difficile de savoir si la jeune esclave poussa un cri ou éclata de rire.

— C'est indécent, Barberousse. C'est véritablement indécent d'amener chez moi le père de ce garçon pour nous provoquer tous les deux !

— Raconte, Milon. Sinon c'est moi qui vais le faire, annonça Domitius, imperturbable.

Milon blêmit. La sueur ruisselait sur tout son corps. Ses épaules se soulevèrent. Il porta la main à sa gorge.

— Petite colombe ! Apporte-moi mon aiguière. Vite !

En riant comme une folle, la jeune esclave blonde posa les lampes, traversa la pièce d'un pas vif, puis revint précipitamment en portant un grand vase d'argile avec une large ouverture. Milon tomba à genoux, saisit les poignées de l'aiguière et vomit bruyamment dedans.

— De grâce, Milon !

Dégoûté, Domitius fronça le nez. Davus avait les yeux rivés sur la jeune esclave qui, en se penchant pour aider son maître, laissait entrevoir par mégarde certaines parties de son anatomie. J'avais envie de hurler tant ma déception était vive.

Tandis que la jeune fille lui essuyait le menton, Milon se remit debout en titubant. Il semblait presque dessoulé, mais toujours aussi pitoyable.

— Dommage que les juges ne t'aient jamais vu dans un tel état à ton procès, remarquai-je. Peut-être n'aurais-tu jamais été obligé de quitter Rome.

— Que dis-tu ? demanda Milon en clignant des yeux et en regardant autour de lui, hébété.

— Méto ! m'exclamai-je d'une voix lasse. Parle-moi de Méto !

Les épaules de Milon s'affaissèrent.

— Très bien. Viens, allons nous asseoir dans le bureau. Petite colombe, donne-moi une de ces lampes.

La maison était dans un désordre épouvantable. Des vêtements jonchaient le sol et recouvravaient les statues ; des jattes et des coupes sales étaient empilées partout ; des parchemins à demi déroulés traînaient par terre. Dans l'angle de la pièce, un individu allongé, sans doute un garde du corps, ronflait bruyamment.

Le bureau de Milon offrait un spectacle inimaginable. Il y avait des chaises pour nous quatre, mais Milon dut d'abord enlever des bouts de parchemin, des piles de vêtements, et chasser un chat qui se mit à miauler.

Après avoir prié ses hôtes de s'asseoir, Milon enfila une tunique froissée pour nous épargner la vue de sa large poitrine dégoulinante de sueur.

— Alors, tu veux savoir ce qu'il est advenu de ton fils, soupira Milon en détournant son regard. Il n'y a aucune raison pour que je ne te raconte pas toute cette lamentable histoire.

10

— Dis-moi, Gordianus, as-tu une idée de ce que tramait réellement Méto, ces derniers mois ?

Milon, d'un pan de sa tunique, essuya des traces de vomis sur son menton.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Oui ou non, étais-tu au courant de son petit jeu ? Cette comédie qu'il a essayé de jouer feignant d'avoir trahi César.

Je le regardai droit dans les yeux. Je ne suis jamais parvenu à mentir effrontément, mais il y a des façons plus subtiles d'éviter la vérité.

— Méto et César se sont séparés la dernière fois qu'ils se sont trouvés tous les deux à Rome. C'était au mois d'avril, après que César eut chassé Pompée d'Italie, alors que Domitius se rendait à Massilia. On a parlé d'un complot contre César, ourdi par certains de ses officiers les plus proches. On a dit que mon fils y participait. Apparemment, la machination a été découverte, et Méto n'a eu d'autre choix que de fuir.

— C'est ce que ton fils voulait nous faire croire, répondit Milon. Peut-être a-t-il même réussi à te convaincre.

Il leva un sourcil d'un air rusé. À mesure qu'il se dégrisait, apparaissait un Milon qui m'était plus familier : le chef de bande qui fomentait des troubles, le politicien qui n'avait pas froid aux yeux, le fanfaron sans remords, victime d'un système juridique aussi impitoyable que lui. Malgré sa déchéance, Milon était encore un homme très dangereux.

Il ne détourna plus les yeux.

— Croyais-tu que ton fils était un traître, Gordianus ?

Je parlai avec circonspection. Le regard de Domitius pesait sur moi.

— Tout d'abord, cela m'a paru impossible qu'il pût se retourner contre César. Il y avait toujours eu un lien entre eux, une intimité...

— Nous aussi, nous avons entendu ces rumeurs, lança Milon.

Un rot à peine étouffé me rappela que Milon était encore ivre.

Je fis semblant de ne pas entendre l'insinuation et continuai :

— Ne comprends-tu pas que c'est cette proximité qui m'a porté à croire que Méto avait trahi César ? L'intimité peut engendrer le mépris ; la familiarité peut transformer l'amour en haine. Qui, plus que lui, était susceptible d'être rebuté par l'ambition impitoyable de César, par l'insouciance avec laquelle il détruisait la République ? Il partageait la tente de César jour après jour, il l'aidait à écrire ses mémoires, il connaissait les rouages de son esprit.

C'était le raisonnement que j'avais échafaudé quand, pendant un certain temps, j'avais cru à la trahison de Méto.

— Si tu ne connais pas la vérité, alors je te plains. Barberousse, ici présent, s'est laissé prendre également, ajouta Milon en se tournant vers Domitius et en haussant les épaules. Pompée aussi. Mais pas moi. Pas un seul instant !

— Finalement, le vantard crie plus fort que l'ivrogne, déclara sèchement Domitius.

Ils échangèrent un regard glacial.

— Il était absurde de penser que ton fils avait changé de camp, reprit Milon. Je sais bien juger le caractère des gens. N'oublie pas que, pendant des années, j'ai arpентé les rues de Rome. Ma bande faisait le sale boulot de Pompée pour qu'il puisse garder les mains propres. Un candidat ami avait besoin d'une assistance nombreuse pour un discours ? Mes hommes au complet étaient présents. La racaille de Clodius malmenait un sénateur dans le forum ? Mes hommes arrivaient en quelques instants pour évacuer les lieux. Il était nécessaire de reporter une élection ? Ma bande était prête à assommer quelques individus au bureau de vote. Il suffisait que je claque des doigts.

Il tenta de faire une démonstration. En vain.

— Les deniers sonnants et trébuchants étaient plus persuasifs, railla Domitius.

— Écoute où je veux en venir, poursuivit Milon en se renfrognant : on ne peut pas commander des hommes sans

apprendre à juger leur caractère, découvrir comment les manipuler, connaître leurs limites, se mettre dans leur peau. Et j'ai su dès l'instant où je l'ai vu ici, à Massilia, que Méto n'était pas un traître. Il n'était pas assez matois ; on ne subodorait pas en lui l'homme qui agit dans son propre intérêt. Et quelle raison avait-il de se retourner contre César ? Tous tes grands discours sur l'amour qui se transforme en haine, c'est de la merde, Gordianus.

— Certains hommes préfèrent la République à leur général, répondis-je calmement.

— Montre-m'en un ! Rien qu'un ! vociféra-t-il.

Puis il se mit à tousser. La sueur perla sur son front.

— Il me faut à boire, marmonna-t-il.

Moi aussi, j'étais assoiffé. J'avais la gorge si sèche que je pouvais à peine avaler.

— Continue, implorai-je d'une voix rauque.

Milon se laissa aller en arrière dans son fauteuil, perdit l'équilibre et faillit tomber. Domitius éclata de rire. Davus roula des yeux.

Milon se ressaisit et continua, sans s'énerver :

— Considère ma situation. Tout s'est mal passé pour moi à Rome. Mon procès a été une vaste rigolade. La clique de Clodius a incendié le Sénat. Ils n'ont même pas laissé Cicéron terminer sa plaidoirie en ma faveur ; ils ont couvert sa voix en réclamant ma tête à cor et à cri. Le verdict était écrit d'avance. Un seul homme aurait pu me sauver, mais mon cher ami Cneius Pompée, le Grand Homme en personne, m'a tourné le dos ! Après tout ce que j'avais fait pour lui...

Il ramassa un pagne étalé par terre et s'essuya le front.

— Même Fausta a refusé de m'accompagner en exil. La garce ! Elle m'a épousé parce qu'elle croyait que j'avais de l'avenir, puis elle m'a lâché quand les choses ont mal tourné. Alors, j'ai débarqué à Massilia. J'étais sans patrie, sans famille, sans amis. Abandonné, oublié de tous. « Ne t'inquiète pas, Titus, m'a dit Cicéron. Massilia est un lieu civilisé, où il y a une foule de gens cultivés, des érudits... un gouvernement admirable... un climat plaisant... une nourriture délicieuse. » Facile à dire pour Cicéron ; il n'a jamais mis les pieds dans ce

royaume d'Hadès sur terre ! Il peut admirer Massilia de loin, pendant qu'il se prélasser chez lui sur le mont Palatin ou dans l'une de ses résidences d'été à la campagne. Moi aussi, j'avais des résidences d'été autrefois...

Il ferma les yeux un instant et soupira, puis il poursuivit :

— Maintenant le monde entier est sens dessus dessous. César et ses bandes de hors-la-loi sont maîtres de Rome. Pompée et les sénateurs se sont enfuis outre-mer. Même les plus anciens alliés de Rome, ces malheureux Massiliotes, ne sont pas en sécurité. Et moi, Milon, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ? Milon, qui a toujours été loyal, même quand cela nuisait à son avenir. Milon, qui a été abandonné par ses amis, même par le Grand Homme, simplement à cause d'un incident stupide, tout à fait stupide, sur la voie Appienne... Alors que règne la pagaille, on aurait pu croire que Pompée serait prêt à me reprendre, ferait amende honorable. Pas du tout ! J'ai reçu un message de lui...

Milon se lança dans une imitation étonnante du Grand Homme et de son style affecté.

— « Reste à Massilia, mon bon Milon. Reste là où tu es ! Le verdict est immuable. Il faut respecter la loi. Ton choix est simple : l'exil ou la mort. C'est César et les gens de son acabit qui autorisent certains exilés à revenir à Rome ; je ne dispose pas de ce pouvoir, même pour un ami comme toi – en particulier pour un ami comme toi. En dépit de la crise actuelle – à vrai dire, à cause de cette crise –, la loi romaine dans toute sa rigueur ne souffre aucune exception. » En d'autres termes : « Reste à Massilia et crève sur place ! »

À la faible lueur de la lampe, je vis des larmes briller dans ses yeux. Je pria les dieux de m'épargner le spectacle de Milon en pleurs.

Il respira profondément et reprit :

— Ce dont j'avais besoin, voyez-vous, c'était d'un moyen de retrouver les bonnes grâces de Pompée, de l'impressionner. Mais comment ? J'étais coincé ici, à Massilia, avec une poignée de gladiateurs à la solde des Massiliotes. Alors une idée m'est venue à l'esprit : et si je démasquais un espion dangereux ? Pas n'importe lequel, un espion introduit dans notre camp par César

en personne, un espion auquel Pompée lui-même nous avait recommandé de faire confiance. Ce serait le premier pas vers la réhabilitation de Milon !

« D'abord, il me fallait obtenir la confiance de Méto. C'était facile. Regardez-moi : je me rends compte de mon état, je sais comme je suis tombé bas. Je vis nu toute la journée ; j'habite une maison qui empeste l'urine. Je suis un Romain exilé, un homme sans avenir, sans une once de dignité, amer, désespéré, le candidat idéal pour être entraîné dans un jeu dangereux. Oh, oui ! Méto est venu à moi, il s'est tout de suite mis à ma recherche. Il se croyait subtil, j'en suis persuadé, mais je pouvais lire ses pensées comme s'il les avait exprimées tout haut. Le pauvre vieux Milon, ce devrait être facile de le gagner par la ruse à la cause de César, de le préparer à poignarder son vieil ami Pompée dans le dos. Je suivais mon petit bonhomme de chemin, laissant Méto me séduire. Lentement mais sûrement, il croyait gagner ma confiance. J'en fis toute une affaire, le jour où je fus enfin prêt à lui montrer ce message où Pompée me disait de rester tranquille. J'ai versé de vraies larmes quand je le lui ai lu ; ce n'était pas une composition.

« Après, ce ne fut plus qu'une question de temps. Je sentais le jour approcher. A l'avance, je connaissais l'heure exacte à laquelle Méto ferait sa démarche, comme un fermier pressent la pluie dans ses os. C'est arrivé dans cette pièce même. J'étais prêt, le piège était tendu. Vous voyez ce paravent en bois dans l'angle de la pièce ? Barberousse, ici présent, était caché derrière. Voyons, Barberousse, pourquoi ne montres-tu pas à nos visiteurs comment tu t'es caché et tu as écouté ? Nous pouvons rejouer la scène.

— Continue ! rétorqua Domitius.

— C'est un beau paravent, hein ? Il a été taillé dans du térébinthe de Libye, je crois. Il est bordé de feuilles d'or. Il appartenait au père de Fausta ; imaginez les usages qu'a pu en faire le vieux renard qu'était Sylla en se cachant derrière ! Je l'ai emporté quand j'ai quitté Rome. Fausta voulait le garder, mais je m'en suis emparé en cachette. Je me demande s'il lui a jamais manqué.

— Raconte l'histoire, Milon, suppliai-je d'une voix éraillée.

— La fin ne te plaira pas, dit-il en baissant les yeux.

— Raconte.

— Très bien. Il y a une chose que tu dois savoir : Barberousse, ici présent, croyait que j'étais victime d'illusions. Il prétendait que j'avais l'esprit fumeux à force de boire de la vinasse de Massilia. « Tu te trompes sur Méto, me disait-il. On peut se fier à lui ; Pompée lui-même l'affirme. Ce qu'il sait sur César et sur la façon dont fonctionne son esprit remplirait un livre entier. Il est infiniment précieux pour nous. » Ah ! ne me jette pas des regards furieux, Barberousse ! C'est toi qui as voulu amener Gordianus chez moi. Si je te titille un peu, il faut que tu le supportes.

« Donc Barberousse écoutait derrière le paravent, et, dans le débarras qui se trouve derrière, il avait réussi à entasser une dizaine de soldats d'élite, probablement ces mêmes gardes du corps qui l'escortent ce soir. Méto ne soupçonnait rien. À un moment, Barberousse a fait du bruit. Méto a jeté un coup d'œil au paravent. J'ai prétendu que c'était un rat. Et c'était vrai !

Milon éclata de rire. Domitius le dévisagea froidement.

— Méto et moi avons passé la soirée à louvoyer. La petite colombe est allée chercher du vin, et j'ai fait semblant d'être ivre. J'ai joué un numéro digne de Roscius, l'acteur. J'étais comme le plongeur arrivé au bord du précipice, qui a juste besoin d'une pichenette dans le dos pour sauter ; comme l'amoureux éperdu incapable de se résoudre à se déclarer le premier. Nous avons tourné autour du pot, ton fils et moi, et Barberousse s'agaitait derrière ce paravent. L'attente était terrible. Mon numéro n'en a été que plus convaincant.

« Enfin Méto a dévoilé son jeu. « Milon, dit-il, tu es piégé à Massilia. Domitius te traite en esclave, tu n'as aucun espoir de te réconcilier avec Pompée. Les situations désespérées exigent des actions désespérées. Peut-être devrais-tu songer à faire volte-face.

— Mais où donc aller ? ai-je demandé. Après Massilia, la prochaine escale, c'est le royaume d'Hadès.

— Tu as un autre choix, m'a répondu Méto.

— Tu veux dire César ? Mais César ne voudrait jamais de moi. Il compte trop sur la bienveillance des partisans de

Clodius. Cette racaille se retournerait contre lui sur-le-champ s'il m'acceptait.

— César n'a que faire des partisans de Clodius, a rétorqué Méto. Il est plus grand qu'eux, plus grand que Rome. Il peut s'allier à toute personne de son choix.

— Mais tu as tourné le dos à César, ai-je dit.

— Peut-être que non, m'a-t-il confié en me regardant en face.

— Je dois avouer que j'y ai songé, lui ai-je répondu. Il me semble que c'est le seul choix qui me reste. Mais j'aurais besoin d'un agent capable de m'aider à passer dans l'autre camp. Dis-moi, Méto, es-tu cet homme ?

Méto a acquiescé. Pourquoi, à ce moment précis, Barberousse a-t-il éprouvé le besoin de faire un éclat, je l'ignore. Il a renversé le paravent. J'ai eu un coup au cœur. Méto s'est levé d'un bond, en brandissant son poignard. Il a vu Barberousse, l'expression de mon visage, les premiers soldats sortir en trombe du débarras. Tout aurait dû être terminé sur-le-champ. Mais...

Milon s'interrompit et but une autre coupe.

— Continue !

— Pas la peine de crier, Gordianus. Laisse Barberousse te raconter la suite. L'histoire le concerne, maintenant.

— J'avais donné à mes hommes la consigne d'emprisonner Méto, mais de ne pas le tuer, si possible. Ils ont été trop prudents.

— Trop maladroits ! intervint Milon.

— Tout s'est passé en un éclair, poursuivit Domitius. Méto avait quitté la pièce avant que mes hommes n'aient pu l'attraper. D'autres hommes étaient postés à la porte d'entrée, mais Méto nous a surpris en s'envolant dans le jardin et en grimpant sur le toit. Il a sauté dans une ruelle latérale et est revenu au pas de course à l'arrière de la maison. D'autres hommes y étaient postés, mais il les a dépassés. Ils l'ont poursuivi. Méto courait très vite ; il aurait pu leur échapper complètement, mais l'un d'eux a réussi à lui érafler la hanche avec une lance. Cela l'a ralenti. Il a pourtant réussi à atteindre la muraille de la cité, là où elle longe la mer. Il a gravi l'escalier qui mène aux remparts non loin du Rocher du sacrifice...

— Le Rocher du sacrifice ! murmurai-je en revoyant la scène dont j'avais été témoin au crépuscule.

— Il n'a pas été assez fou pour sauter du rocher, dit Domitius. Le ressac et les récifs qui se trouvent au-dessous sont trop dangereux. Il a continué de courir jusqu'à une courbe où la muraille à pic domine une crique remplie d'eau profonde. Il se peut qu'il ait reconnu l'endroit à l'avance. À mon avis, un homme peut à la rigueur plonger de là-haut et nager jusqu'aux îles où sont postés les navires de César. Méto aurait pu s'échapper...

— Mais ? demandai-je, alors que mon cœur battait à tout rompre.

— Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Mes hommes le talonnaient. Ils étaient prêts à lui mettre la main dessus quand il a sauté. L'un d'entre eux jure qu'il l'a transpercé d'une flèche alors qu'il plongeait. Mais c'est peut-être une pure fanfaronnade, la chute seule aurait pu le tuer. Il a disparu sous l'eau. Quand mes hommes ont vu son corps s'enfoncer, ils ont fait pleuvoir des flèches sur lui. Ils avaient le soleil dans les yeux, les vagues les éblouissaient, il était donc difficile de bien voir ; mais certains jurent avoir aperçu du sang sur l'eau. Tous ont vu que le courant emportait son corps vers le large. Selon eux, Méto n'a pas battu des pieds ni agité les bras, comme le ferait un homme ayant toute sa conscience ; il a simplement flotté comme un bouchon pendant un moment, puis il a disparu sous l'eau.

Domitius se carra dans son fauteuil et croisa les bras, l'air satisfait.

— Eh bien, Gordianus, est-ce là ce que tu voulais savoir ? Est-ce pour découvrir la vérité que tu as accompli tout ce voyage ? Ton fils est mort en hors-la-loi, poursuivi par les soldats du proconsul légal de Gaule. Il est mort en fidèle serviteur de son général, mais pas de Rome, ce qui doit te réconforter quelque peu.

Le monde entier semblait s'être réduit à cette pièce exiguë, sordide, mal éclairée. Le visage de Milon était dans l'ombre, indéchiffrable. Domitius avait un air suffisant. Je n'avais jamais

partagé l'amour de mon fils pour César, mais comme ces hommes paraissaient lamentables en comparaison !

Une main se posa doucement sur mon épaule.

— Beau-père, tu es épuisé. Le bouc émissaire nous a promis un lit pour la nuit. Il est temps de partir.

Je me levai en silence et quittai le bureau de Milon. Celui-ci se hâta de nous suivre et faillit trébucher.

— La petite colombe va vous conduire à la porte, dit-il. Je vais vous faire accompagner par un de mes gladiateurs pour qu'il vous montre le chemin. C'est le couvre-feu, mais dans ce quartier, il n'y a aucun risque qu'on vous pose des questions. Si cela se produit, mentionnez simplement le nom de Barberousse.

Il baissa la voix et posa la main sur mon bras.

— Gordianus, je n'ai éprouvé aucun plaisir à démasquer ton fils. Méto n'a pas été plus honnête avec moi que je ne l'ai été avec lui. César ne m'aurait jamais accepté, jamais ! Méto a essayé de me tromper, tout comme je l'ai trompé.

J'essayai de me dégager le bras, mais Milon le serrait fort. Il baissa encore la voix pour murmurer :

— Je ne suis pas fier de moi, Gordianus. J'ai accompli mon devoir, un point c'est tout !

Mes yeux étaient brûlants de larmes. Tandis que je m'éloignais à grands pas, Domitius s'écria à la cantonade :

— Mais qui a envoyé le message anonyme pour attirer Gordianus à Massilia ? Voilà ce que j'aimerais savoir...

11

Je me souviens à peine de notre trajet au clair de lune dans les rues de Massilia et de notre retour chez le bouc émissaire. Hiéronymus me regarda bien en face et hocha gravement la tête.

— Ah ! Les nouvelles sont mauvaises, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix calme.

Sans autre commentaire, il nous conduisit, Davus et moi, dans une chambre à deux lits. J'avais l'esprit tellement agité que je ne croyais pas pouvoir fermer l'œil. Je m'endormis néanmoins rapidement, d'un sommeil aussi profond que si j'avais été drogué.

Je rêvai. Des catapultes lançaient des projectiles ; des boules de feu tombaient du haut des tours. À mes côtés, Vitruvius discourait gravement sur les engins de mort. Il fut interrompu par un devin encapuchonné qui le tira par le coude et lui chuchota quelques mots à l'oreille : « Préviens le Romain qu'il n'a rien à faire ici. » Un soldat vêtu d'une ample cape bleue me dépassa en boitillant puis disparut dans un trou à mes pieds. Je pris la main de Davus et l'informai que nous devions le suivre. Le chemin menait directement chez Hadès. Une tête, séparée de son corps, flottait sur des nuages de vapeur ou bondissait sur des jets de flammes. Du sang giclait là où le cou avait été tranché.

— Catilina ! hurlai-je.

Un sourire sardonique éclaira le visage quelques instants. Une silhouette voilée surgit de la brume et se dénuda. L'antique statue difforme d'Artémis avait pris vie. « Épouse-moi », commanda-t-elle. Je reculai, saisi d'effroi. Soudain, tout le royaume d'Hadès fut inondé. Des cadavres portés par les flots défilaient devant moi ; des flammes fusaiient puis s'éteignaient. Puis tout ne fut que ténèbres. L'eau ne cessait de monter, une eau salée qui me brûla la gorge et les narines quand je pris ma respiration. À ma surprise, j'éprouvais à la fois soulagement et

terreur. Alors, une terrible détresse s'abattit sur moi comme un roc. Est-ce que je rêvais de ma propre noyade ou de celle de Méto ?

Je me réveillai. Même dans mes rêves, mon fils refuse d'apparaître, pensai-je. Puis j'eus conscience que Davus se tenait au-dessus de moi. Il avait posé la main sur mon épaule, son visage était crispé par l'inquiétude.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

Je prononçai ces mots d'une voix entrecoupée, car j'avais sangloté durant mon sommeil.

— Chez le bouc émissaire, à Massilia.

— Quelle heure peut-il bien être ?

— La nuit est déjà tombée.

— Mais nous nous sommes couchés quand il faisait nuit.

— C'est à nouveau la nuit. Tu as dormi toute la journée.

Je me mis sur mon séant et gémis. Mes articulations étaient ankylosées, je souffrais de partout. Le voyage, l'épreuve du tunnel, les révélations de la nuit précédente m'avaient vidé de toute mon énergie.

— Tu dois avoir faim, dit Davus.

— Non.

— Alors dors encore, me conseilla-t-il en me repoussant doucement en arrière.

— Impossible ! m'exclamai-je.

Je me rappelai les cauchemars qui m'avaient donné la chair de poule. Et c'est tout ce dont je me souvins jusqu'au moment où je me réveillai le lendemain matin.

En prenant mon petit déjeuner chez le bouc émissaire, je n'aurais jamais pu imaginer que nous étions dans une cité encerclée, soumise à un siège, menacée de famine et de maladie. En effet, de la bouillie sucrée avec du miel, des dattes fourrées de pâte d'amande et des figues fraîches à discréption figuraient au menu.

Reposé et repu, je restai assis seul sur la terrasse et commençai à réaliser la situation fâcheuse dans laquelle Davus et moi nous trouvions par ma faute. Dès l'instant où j'avais reçu le message concernant Méto, je n'avais pensé qu'à une chose : venir à Massilia pour découvrir la vérité. Je n'avais pas réfléchi

davantage, supposant que je trouverais Méto vivant ou, au pire, que j'apprendrais qu'il avait disparu. Au lieu de cela, j'avais eu confirmation du message anonyme. Mon fils était mort et on n'avait pas retrouvé son corps. Je n'avais plus rien à faire ici, mais, à cause de ma persévérance et de ma naïveté, je me voyais dans l'impossibilité de quitter la ville.

Était-ce à cette fin que les dieux m'avaient sauvé quand le tunnel avait été inondé ? Je les avais remerciés à ce moment-là, oubliant qu'ils ont toujours le dernier mot.

À Rome, j'aurais au moins pu partager mon chagrin avec Béthesda, Diana et mon autre fils, Éco, et les activités de la ville m'auraient distrait. À Massilia, je devais me contenter de me morfondre.

Et pas un seul ami ! Milon avait pour ainsi dire assassiné mon fils. Domitius me méprisait, et je lui rendais la pareille. Apollonidès m'avait rejeté car je ne l'intéressais pas le moins du monde. Seul Hiéronymus s'était montré accueillant, mais l'avenir sinistre qui le menaçait me déprimait encore plus. Comme la plupart des exilés romains, je me sentais impuissant, désespéré, privé de tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. Même si Hiéronymus continuait à me donner nourriture et gîte, comment pourrais-je vivre dans de telles conditions ?

Je fulminais. Je me reprochais d'être venu à Massilia ; je reprochais à Milon d'avoir piégé Méto ; à Méto d'avoir accepté une mission aussi périlleuse. Je n'épargnais pas César : il avait séduit mon fils – dans tous les sens du terme, si les rumeurs qui m'étaient parvenues étaient exactes –, il l'avait envoyé stupidement à la mort et, pire que tout, il avait osé franchir le Rubicon. Avec une incroyable vanité, cet homme s'imaginait que son destin était exceptionnel, que le monde entier devait trembler en sa présence. Combien de souffrances avait-il déjà causées ? Combien d'autres fils mourraient avant qu'un terme ne fut mis à son existence ? Méto l'avait aimé, il avait donné sa vie pour lui. Pour cette raison même, je haïssais César.

Dès que je fermais les yeux, je voyais Méto avec une netteté surprenante. Pas un seul Méto, mais plusieurs : le petit garçon qui vivait chez Crassus à Baïes, où il était né esclave et où je l'avais rencontré pour la première fois ; le jeune homme qui

traversait fièrement le forum à l'âge de seize ans, le jour où il avait revêtu sa toge virile ; le soldat en armure dans la tente de Catilina, juste avant la bataille de Pistoria. Il avait été un enfant intelligent, toujours prêt à rire. Il était devenu un beau jeune homme vigoureux, fier des cicatrices gagnées dans les batailles. Chaque fois qu'il revenait à la maison après une campagne en Gaule avec César, je l'accueillais avec un mélange de joie et de peur, heureux de le retrouver vivant, craignant qu'il ne fut mutilé, défiguré ou invalide. Mais les dieux avaient jugé bon de le garder en vie et en parfaite santé au cours de toutes ses batailles. Jusqu'à maintenant.

J'entendais une petite voix qui me murmurait : « On n'a pas retrouvé le corps de Méto. Il se pourrait qu'il fut encore vivant... » Je refusai d'y prêter attention. De telles illusions n'étaient qu'une preuve de faiblesse. Elles pouvaient seulement amener une déception et une souffrance encore plus intenses.

Je tournais en rond, passant du chagrin à la colère, de souvenirs doux-amers au doute, d'illusions chargées d'espérances à la logique froide et rationnelle, puis je retrouvais mon chagrin sans rien résoudre. Assis sur la terrasse de la maison du bouc émissaire, je gardais les yeux rivés pendant des heures sur le Rocher du sacrifice au loin, et sur la mer qui s'étendait, indifférente, jusqu'à l'infini.

Un jour ou deux, peut-être plus, s'écoulèrent ainsi. Le souvenir que j'ai de cette période est flou. Davus et Hiéronymus me laissaient seul la plupart du temps. On m'apportait à manger, et je suppose que je mangeais. On préparait mon lit tous les soirs, et je pense que je dormais. Je me sentais abattu, détaché de tout, comme si j'avais coupé les attaches avec mon corps.

Un matin, Hiéronymus m'annonça qu'un visiteur m'attendait dans l'atrium.

- Un visiteur ?
- Un marchand gaulois qui prétend s'appeler Arausio.
- Un Gaulois ?
- Les Gaulois sont nombreux à Massilia.
- Que désire-t-il ?
- Il n'a pas voulu le dire.

— Es-tu sûr que c'est moi qu'il souhaite voir ?

— Il ne peut sûrement pas y avoir un autre Gordianus le Limier à Massilia !

— Mais que veut-il donc ?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Le bouc émissaire leva un sourcil et me jeta un regard encourageant, comme une mère à son enfant qui relève d'une maladie.

— Alors il faut que je le voie, dis-je d'un air abattu.

— Bravo ! s'exclama Hiéronymus en battant des mains.

Il envoya un esclave chercher le visiteur.

Arausio avait la cinquantaine ; son crâne se dégarnissait, son teint était rougeaud, sa moustache tombante. Il portait une tunique blanche toute simple ; mais, à en juger par les chaussures qu'il avait aux pieds, c'était un homme fortuné. Son collier et ses bracelets en or le proclamaient sans pudeur. Il était nerveux et gardait ses distances vis-à-vis de Hiéronymus resté à proximité sur la terrasse. Le bouc émissaire lui inspirait une peur superstitieuse, semblait-il. Il devait craindre d'être contaminé. Alors qu'est-ce qui avait bien pu l'inciter à entrer chez lui ?

Le Gaulois considéra les alentours. Il me parut sursauter à la vue du Rocher du sacrifice. Était-ce l'effet de mon imagination ?

— Je m'appelle Arausio, dit-il. Es-tu Gordianus ? Celui qu'on nomme le Limier ?

— C'est exact. Je ne savais pas qu'on avait entendu parler de moi à Massilia.

— Oh ! dans cette petite ville perdue, nous ne sommes pas tout à fait aussi ignorants que tu pourrais le croire, rétorqua-t-il en ricanant. Massilia n'est peut-être pas Athènes ni Alexandrie, mais nous essayons de nous tenir au courant de ce qui se passe dans le vaste monde.

— Excuse-moi. Je n'ai jamais eu l'intention de laisser entendre...

— Oh ! ce n'est pas grave. Nous avons l'habitude de voir les Romains faire les dégoûts quand ils viennent ici. Que sommes-nous, après tout, sinon un avant-poste tenu par des Grecs de

seconde zone et des Gaulois à peine civilisés, en retrait d'une route qui ne mène nulle part ?

— Mais je n'ai jamais dit...

— Je t'en prie, parlons d'autre chose, continua l'homme en levant la main. Je vais t'exposer mon affaire, que tu daigneras ou pas trouver digne d'intérêt. Je suis marchand...

— Marchand d'esclaves ou de vin ? demandai-je. On m'a dit que c'était l'un ou l'autre, ici, à Massilia.

— Je m'intéresse aux deux. Mon grand-père disait : « Les Romains ont un poil dans la main ; les Gaulois ont le gosier en pente. Vends des esclaves aux uns, du vin aux autres. » Nous avons assez bien réussi. Mais ici, on a fait mieux, précisa-t-il en montrant la maison où nous nous trouvions.

Il braqua à nouveau les yeux sur le Rocher du sacrifice, puis détourna son regard.

Soudain, il abandonna son attitude cynique, comme s'il s'agissait d'un bouclier qu'il n'avait plus la force de porter.

— On dit... que vous avez vu la scène, murmura-t-il. Tous les deux.

Arausio risqua un coup d'œil dans la direction de Hiéronymus.

— Quelle scène ? l'interrogeai-je, tout en sachant qu'il n'y avait aucune ambiguïté dans ses paroles.

— La jeune fille... qui est tombée du rocher..., dit-il d'une voix tendue.

— Elle n'est pas tombée : elle a sauté, précisa Hiéronymus en croisant les bras.

— On l'a poussée !

Davus, qui était resté discrètement dans l'embrasure de la porte, s'était senti obligé d'intervenir.

— Tu dis « la jeune fille » et non pas « la femme » ? demandai-je en regardant le Rocher du sacrifice. Tous les trois, nous avons vu une silhouette vêtue d'une tunique de femme et d'un grand manteau à capuche. Nous n'avons pu voir ni son visage ni même la couleur de ses cheveux. Elle était en assez bonne forme pour escalader le rocher, mais elle avançait d'un pas hésitant. Peut-être était-elle jeune, peut-être pas. À moins

que tu en saches plus que nous..., terminai-je en regardant Arausio.

Il crispa sa mâchoire pour l'empêcher de trembler.

— Je crois... je sais qui elle était.

Hiéronymus et Davus se rapprochèrent.

— Je crois... que la jeune fille qui est tombée... était ma fille. Je levai un sourcil.

Arausio parla soudain d'une voix mal assurée, pleine d'amertume :

— Il lui a donné de faux espoirs, voyez-vous. Jusqu'au moment où il a épousé ce monstre, il a fait croire à Rindel que c'était elle qu'il choisirait au lieu de l'autre.

— Rindel ? demandai-je.

— Ma fille. C'est son nom.

— Qui lui a donné de faux espoirs ?

— Zénon ! Ce fils de putain disait qu'il l'aimait. Mais comme à tous ces menteurs de Grecs, la seule chose qui lui importe, c'est l'intérêt personnel.

Zénon. Je me souvins d'avoir entendu ce nom dans la bouche de Domitius, quand il m'avait raconté l'histoire d'Apollonidès et de sa fille difforme. Le jeune homme qui avait récemment épousé Cydimache s'appelait Zénon.

— Tu veux parler du gendre du premier magistrat suprême ?

— Exactement. Nous n'étions pas assez bien pour lui. Je pouvais acheter et vendre le père de Zénon si je le désirais, mais peu importe. Peu importe aussi que Rindel soit une des plus jolies filles de Massilia. Nous sommes des Gaulois, voyez-vous, pas des Grecs, et personne dans notre famille n'a jamais été élu magistrat suprême. Dans cette ville, notre statut est à peine plus élevé que celui des barbares de la forêt. Cependant, Zénon aurait pu épouser Rindel : les Grecs et les Gaulois se marient entre eux. Mais Zénon se trouvait trop bien pour elle. Maudite soit son ambition ! Il a vu une chance de s'élever au plus haut rang, il l'a saisie en bafouant ma pauvre Rindel.

Terrassé par le chagrin que j'éprouvais pour Méto, je souhaitais simplement que l'homme s'en allât. Mais, malgré moi, j'étais aussi curieux. En regardant le visage défait

d'Arausio, j'éprouvais une certaine compassion. N'étions-nous pas deux pères pleurant un enfant perdu ?

Sa fille et mon fils avaient terminé leur vie à une centaine de pas l'un de l'autre, sous la même muraille. La même mer impitoyable avait recueilli leur corps.

— Rindel était follement amoureuse de lui, poursuivit Arausio. Pourquoi ne l'aurait-elle pas été ? Zénon est beau et charmant, il l'a éblouie. Les jeunes se contentent des apparences. Quand il lui a déclaré qu'il l'aimait, elle l'a cru. Elle avait trouvé son bonheur, et rien ne pouvait le gâcher. J'étais content, moi aussi : il aurait fait un beau parti. Puis Zénon a cessé de lui rendre visite. Et tout d'un coup, nous avons appris qu'il avait épousé Cydimache. Rindel en a eu le cœur brisé. Elle a pleuré et s'est arraché les cheveux. Elle s'est enfermée ; elle ne voulait ni manger ni parler à personne, pas même à sa mère. Puis elle s'est mise à sortir furtivement de la maison, disparaissant plusieurs heures d'affilée. J'étais furieux, mais cela n'arrangeait pas les choses. Elle prétendait que des promenades solitaires la réconfortaient. Imaginez cela, une jeune fille qui parcourt les rues en plein jour sans être accompagnée ! « Les gens vont penser que tu es devenue folle », lui ai-je dit. Peut-être le devenait-elle vraiment. J'aurais dû la surveiller davantage, mais avec le chaos qui règne ici..., soupirait-il en secouant la tête.

— Pourquoi crois-tu que c'est Rindel que nous avons vue sur le Rocher du sacrifice ? demandai-je. Comment as-tu su que nous avions été témoins de la scène ?

— Massilia est une petite ville, Gordianus. Tout le monde parle de ce qui s'est passé : « Deux Romains séjournent chez le bouc émissaire, et vous n'imaginerez jamais ce qu'ils ont vu tous les trois : un homme poursuivant une femme qui escaladait le Rocher du sacrifice, et qui a basculé dans le vide. L'un de ces Romains s'appelle Gordianus ; on le surnomme le Limier. Il mène des enquêtes pour des célébrités – Cicéron, Pompée, par exemple ; il déniche les scandales et fourre son nez dans la vie privée des gens. »

Ce n'est pas exactement ainsi que j'aurais décrit mon gagne-pain, mais je me sentis étrangement flatté que mon nom fut

suffisamment connu pour alimenter les potins d'une cité où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. Bien sûr, tout ce qui concernait le bouc émissaire intéressait les habitants, et une mort sur le Rocher du sacrifice donnait lieu à toutes sortes de spéculations.

— La raison pour laquelle je pense que ça devait être Rindel...

La voix d'Arausio se fit hésitante. Il se l'éclaircit et poursuivit son récit :

— Ce matin-là, elle a disparu à nouveau – encore pour une longue promenade, ai-je pensé. Mais j'avais d'autres soucis. C'est le jour où les Romains ont approché le bétail ; les murailles de la cité pouvaient être abattues à tout instant. En fin de compte, elles ont tenu le coup, et nos soldats se sont même emparés du bétail comme trophée. Mais Rindel... Rindel n'est pas rentrée. À la nuit tombée, à l'heure du couvre-feu, toujours aucun signe d'elle ; j'ai d'abord été en colère, puis inquiet, puis affolé. J'ai envoyé des esclaves à sa recherche. L'un d'eux est venu me rapporter la rumeur selon laquelle on avait vu une jeune fille sur le Rocher du sacrifice poursuivie par un soldat, un officier en cape bleue. C'est bien ce que tu as vu ?

Son regard me transperça.

— L'homme portait une cape bleue, confirmai-je. Je me rappelle qu'elle flottait au vent.

— Zénon ! C'était sûrement lui ! Rindel a dû le retrouver et le défier. Qui sait ce qu'ils ont pu se dire ? Pour terminer, il l'a pourchassée jusqu'en haut du rocher et puis...

— Personne n'a pourchassé personne ! protesta Hiéronymus. La femme que nous avons vue était en tête, et l'homme essayait de la rattraper ; de toute évidence afin de l'empêcher d'aller plus loin. Il n'y est pas parvenu, ce qui explique le drame. La femme a sauté.

— Non, Arausio a raison, insista Davus. La femme essayait d'échapper à l'homme. Il l'a rejointe et l'a poussée dans le vide.

— Et toi, qu'en dis-tu, Gordianus ? demanda Arausio.

Hiéronymus et Davus se tournèrent tous deux vers moi pour que je leur donne raison.

— Je n'en suis pas certain. Mais ces versions ne peuvent être vraies toutes les deux, répondis-je.

— C'est important, tu comprends, insista Arausio en se penchant en avant. Si Zénon a poussé Rindel, alors c'était un meurtre. Commis par une brute sans cœur !

— A condition que la femme fut Rindel ; à condition que l'homme fut Zénon.

— Mais c'étaient sûrement eux ! Rindel n'est jamais revenue à la maison. Elle ne peut pas disparaître, pas dans une ville aussi petite que Massilia, dont toutes les sorties sont condamnées. C'était elle, sur le rocher ! Et l'homme était Zénon ; tu l'as vu toi-même !

— Si c'étaient bien eux, et si nous avons été les seuls témoins de la scène depuis cette terrasse, alors nos avis divergent sur ce qui a pu se passer, et je ne vois pas comment les concilier.

— Mais il y a un moyen. Quelqu'un connaît la vérité, insista Arausio. Zénon !

— Si c'est lui que nous avons vu, acquiesçai-je lentement, alors lui seul peut te dire exactement ce qui s'est passé.

— Mais il ne le dira jamais ! Il a menti à ma fille en lui déclarant qu'il l'aimait. Il mentira à nouveau.

— À moins qu'on ne l'oblige à dire la vérité.

— Qui l'obligera ? Son beau-père, le premier magistrat suprême ? Apollonidès dirige la police et les tribunaux. Rien ne l'arrêtera pour protéger son gendre et éviter un scandale. Mais il y aura un scandale, poursuivit Arausio en baissant les yeux, le bruit court déjà. Tout le monde sait que quelqu'un a trouvé la mort au Rocher du sacrifice. Personne ne sait encore de qui il s'agit, mais le bruit s'en répandra bien assez tôt. « J'ai appris que c'était la fille de ce marchand gaulois, Arausio, dira-t-on. Elle est devenue folle quand Zénon l'a éconduite. Son père aurait dû le prévoir. » Et c'est vrai ! J'aurais dû l'enfermer à double tour dans sa chambre ! Comment a-t-elle pu ainsi couvrir sa famille de honte ? Si je ne peux pas prouver que Zénon l'a poussée, tout le monde conclura à son suicide. Un suicide illégal, qui n'a pas été approuvé par les magistrats suprêmes, une offense à l'égard des dieux au moment où ils

délibèrent sur le sort de la cité et décident si elle doit vivre ou mourir ! Comment puis-je supporter cela ? Ce sera ma perte !

Je cessai soudain d'éprouver de la sympathie pour cet homme. Il était venu vers nous, accablé de douleur parce que sa fille avait disparu. Maintenant, il semblait surtout redouter que sa réputation ne fut ternie.

Le bouc émissaire eut une réaction différente. Hiéronymus savait ce que cela signifiait de supporter l'humiliation publique, d'être ruiné, mis au ban de la société à cause des péchés commis par d'autres. Il regarda Arausio, les larmes aux yeux.

— Je suis venu te voir, Fin Limier, repartit Arausio, à cause de ce que l'on dit de toi : tu débusques la vérité, les dieux te guident vers elle. Moi, je ne suis pas à même de prouver ce qui s'est passé. Apollonidès pourrait arracher la vérité à Zénon, mais il ne le fera jamais. S'il existe un autre moyen de la découvrir, tu es l'homme qui le trouvera.

Là-dessus, il ôta un de ses gros bracelets en or jaune de son poignet et me le mit de force dans la main.

On y voyait une scène de chasse. Des archers et des chiens poursuivaient une antilope sous le regard d'Artémis. Elle ne ressemblait pas à l'étrange statue vénérée des Massiliotes ; suivant la tradition, c'était une jeune femme robuste aux membres longs et gracieux, armée d'un arc et d'une flèche. Le travail de l'artiste était superbe.

— Comment était ta fille ? demandai-je d'une voix posée.

Un pâle sourire éclaira les traits d'Arausio.

— Rindel avait les cheveux blonds. Elle les portait tressés, comme sa mère. Parfois ses nattes tombaient librement ; parfois elle les enroulait autour de sa tête. Alors elles chatoyaient dans la lumière comme des torsades d'or, comme ce bracelet que tu as dans la main. Sa peau, d'une blancheur de lait, avait la douceur des pétales de roses. Ses yeux étaient azurés, comme la mer vers dix heures du matin. Quand Rindel souriait, j'avais l'impression d'être étendu dans un champ de fleurs par une belle journée de printemps.

— Moi aussi, j'ai perdu un enfant, Arausio, dis-je en acquiesçant d'un signe de tête.

— Une fille ? questionna-t-il, en me regardant, les larmes aux yeux.

— Un fils. Méto, né esclave, n'était pas de ma chair, mais je l'ai adopté et il est devenu romain. Enfant, il était plein de malice et toujours prêt à rire. Avec les années, il est devenu plus calme, plus réfléchi et plus renfermé, du moins en ma présence. Je pensais parfois qu'il était trop réservé et trop sombre pour un jeune homme de son âge. Mais de temps en temps, il riait encore, exactement comme lorsqu'il était petit garçon. Que ne donnerais-je pas pour entendre Méto rire à nouveau ? La mer qui baigne les murailles de Massilia l'a emporté. J'ai effectué tout le trajet depuis Rome pour le trouver, mais il avait disparu avant mon arrivée. Maintenant je ne peux plus rien pour lui...

— Alors, aide ma fille ! implora Arausio. Sauve sa réputation. Aide-moi à prouver qu'elle n'a jamais sauté du Rocher du suicide. Prouve que Zénon l'a assassinée !

— Tant que nous serons coincés ici à Massilia, beau-père, nous pourrions utiliser l'argent...

— Et sans aucun doute, ajouta Hiéronymus, tu as besoin de t'occuper, Gordianus. Tu ne peux rester éternellement assis sur cette terrasse à ruminer du matin au soir.

Leurs conseils furent inutiles. J'avais déjà pris ma décision.

— Depuis que nous avons assisté à cet incident, je m'interroge.

J'articulai lentement en choisissant mes mots avec soin, car le sujet était délicat.

— D'autres sont tombés du Rocher du sacrifice, continuai-je. Leurs corps n'ont-ils jamais été retrouvés ? Ils ont dû être finalement rejetés sur le rivage.

— On n'a jamais retrouvé mon père, murmura Hiéronymus en baissant les yeux.

— Le courant peut être très violent, suivant la saison et le moment de la journée, intervint Arausio. Oui, parfois des corps sont rejetés sur le rivage, mais ils n'entrent jamais dans le port : le courant ne le permet pas. On en a trouvé certains à des milles de Massilia, d'autres ne sont jamais réapparus parce qu'une grande partie de la côte est hérissée de rochers déchiquetés. Un corps rejeté vers la terre a toutes les chances d'être démembré

sur les rochers pointus, emporté au fond de quelque grotte inaccessible, ou aspiré dans un gouffre où même les dieux ne peuvent l'apercevoir.

— Après la bataille navale qui a opposé les Massiliotes à César, des douzaines de soldats ont dû tomber dans la mer, dis-je.

— Oui, mais on n'a retrouvé aucun cadavre, précisa Arausio. S'ils ont été rejetés sur le rivage, ce sont les Romains qui les ont récupérés, pas nous, car ils sont maîtres de la côte.

— Donc, même si le corps de la femme que nous avons vue a été rejeté sur le rivage...

— Seuls les Romains ont pu le trouver.

— Je vois. Alors il faut renoncer à l'identifier par sa... dépouille.

De nouveau, je songeai à Méto. Qu'était-il advenu de son corps ? Sans aucun doute, s'il avait été trouvé et identifié par les hommes de César, Trébonius me l'aurait dit. Plus vraisemblablement, Méto avait été emporté au large et englouti à tout jamais par Neptune.

— Il faut déterminer son identité par d'autres moyens, soupirai-je. On peut commencer par des considérations d'ordre pratique. Par exemple, comment était vêtue la femme que nous avons vue sur le Rocher du sacrifice ? Était-ce ainsi que ta fille était habillée la dernière fois qu'elle est partie de chez toi ?

Selon Hiéronymus, la victime portait un grand manteau gris foncé ; Davus pensait qu'il était plutôt bleu que gris ; je me le rappelais plutôt vert que bleu. D'après les souvenirs d'Arausio, aucun des vêtements de sa fille ne correspondait à ces descriptions, car elle préférait les couleurs vives, mais il ne pouvait en être absolument certain. Sa femme et ses esclaves connaissaient mieux que lui la garde-robe de Rindel ; peut-être l'une d'entre elles pourrait-elle se rappeler ou, par élimination, savoir ce que portait Rindel en quittant la maison pour la dernière fois.

Nous discutâmes encore un peu, mais Arausio, épuisé, était incapable de raisonner clairement. Je lui conseillai de rentrer chez lui et de voir ce que sa femme et ses esclaves pourraient lui apprendre d'autre.

Après son départ, je restai assis sur la terrasse, à caresser machinalement le bracelet et à contempler les changements de lumière sur le Rocher du sacrifice et la mer au loin. Davus me regardait de côté, un sourire de soulagement sur les lèvres.

12

C'était le jour des visites. À peine Arausio était-il parti qu'un esclave accourut pour avertir Hiéronymus que deux nouveaux visiteurs voulaient s'entretenir avec Gordianus le Limier.

— Des Grecs ou des Gaulois ? s'enquit Hiéronymus.

— Des Romains : Publicius et Minucius.

Le bouc émissaire prit un air étonné.

— Je croyais que tu n'avais pas d'amis à Massilia, Gordianus.

— J'ignore tout à fait qui ils sont. Peut-être souhaitent-ils, eux aussi, se renseigner sur ce qui s'est passé en haut du rocher.

— C'est possible. Veux-tu les recevoir ?

— Pourquoi pas ?

Quelques instants plus tard, deux hommes à peine moins âgés que moi se présentèrent sur la terrasse. Le plus grand, le chauve, était Publicius ; le plus petit, frisé, était Minucius. Même si on ne me les avait pas annoncés, j'aurais deviné que c'étaient des Romains, rien qu'en voyant leur accoutrement. A Massilia, les Grecs portaient la tunique qui descendait jusqu'aux genoux, ou bien ils se drapaient dans une chlamyde, tandis que les Gaulois portaient la tunique longue ou des braies. Ces deux hommes étaient impeccablement drapés dans leur toge immaculée. Je me demandai si, pour ce faire, ils s'étaient prêté mutuellement concours ; pouvait-on trouver, si loin de Rome, un esclave qui sût draper une toge à la perfection ? Malgré leur air sérieux, il y avait un je-ne-sais-quoi de ridicule dans leur attitude ; on aurait pu les prendre pour des provinciaux venus à la capitale à seule fin d'adresser une requête à un magistrat. Si l'on considérait la situation dans laquelle se trouvait Massilia, quelle absurdité de s'habiller avec autant de cérémonie, simplement pour rendre visite à Gordianus le Limier !

Je crus qu'ils m'avaient pris pour quelqu'un d'autre. J'allais leur en parler, quand Publicius m'adressa la parole. Il était si ému qu'il se mit à bégayer.

— Es-tu... es-tu vraiment le célèbre Gordianus ?

— Sans aucun doute. Ce nom n'est pas courant, je dois l'admettre.

Son compagnon lui donna un coup de coude.

— Bien sûr que c'est lui ! Il ne peut y avoir qu'un seul Gordianus le Limier.

— Peut-être pas, répondis-je. Selon certains philosophes, chaque individu est unique ; selon d'autres, chacun a son double.

Publicius pouffa de rire.

— Et, par-dessus le marché, c'est un bel esprit. J'aurais dû m'y attendre. On le dit si intelligent.

Il secoua la tête et me jeta un regard admiratif.

— Je ne parviens pas à y croire. Je te vois en chair et en os !

Ses yeux étincelèrent comme s'il était Jason, et moi, la Toison d'or. Sa façon de me dévisager me troublait.

Minucius remarqua mon trouble.

— Fin Limier, tu te méfies, à juste titre, de cette ville impie. On trouve partout des espions. Et des simulateurs.

— Des simulateurs ?

— Des imposteurs. Des menteurs et des canailles. Des gens qui exploitent la crédulité des autres.

— À t'entendre, Massilia ne vaut pas mieux que Rome.

Je parlais sérieusement, mais à nouveau ils crurent que je faisais de l'esprit et ils s'esclaffèrent. Pour qui donc me prenaient-ils ? Pour un acteur de bas étage, un philosophe des rues avec son cortège d'admirateurs ?

— Citoyens, je crains que vous ne me confondiez avec un autre Gordianus.

— Pas du tout, répliqua Publicius. N'es-tu pas le père de Méto, l'ami intime de César ?

Je respirai fort.

— Oui, c'est bien moi.

— Ce même Gordianus qui s'est battu aux côtés de son fils, qui avait tout juste l'âge de porter la toge, sous l'étendard du grand Lucius Sergius Catilina...

— Catilina le Libérateur ! psalmodia Minucius en extase, les mains jointes et les yeux exorbités.

— ... à la bataille de Pistoria ?

— Oui, acquiesçai-je sans hausser la voix. J'étais à Pistoria... avec Méto. Et Catilina. Cela fait une éternité.

— Exactement treize ans en janvier dernier, précisa Minucius. Treize est un chiffre fatidique !

— Toi et ton fils, vous êtes les seuls partisans de Catilina qui aient survécu à cette bataille, poursuivit Publicius. Les autres sont morts aux côtés du grand Libérateur. Ici-bas, tout a une raison d'être : nous faisons partie d'un plan divin. Les dieux t'ont choisi, Gordianus, ainsi que ton fils, pour garder le souvenir des derniers moments de Catilina.

— Tu crois ? Tout ce dont je me souviens, c'est d'un vacarme et d'un chaos épouvantables, des cris et du sang qui coulait à flots.

Et de la peur. Jamais je n'avais ressenti une peur comme celle qui m'avait glacé quand les troupes romaines rassemblées contre Catilina avaient convergé vers nous sur ce champ de bataille en Italie du Nord. Je me trouvais là, accoutré d'une armure de bric et de broc et armé d'une épée, pour une seule raison : mon fils, avec la fougue irraisonnée d'un adolescent de seize ans, avait décidé de lier son sort à celui du chef d'une révolution vouée à l'échec. N'ayant pas réussi à le persuader d'abandonner Catilina J'avais résolu de combattre à ses côtés. Finalement, c'est Méto qui m'avait sauvé la vie ; il avait quitté le champ de bataille pour me traîner, inconscient, jusqu'à un refuge où nous avions été les seuls rescapés. Le lendemain, dans le camp des vainqueurs, j'avais vu la tête de Catilina fichée sur un pieu. Cet homme avait un charme et un esprit extraordinaires ; une sensualité communicative émanait de sa personne. En voyant sa tête inerte, la bouche grande ouverte, le regard vide, j'avais compris qu'il ne restait plus rien de lui. Elle hante encore mes cauchemars. Voilà comment se termina la révolution que Catilina avait promise à ses partisans. Voilà comment finit le chef que ces hommes tenaient encore à appeler, on ne sait pourquoi, le Libérateur.

— Pistoria ! s'exclama Publicius, qui prononça ce nom comme s'il s'agissait d'un lieu sacré. As-tu entendu les dernières paroles du Libérateur ?

— J'ai entendu les dernières exhortations qu'il a adressées à ses troupes.

Elles avaient été pleines d'ironie mordante, mais courageuses et dénuées d'illusion. Catilina savait qu'il serait écrasé. Il avait défié l'ennemi avec une joie maligne.

— Et tu as assisté à ses derniers instants ?

— Méto et moi, dis-je en soupirant, nous étions près de Catilina au début du combat. Il a planté en terre son étendard surmonté d'un aigle à l'endroit même où il a résisté jusqu'au bout. J'ai vu l'étendard tomber...

— L'étendard surmonté d'un aigle, dit Publicius d'une voix entrecoupée. L'étendard de Marius, confié à Catilina en attendant la venue du prochain Libérateur.

Publicius et Minucius levèrent les mains et psalmodièrent en chœur :

— L'étendard surmonté d'un aigle ! L'étendard surmonté d'un aigle !

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise face à ces deux personnages qui adulaient un libérateur disparu.

— Si vous étiez de si fidèles partisans de Catilina, pourquoi n'étiez-vous pas, vous aussi, à Pistoria ?

Ils avaient psalmodié en chœur, ils rougirent en chœur. Publicius s'éclaircit la voix.

— Nous et quelques autres, nous sommes venus ici, afin de préparer le terrain pour l'arrivée de Catilina. Quasiment jusqu'à la fin, il envisageait de s'enfuir à Massilia pour y organiser son retour triomphal à Rome. Pour finir, hélas, il n'a pu se résoudre à abandonner le pays et le peuple qu'il cherchait à libérer de la tyrannie du Sénat. Catilina a préféré le martyre à l'exil. Il est tombé au champ d'honneur à Pistoria. Il nous appartient d'entretenir la flamme du souvenir.

— De préserver son rêve, ajouta Minucius.

— Et maintenant, les dieux t'ont amené ici, Gordianus le Limier. Ils vous ont amenés tous les deux, toi et ton fils, à Massilia ! Cela prouve que nous avons eu raison de garder notre foi intacte durant toutes ces années, et que les dieux nous ont accordé leur protection et leur bénédiction.

— Comment avez-vous su que mon fils était ici ?

— Parce qu'il est venu nous voir, bien entendu. Il nous a cherchés en secret. Quand il nous a révélé qui il était... Nous avons eu de la peine à le croire. Il s'agissait d'un signe, bien sûr. Un signe de la faveur des dieux.

— De la faveur des dieux ? repartis-je d'un ton sec. Imbéciles ! Mon fils est mort.

Il y eut un silence gêné. Mes visiteurs se lancèrent un regard de côté, la bouche close, mais en remuant les lèvres et les sourcils, comme s'ils discutaient simplement en changeant l'expression de leur physionomie. Finalement, Publicius s'avança. Il me prit la main qui pendait, inerte, le long du corps.

— Viens avec nous, Gordianus. Nous avons quelque chose à te montrer. Et quelque chose à te dire.

— Dis-le-moi maintenant, alors.

Publicius secoua gravement la tête.

— Non, pas ici.

Il regarda Hiéronymus d'un air soupçonneux et baissa la voix :

— Cet endroit... ne convient pas.

Il voulait dire qu'il était impur, souillé par la présence du bouc émissaire.

Ma gorge se serra. La visite du marchand gaulois m'avait troublé. L'énigme qu'il m'avait donnée à résoudre m'avait changé les idées et fait oublier mon infortune. La visite de ces partisans de Catilina me replongeait dans un passé douloureux et dans un présent encore plus affreux. Que pouvaient-ils me montrer d'important ? Que pouvaient-ils me dire qui fut nouveau pour moi ? Je regardai Davus. Me voyant indécis, il haussa les épaules de façon significative, comme pour me dire : « Pourquoi pas ? Qu'avons-nous à perdre, beau-père, coincés ici au bord de l'abîme ? »

— D'accord, dis-je. Davus et moi, nous allons vous suivre.

— Et où donc emmenez-vous mes invités ? s'enquit Hiéronymus, qui n'avait pas une meilleure opinion que nous des deux Romains.

— Ça, bouc émissaire, c'est un secret, répondit Publicius d'un air hautain.

— Mais je suis l'hôte de Gordianus et je dois veiller à sa sécurité. Vous devez me révéler où vous l'emmenez.

Publicius et Minucius échangèrent des propos à voix basse. Enfin le premier leva les yeux.

— Nous emmenons Gordianus chez Caius Verrès. Cela n'a pas grande importance que tu le saches.

En effet, les jours du bouc émissaire semblaient comptés.

Verrès ! Ce nom était synonyme de malversations, d'extorsion, de cupidité effrénée, de corruption. Pendant que mes deux visiteurs nous conduisaient, dans les rues de Massilia, je me demandais quel lien pouvait unir ces pitoyables admirateurs de Catilina et le plus célèbre des exilés romains.

Cicéron avait engagé des poursuites judiciaires contre Verrès, un peu plus de vingt ans auparavant. Le procès avait été un énorme scandale et, en tant qu'avocat, Cicéron avait acquis une notoriété exceptionnelle à Rome en causant la perte de Verrès. Les chefs d'accusation étaient l'extorsion de fonds et l'oppression criminelle du peuple de Sicile durant les trois années où il avait été gouverneur de l'île. Les gouverneurs romains ont toujours eu la réputation d'exploiter les provinces qui leur étaient confiées et de se remplir les poches aux dépens de leurs administrés, alors que le Sénat, dont tous les membres espéraient un jour en faire autant, fermait les yeux. Si Verrès avait été poursuivi pour ses délits, c'est qu'il avait vraiment dépassé les bornes.

Selon Cicéron, qui avait également administré la Sicile, Verrès avait volé le peuple et pillé le trésor public. Il avait aussi dépouillé l'île de toutes ses œuvres d'art. Son goût pour les belles choses était une véritable manie. Il aimait particulièrement les peintures sur bois faites avec de la cire, surtout parce qu'elles étaient faciles à emporter. Ainsi, il s'était constitué une collection des plus beaux tableaux qu'il avait pu trouver, tant dans les lieux publics que chez les particuliers. Mais sa grande passion restait les statues. Avant la venue de Verrès, sur toutes les places de Sicile, même les plus minuscules, trônait l'effigie d'un héros local ou d'une divinité. Après son départ, tous les piédestaux étaient vides, sauf lorsque le scélérat avait contraint les habitants à ériger une statue le

représentant, en exigeant d'eux une somme exorbitante pour ce privilège. Tout opposant, qu'il fut sicilien ou romain, était par ailleurs tué sans ménagement.

Verrès s'était comporté plus en pirate qu'en gouverneur.

Quand il était revenu à Rome, à l'expiration de son mandat, les Siciliens avaient tenté d'obtenir du Sénat romain la restitution de ce que Verrès leur avait pris, et ils avaient cherché à le traduire en justice. Cicéron avait pris leur cause en main. Malgré toutes les manigances de Verrès et la réticence du Sénat à poursuivre l'un des siens, Cicéron et les Siciliens avaient finalement eu gain de cause. Les preuves accumulées à l'encontre de l'ancien gouverneur étaient si accablantes que même le Sénat avait été contraint d'agir. Au cours du procès, Verrès avait préféré s'enfuir de Rome plutôt que d'affronter le verdict. En choisissant Massilia comme destination, l'amateur d'art avait lancé une nouvelle mode. Durant les vingt années chaotiques qui s'ensuivirent, les exilés politiques étaient venus par vagues successives échouer là.

Naturellement, comme tout Romain, je savais qui était Caius Verrès, mais je ne l'avais jamais rencontré, et je ne m'étais jamais attendu à voir nos chemins se croiser. Mais rien de prévisible ne s'était produit depuis que nous avions mis le pied dans cette cité. J'avais de plus en plus l'impression que Massilia était un univers singulier avec sa logique propre. Il me fallait l'accepter.

L'opulence de la demeure de Verrès m'étonna. On s'imagine que les exilés vivent dans la misère, ou modestement. Mais la maison de Verrès, avec sa façade de couleur vive aux nuances roses et jaunes et ses colonnes sculptées de chaque côté de la porte, était encore plus prétentieuse que celle du bouc émissaire. Un esclave nous fit entrer sans attendre. Le vestibule était pavé de marbre jaune veiné de rouge et, comme dans toute maison romaine, des niches avaient été aménagées de chaque côté pour y loger les bustes des ancêtres de Verrès. Du moins, je le crus tout d'abord. Quand mes yeux s'habituerent à la pénombre, je vis que je me trompais, à moins que Verrès ne descendît de Périclès, d'Eschyle et d'Homère. Les niches lui servaient à exposer sa collection personnelle de sculptures.

Un esclave nous mena à l'intérieur de la maison, remplie de statues et de peintures. Un grand nombre de ces dernières étaient fixées aux murs, tout près les unes des autres. Certaines étaient à l'étroit entre les piédestaux et les murs ; d'autres étaient même empilées les unes sur les autres dans des recoins. Mais les tableaux – portraits, scènes pastorales, épisodes de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, saynètes érotiques –, bien que leurs couleurs fussent souvent éclatantes, passaient quasiment inaperçus. Partout, les statues attiraient le regard, et pas seulement vers les niches, au pied des colonnes et sous les voûtes ; on pouvait en compter des dizaines, que dis-je ? des centaines. Elles étaient si nombreuses dans certaines pièces qu'il restait seulement un étroit passage pour circuler. On les avait placées au petit bonheur : Diane avec son arc et sa flèche coudoyait un obscur homme d'État sicilien et semblait avoir pris pour cible la tête d'un Jupiter assis à quelques pieds de distance ; le regard du dieu de l'Olympe était fixé sur deux cerfs grandeur nature, en marbre, sculptés avec un réalisme étonnant. Certes, la maison était vaste, les pièces spacieuses, mais seul un palais aurait convenu pour offrir à tant d'œuvres d'art un emplacement digne d'elles. En réalité, j'avais l'impression étrange de m'être fourvoyé au milieu d'une foule d'invités dont le silence était inquiétant. Dans cet assortiment hétéroclite de créatures en bronze et en marbre, j'apercevais des bêtes et des dieux, des Gaulois agonisants et des satyres en train de s'ébattre, des athlètes nus et des auteurs dramatiques morts depuis longtemps.

Traiter des œuvres d'art, en particulier des statues de dieux, sans le moindre respect était sacrilège. Je frémis.

— Par Pluton, pourquoi m'as-tu amené ici ? demandai-je à Publicius.

— Tu vas voir, répondit-il à voix basse.

On nous conduisit enfin au centre de la maison, dans le jardin, où un homme énorme en tunique rouge, assis sur un banc, se leva pour nous accueillir. Ses cheveux blancs formaient un halo parfait autour de sa tête. On entrevoyait un collier de minuscules perles et de lapis-lazuli entre les plis de son cou. Des bagues d'or et d'argent brillaient à ses doigts. Parmi elles, je

crus distinguer ce qui ressemblait à un anneau de citoyen. Verrès n'y avait pas droit : les juges l'avaient déchu de sa citoyenneté.

— Publicius ! Minucius ! Comme je suis heureux de vous revoir ! Soyez les bienvenus !

— Par Artémis, à chaque visite je trouve qu'il a encore grossi, murmura Publicius d'un ton plus admiratif que dédaigneux, avant d'ajouter à haute voix : Caius Verrès ! Merci de ton accueil. Nous t'amenons deux hommes qui arrivent de Rome.

Les yeux de fouine de Verrès s'illuminèrent.

— Ah ! Rome... Si proche et pourtant si lointaine. Un jour...

— Oui, un jour..., acquiesça Publicius d'un ton mélancolique. Peut-être bientôt... Le monde est si bouleversé.

— Et ces deux-là sont sortis de ses entrailles, ajouta Verrès en nous regardant, Davus et moi.

— Ah, oui ! permets-moi de te les présenter. Caius Verrès, voici Gordianus, surnommé le Limier... Le père de Méto, ajouta-t-il à voix basse.

Si Publicius s'attendait à impressionner notre hôte, il dut être déçu. Verrès me toisa comme s'il jugeait la valeur d'un animal qu'on lui proposait d'acheter. Son manque de courtoisie fut presque rafraîchissant après l'obséquiosité des deux admirateurs de Catilina.

— La dernière fois que j'étais à Rome, tu avais la réputation d'être le chien de chasse de Cicéron, lança-t-il d'un ton hargneux.

Il cracha le nom de Cicéron avec mépris.

— C'est possible, dis-je en lui jetant un regard glacé. Mais cela fait longtemps que tu n'es plus à Rome, Caius Verrès. Cependant, sache que je n'ai rien eu à voir avec ton procès.

Les partisans de Catilina firent la grimace.

Verrès poussa un grognement, puis se tourna vers Davus.

— Et ce grand diable, qui est-il ?

— Davus est mon gendre.

Verrès croisa les bras et tira sur son double menton.

— J'aimerais le voir tout nu. C'est un modèle qui conviendrait à la perfection au grand peintre Myron. Mais avec quels accessoires ? Il est trop âgé pour être Mercure. Il n'a pas

une expression assez intelligente pour être Apollon, ni assez primitive pour être Vulcain. Il n'est pas assez vieux pour être Hercule, quoique... Non, j'ai trouvé ! Avec un casque et une épée, il pourrait fort bien représenter Mars. Oui, avec cette mine d'enterrement...

Davus avait l'air consterné. Publicius, qui le croyait en colère, se hâta d'intervenir :

— Gordianus et Davus sont arrivés il y a quelques jours, lorsque le bétier...

— Oui, oui, je sais, coupa Verrès. Tout le monde connaît leur histoire. Ces deux Romains sont arrivés à la nage par un trou à rat rempli d'eau. Ils ont été recueillis par Hiéronymus qui maintenant les engrasse. Pourquoi les gave-t-il ? Tout le monde l'ignore, car c'est le bouc émissaire qui constituera le plat de résistance un de ces jours.

Cette remarque impie, lancée comme si de rien n'était, jeta un froid. Publicius se mordit la lèvre ; Minucius baissa les yeux. C'était évident : de ces trois hommes, Verrès avait la plus forte personnalité. Il était resté l'homme cynique et brutal qu'il avait été naguère, même si son domaine s'était réduit comme une peau de chagrin.

— Eh bien, alors, poursuivit Verrès, je devine la raison de votre visite. Ce n'est pas pour admirer mon Jupiter en ivoire de Cyzique ou l'Apollon que j'ai rapporté de Syracuse, ni pour apprécier la beauté de mon Alexandre d'Éphèse ou avoir le privilège de voir ma Méduse miniature sculptée par un disciple de Praxitèle.

« Saviez-vous que les serpents sur sa tête sont en pure cornaline ? Et quelle finesse ! Le plus gros a l'épaisseur de mon petit doigt. Les Syracuseans m'ont juré qu'ils se briseraient si j'osais emporter la statue, mais pas la moindre fêlure n'est apparue lors du transport à Rome... puis à Massilia.

— Passionnant, Caius Verrès, commenta Publicius, dont le ton laissait supposer qu'il avait entendu l'histoire plus d'une fois. Mais ce que nous sommes venus voir, je veux dire ce que nous sommes venus montrer ici à Gordianus, afin qu'il puisse le contempler de ses propres yeux...

— Oui, oui, je sais pourquoi vous êtes venus.

Verrès appela un esclave et lui chuchota quelques mots. L'esclave sortit de la pièce et revint avec une clef de bronze énorme pourvue de nombreuses dents, et une lampe. Pourquoi une lampe, alors que le soleil était encore haut ? Verrès prit la clef et la lampe, et renvoya l'esclave.

— Suivez-moi, dit-il.

Nous quittâmes le jardin. Un long couloir menait à l'arrière de la maison, où un escalier raide descendait au niveau inférieur.

Le couloir souterrain était si étroit que nous dûmes avancer en file indienne. Verrès et les partisans de Catilina me précédaient, Davus fermait la marche. Le sol était traître et inégal. La flamme vacillante de la lampe de Verrès était trop faible pour éclairer nos pieds, mais elle illuminait les nombreuses toiles d'araignées au-dessus de nos têtes. Par endroits, le plafond s'affaissait. Publicius et Davus, les plus grands d'entre nous, devaient courber le dos.

Enfin, le couloir sinueux aboutit à une porte de bronze. Verrès introduisit la clef dans un trou de serrure et la manœuvra d'avant en arrière. À ma grande surprise, Publicius et Minucius étaient hors d'haleine. À la lueur de la lampe, je vis qu'ils tremblaient.

Davus me prit le bras et me chuchota à l'oreille :

— Beau-père, je n'aime pas ça du tout. Qui sait ce qu'il y a dans cette pièce ? Ça pourrait être une prison. Ou une chambre de torture. Ou...

Ou une cachette, pensai-je. Les partisans de Catilina avaient parlé de Méto. Il était venu les voir, prétendaient-ils, il les avait cherchés. Ces hommes avaient quelque chose à me montrer, quelque chose que je pouvais seulement voir chez Verrès. Je me sentis tout excité et me mis à haleter comme les autres.

La porte s'ouvrit vers l'intérieur en grinçant sur ses gonds. Verrès entra, en nous laissant dans le noir.

— Eh bien, approchez, dit-il.

Publicius et Minucius s'avancèrent, saisis d'un tremblement. Davus voulut absolument me précéder. Je pénétrai le dernier dans la longue salle étroite.

13

Comme on pouvait s'y attendre, la porte de bronze ne donnait accès ni à une prison ni à une chambre de torture, mais à une salle du trésor située sous la maison d'un homme riche. On y avait entassé une profusion de coffrets à bijoux somptueusement décorés, d'urnes pleines de pièces de monnaie, de statuettes en argent et de talismans sculptés dans des pierres précieuses. Sur les murs étaient accrochés des armes anciennes et des insignes militaires, de ceux qui font la joie des collectionneurs. Parmi tout ce fouillis, mon regard fut attiré vers le fond de la salle, dans un espace qui avait été dégagé pour mettre en valeur un objet.

Je le reconnus aussitôt et ressentis un choc en songeant au passé avec regret. Je l'avais vu la première fois dans un cadre qui, à certains égards, ressemblait à celui-ci. C'était dans une mine au nord de Rome, où se cachaient Catilina et quelques intimes. L'objet en argent était fixé au sommet d'une longue hampe et entouré d'une oriflamme rouge et or. Dans l'obscurité, je considérai l'aigle avec son bec dressé et ses ailes largement déployées. Sans le miroitement de l'argent, on aurait cru voir un véritable oiseau immobilisé dans son envol majestueux.

— L'étendard de Catilina, murmurai-je.

— Tu t'en souviens ? demanda Publicius.

Bien sûr que je m'en souvenais. Comment l'oublier ?

La dernière fois, je l'avais vu tomber à terre à Pistoria, en pleine bataille, à l'endroit où Catilina s'était affalé.

Publicius me toucha le bras et me murmura à l'oreille :

— C'est ce que ton fils était venu chercher ici, l'objet de sa mission à Massilia.

Je contemplai l'aigle, fasciné par le jeu d'ombre et de lumière sur ses ailes.

— Que dis-tu ? Je ne comprends pas.

— Avant Catilina, Marius, le mentor et héros de César, portait l'étendard surmonté d'un aigle durant sa campagne contre les Teutons et les Cimbres. Il est rentré triomphalement à Rome avec l'étendard. Des années plus tard, il se préparait à le porter encore une fois lors de la guerre contre Mithridate en Orient. Mais alors Sylla, qui avait été son lieutenant, s'est tourné contre lui et a fomenté une guerre civile. Sylla est même allé jusqu'à marcher sur Rome ! Pour finir, Marius a été tué, et l'étendard est tombé entre les mains ensanglantées de Sylla qui s'est déclaré dictateur. Mais cela n'a duré qu'un temps, car Sylla est mort bientôt, dévoré par la pourriture qui s'était répandue dans ses entrailles. Une mort horrible, mais qu'il méritait bien ; les dieux lui ont rendu la monnaie de sa pièce. Et puis — personne ne sait comment Catilina a eu l'étendard en sa possession.

— Le Libérateur ! s'écria Minucius.

— Pendant de nombreuses années, en attendant que vînt son heure, Catilina a caché l'étendard, continua Minucius.

— Cicéron prétendait que Catilina gardait l'aigle de Marius dans une pièce secrète et se prosternait devant lui pour l'adorer avant d'accomplir ses crimes, rappelai-je.

— Le criminel était Cicéron ! intervint Publicius avec véhémence. Cet homme n'a jamais été capable de comprendre le véritable pouvoir de l'étendard. Catilina l'a caché en lieu sûr jusqu'à ce que sonne l'heure de le porter à nouveau sur le champ de bataille pour s'opposer aux mêmes forces que celles combattues par Marius : ceux qui oppriment les faibles, qui souillent les purs, les hypocrites qui remplissent le Sénat et ridiculisent par leur conduite les vertus dont Rome s'est enorgueillie jadis.

D'une voix haletante, impatiente, Minucius reprit le fil du récit :

— Mais l'heure n'était pas encore venue. Catilina s'y était pris trop tôt ; sa cause était vouée à l'échec. Seuls quelques-uns d'entre nous se sont enfuis à Massilia pour préserver son souvenir, et, pendant un certain temps, les dieux ont permis aux canailles qui gardaient le Sénat sous leur emprise d'exercer le pouvoir. Les assassins de Catilina ont tranché la tête du

Libérateur et l'ont exposée comme un trophée... mais jamais ils n'ont trouvé l'étendard surmonté de l'aigle ! S'ils l'avaient découvert, ils l'auraient détruit, fondu dans un brasier et jeté à la mer.

— Nous l'avons cherché pendant des années, dit Publicius. Nous avons engagé des agents secrets, offert des récompenses, suivi des fausses pistes...

— Ceux qui ont essayé de nous duper ont eu à le regretter ! s'écria Minucius.

— Mais l'aigle avait disparu.

— Certains d'entre nous perdaient tout espoir...

— Nous craignions que nos ennemis eussent trouvé et détruit l'étendard.

Publicius reprit haleine et tourna la tête pour contempler l'aigle d'argent.

— Pourtant l'étendard avait toujours été là ! continua-t-il. À Massilia, en sécurité dans cette chambre forte ! Caché sous terre, dans l'obscurité, derrière une porte de bronze. Comme si l'aigle avait su où donner rendez-vous à celui qui en serait le nouveau propriétaire.

Mon regard effleura l'aigle, puis Publicius et Minucius, avant de se poser sur Verrès qui pinçait les lèvres en silence.

— Alors Caius Verrès est maintenant votre chef ? demandai-je.

— Pas du tout ! rétorqua Publicius. Verrès est simplement le gardien de l'étendard ; il en a la responsabilité avant de le remettre à son vrai propriétaire. En quel endroit plus propice l'aigle pourrait-il attendre, oublié de tous, à l'abri de ses ennemis ?

— Et qui est le futur propriétaire ? demandai-je.

— Mais c'est évident ! César, naturellement. César achèvera la tâche qu'ont commencée Marius et Catilina. César abolira le Sénat – il a déjà obligé les sénateurs à s'exiler. César reconstruira l'État romain.

— Il reconstruira le monde ! s'écria Minucius.

— C'est son destin. Et il le fera sous cet étendard. Quand s'effondreront les murailles de Massilia, quand le général en personne entrera, resplendissant de gloire, l'aigle sera là à

l'attendre. Si Massilia a été la première destination de César après qu'il se fut emparé de Rome, crois-tu qu'il s'agissait d'une simple coïncidence ? Oh, non ! Des rumeurs l'avaient déjà mis au courant. Il est venu ici pour trouver l'étendard de Marius, mais les magistrats suprêmes ont pris parti pour Pompée et lui ont fermé leurs portes. Quels sots ! Pour obtenir ce qui lui appartient légitimement, César a dû assiéger la ville. Mais un homme comme lui a recours à des moyens plus subtils que les catapultes et les bâliers. Il a également envoyé ici ton fils, Méto, qui a jadis combattu aux côtés de Catilina, pour confondre ses ennemis et chercher l'étendard disparu.

— Et maintenant c'est toi qui es venu, murmura Minucius. Toi aussi, tu as combattu aux côtés du Libérateur. Tu seras présent au moment où César prendra possession de l'étendard. Tu vois comme les dieux précipitent les choses. Les fils qu'ils tissent avec nos vies mortelles forment une trame visible seulement des cieux ; nous, ici-bas, nous ne pouvons que deviner leurs desseins.

Il secoua la tête et sourit, tant ces choses merveilleuses l'étonnaient.

J'eus soudain l'impression d'étouffer dans cette chambre forte exiguë, et les trésors accumulés dans la pièce me parurent aussi dérisoires que toutes les statues entassées dans les salles du rez-de-chaussée. L'étendard lui-même, auquel l'enthousiasme des deux compères avait conféré un pouvoir magique, n'était après tout qu'un autre objet luxueux, façonné de mains d'hommes en vue d'un objectif bien trop humain.

— Que m'importe tout ceci ? dis-je. Mon fils est mort.

Publicius et Minucius échangèrent un clin d'œil complice.

— C'est là où tu te trompes, Gordianus, objecta Publicius. Ton fils n'est pas mort.

Je le regardai avec stupeur. La lumière vacillante me donna l'illusion que l'aigle d'argent s'animait, quand je lui jetai un bref coup d'œil.

— Qu'as-tu dit ?

— Méto n'est pas mort. Oui, tout le monde le croit ; tout le monde sauf nous. Nous l'avons vu.

— Vous l'avez vu ? Vivant ? Où ? Quand ?

— Plus d'une fois depuis qu'il se serait noyé, expliqua Minucius. Il apparaît au moment où nous nous y attendons le moins. Sa mission consiste à préparer la venue de César. Aussi l'aigle d'argent doit-il être prêt.

— Je me moque bien de l'aigle ! criai-je.

Davus me saisit le bras pour me calmer.

— Qu'il aille rejoindre Catilina aux Enfers, continuai-je. Mais où est Méto ? Quand pourrai-je le voir ?

Ils reculèrent, stupéfaits, regardèrent l'aigle, puis détournèrent les yeux, comme s'ils avaient honte d'avoir amené un blasphémateur en sa présence.

— Tu as beaucoup souffert, Gordianus, grommela Publicius. Ce n'est pas une raison pour être sacrilège.

— Sacrilège ? Vous m'amenez dans ce... — je ne parvenais pas à trouver le mot pour décrire la maison de Caius Verrès — et vous m'accusez de sacrilège ! Je veux voir mon fils. Où est-il ?

— Nous ne le savons pas, répondit Minucius d'une voix suave. Il vient nous voir à l'heure et à l'endroit qu'il choisit. Tout comme Catilina.

— Quoi ?

— Oui, nous voyons souvent Catilina ici, dans les rues de Massilia, affirma Minucius. Tu dis qu'il est aux Enfers, mais tu te trompes. Son âme n'a jamais été en repos, elle n'a jamais quitté la terre depuis la bataille de Pistoria. Comme il avait projeté de venir ici de son vivant, son âme erre à Massilia. Il prend parfois l'apparence d'un devin, il se dissimule sous une cape et un capuchon, si bien que personne ne peut voir son visage ou la trace du coup d'épée qui a séparé sa tête de ses épaules...

Je me rappelai le devin sorti de nulle part dans le temple d'Artémis, celui que les soldats romains surnommaient Rabidus. La silhouette encapuchonnée m'avait adressé la parole : « Ici tout est illusion. Tout ! » Plus tard il avait deviné que j'étais venu chercher Méto...

Un froid glacial me gagna, comme si j'étais entré dans un tombeau. Je frissonnai et serrai les dents. C'est à peine si je pouvais parler.

— Alors Méto vient vous voir... L'âme de Méto vient vous voir. Comme celle de Catilina ?

Publicius haussa les épaules. Sa voix était redevenue calme. Sa colère s'était apaisée.

— Qu'importe ? Méto a joué son rôle dans l'histoire de l'étandard, comme Catilina avant lui, comme toi aussi peut-être, Gordianus. Pour quelle autre raison les dieux t'auraient-ils envoyé ici, à Massilia ?

— Pourquoi, en effet ? marmonnai-je.

J'étais vidé, comme lorsque mon moral était au plus bas chez le bouc émissaire ; vidé de ma colère, de tout espoir. Je ne ressentais même plus de mépris pour ces deux individus aux manières affectées, qui vouaient à leur idole un culte mystérieux. Je me tournai vers Verrès qui, à son tour, me regarda d'un air sardonique.

— Emmène-moi hors d'ici, Davus, murmurai-je. J'ai besoin d'air.

Nous sortîmes de la pièce, mais Verrès tenait la lampe. Sans cette lumière, il aurait fait noir comme dans un four. Je pensai au tunnel inondé et fus pris de vertige. Nous attendîmes que Verrès eût fermé à clef la porte de bronze, puis nous nous aplâtrîmes contre le mur pendant qu'il se glissait avec peine devant nous pour nous montrer la sortie. J'éprouvai une profonde répugnance en sentant son corps énorme contre le mien. Son parfum mêlé à l'odeur de sa sueur et de l'huile qui brûlait m'écoeurait.

Nous montâmes l'escalier, arrivâmes dans la maison et continuâmes jusque dans le jardin et le vestibule sans un mot. À la porte, les admirateurs de Catilina hésitèrent. S'ils avaient encore quelque chose à ajouter, je n'étais pas d'humeur à l'entendre.

— Vous n'avez pas besoin de me raccompagner chez Hiéronymus, dis-je. Davus et moi, nous pouvons trouver le chemin.

— Alors, nous allons vous quitter maintenant, répondit Minucius.

Chacun d'eux me serra la main et me regarda dans les yeux.

— Courage, Gordianus ! s'exclama Publicius. Le moment de notre libération approche. Toutes les questions auront leur réponse.

Puis tous deux s'en allèrent.

J'étais étourdi, prêt à tomber. Davus me prit le bras.

Derrière moi, Verrès éclata de rire.

— Ils sont tous les deux complètement fous, remarqua-t-il. Et ce ne sont pas les seuls. Il y a encore un certain nombre de ces fanatiques ici, à Massilia, qui s'accrochent à Catilina et à son rêve étrange. Incroyable ! Tous complètement fous.

Je me retournai pour le regarder en face.

— Et toi, Caius Verrès ? Comment te définirais-tu ?

— Moi ? Je suis cupide. Et en même temps perspicace, je suppose. Il y a dix ans, quand une de mes relations en Italie m'a proposé de me vendre cet étendard, j'ai pensé que cela pourrait être un bon placement, mais je n'avais pas idée que cela pourrait me servir un jour à acheter mon retour à Rome.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nos deux amis sont peut-être fous, mais ils ont raison sur un point. César veut absolument l'étendard. Oh ! pas pour des raisons d'ordre mystique ou politique – tous les anciens partisans de Marius ont déjà rallié son camp. Non, il le veut pour des raisons sentimentales. Marius était son mentor et un parent ; Catilina était son ami. J'ai toujours supposé que César aurait ouvertement soutenu Catilina, si le moment avait été opportun.

— Ces deux-là prétendent que César s'est rendu directement à Massilia pour revendiquer l'étendard.

— Celui qui est capable de lire une carte sait pourquoi César a fait un détour par ici : Massilia se trouve sur le chemin de l'Espagne, où César doit liquider les troupes de Pompée avant de pouvoir entreprendre quoi que ce soit d'autre. Néanmoins il veut l'étendard. Il se trouve que je le possède. En échange d'un objet aussi précieux, le pardon sera accordé à l'exilé inoffensif que je suis.

— Tu espères que César te rendra ta citoyenneté en échange de l'aigle ?

— C'est une transaction fort équitable, à mon avis.

— Alors tu te sers simplement des deux partisans de Catilina ?

— Comme ils espèrent se servir de moi. Ils me dégoûtent ; je suppose que la réciproque est vraie. Mais nous avons un point commun : nous avons tous le mal du pays. Nous voulons retourner à Rome, rentrer chez nous.

— Moi aussi, Caius Verrès, murmurai-je. Moi aussi.

Davus et moi prîmes la direction de la maison du bouc émissaire. J'avais l'esprit en ébullition. Les partisans de Catilina, en prétendant avoir vu Méto depuis sa chute dans la mer, avaient cruellement fait naître en moi l'espoir, puis l'avaient anéanti. Ils étaient fous, comme l'avait dit Verrès ; et pourtant, je me raccrochais à cet espoir tenu : Méto pourrait être vivant. Était-ce parce que je n'avais pas vu son cadavre de mes propres yeux que je ne pouvais accepter la dure réalité de sa mort ? L'incertitude invitait au doute, et le doute permettait l'espoir ; mais un faux espoir était sûrement plus cruel que le chagrin engendré par la certitude.

Les deux compères avaient mentionné une silhouette encapuchonnée qu'ils prétendaient être l'âme errante de Catilina, et qui évoquait étrangement Rabidus. Que devais-je en penser ? Aurait-il pu s'agir de l'âme de Catilina, que j'avais rencontrée dans cette région désolée, près de Massilia ? Catilina lui-même avait-il essayé de me déconseiller d'aller dans la cité, sachant que mon fils était déjà mort ?

J'arpentai les rues de Massilia, hébété, à peine conscient de l'endroit où Davus me conduisait. Quand il me toucha le bras et chuchota dans mon oreille, je sursautai.

— Je n'en suis pas sûr, beau-père, mais je crois qu'on nous file.

Je clignai des yeux et jetai un regard circulaire. Je remarquai pour la première fois qu'il y avait d'autres personnes dans la rue. Je ne les aurais pas crues si nombreuses. Malgré le siège, la vie continuait à Massilia.

— On nous file ? Qu'est-ce qui te laisse penser ça ?

— J'ai cru voir deux hommes, toujours à une centaine de pas derrière nous. Nous venons de faire le tour du pâté de maisons et ils sont toujours là.

Je me retournai, nous nous trouvions encore une fois devant la porte de la maison de Verrès. J'avais l'esprit tellement engourdi que je n'avais même pas remarqué que Davus m'avait ramené au point de départ.

— Est-ce qu'ils nous rattrapent ?

— Non, ils semblent rester à la même distance. Et je crois...

— Que crois-tu ?

— Je crois qu'ils nous ont pris en filature quand nous avons quitté la demeure du bouc émissaire.

— Probablement des agents des magistrats suprêmes, qui surveillent les hôtes du bouc émissaire. Si les autorités nous font surveiller, nous n'y pouvons pas grand-chose. Reconnais-tu les deux individus ? Peut-être les avais-tu vus auparavant parmi les soldats d'Apollonidès.

— Ils sont trop loin pour que je puisse bien voir leur visage, répondit Davus. Et s'ils ne sont pas envoyés par les magistrats suprêmes ? Si quelqu'un d'autre nous fait suivre ?

— Cela semble peu probable, mais c'est possible.

Si j'avais appris quelque chose depuis mon arrivée à Massilia, c'était de m'attendre à l'inattendu.

Mine de rien, je jetai un coup d'œil derrière nous.

— Où sont-ils ?

— On ne les voit plus maintenant. Ils se sont éloignés. Mais, beau-père, n'avons-nous pas déjà vu celui-là ?

Je tournai la tête et suivis le regard de Davus : dans une ruelle, une vingtaine de femmes, un panier vide à la main, s'étaient rassemblées devant une échoppe close ; elles chuchotaient et jetaient des regards furtifs. Sans doute un négociant corrompu leur avait-il promis des rations de contrebande.

— Je vois surtout des femmes, Davus, mais pas un seul homme.

— Là-bas, un peu plus loin, il porte un capuchon. C'est le devin que nous avons rencontré sur la route de Massilia.

Ma respiration s'accéléra. J'entrevis la silhouette une ou deux fois. Comme Davus, je crus reconnaître Rabidus. Mais c'était impossible ; comment aurait-il pu pénétrer à l'intérieur de la cité ? Notre esprit nous jouait un tour ; les partisans de Catilina avaient ravivé le souvenir du devin. Il ne s'agissait probablement pas d'un homme, mais simplement d'une femme qui se tenait un peu à l'écart de la foule. Et pourtant...

Je m'avançai dans la ruelle. Davus me suivit. La silhouette encapuchonnée me sembla sursauter. Était-ce le fruit de mon imagination ?

Davus me saisit le bras. J'essayai de me dégager, mais il resserra son étreinte.

— Beau-père, voilà à nouveau ceux qui nous ont suivis. Plus loin que le devin, tout au bout de la rue. Ils ont dû tourner en rond.

J'aperçus les deux hommes dont parlait Davus. Ils étaient trop éloignés pour que je les reconnaisse. Vêtus de simples tuniques marron, ils n'avaient rien qui pût les distinguer des autres passants. La silhouette encapuchonnée tourna la tête. Elle sembla également les apercevoir et sursauta à nouveau. Je tentai de me diriger vers elle à travers la foule. L'expression de mon visage dut effrayer les femmes qui poussèrent des exclamations, mais je fus incapable de les comprendre tant elles parlaient vite. Puis elles se dispersèrent comme des oiseaux effarouchés.

La confusion régna pendant un moment, ensuite la ruelle se vida. Les femmes disparurent. Les deux hommes au bout de la rue également, ainsi que la silhouette encapuchonnée. À supposer qu'elle se fût vraiment trouvée là.

14

Cette nuit-là, je rêvai du jour où Méto, âgé de seize ans, avait revêtu sa toge virile pour la première fois. La veille, pris de panique, il avait été paralysé par le doute ; comment un garçon né esclave pourrait-il jamais devenir un citoyen romain ? Je l'avais rassuré et, au jour fixé, j'avais été rempli de fierté en le voyant traverser le forum, citoyen parmi d'autres citoyens.

Dans mon rêve, tout se passait exactement comme ce jour-là ; seulement je ne voyais jamais le visage de Méto. Chose curieuse, je ne le voyais même pas du tout, car, à l'endroit où il aurait dû se trouver, il y avait un vide, une absence. Pourtant, dans mon rêve, le forum que traversait notre petite escorte avait plus de relief que dans la réalité ; il vibrait de couleurs et de bruits.

Nous passions à côté des grands temples et traversions les espaces publics. Nous gravissions le long escalier qui mène au sommet du Capitole et, alors que nous montions, devinez qui nous croisions ? Un groupe de sénateurs, parmi lesquels nul autre que César.

En politicien avisé, toujours désireux de gagner la faveur de nouveaux fidèles, César avait félicité Méto le jour de sa majorité, bien qu'il l'eût à peine regardé. Était-ce la première fois que ces deux-là se trouvaient face à face ? Sans doute. Qui aurait pu imaginer alors que leurs destins seraient inextricablement liés ?

Dans mon rêve, César surpassait le véritable César.

Son visage était caricatural ; ses pommettes et son front paraissaient plus grands qu'ils ne l'étaient réellement ; ses yeux avaient un éclat fiévreux ; ses lèvres minces esquissaient un sourire, comme s'il partageait une plaisanterie secrète avec les dieux.

Notre escorte continua de monter. Au sommet du Capitole, mon vieil ami Rufus prenait les auspices. Il fouillait le ciel du regard à la recherche d'oiseaux, pour déchiffrer la volonté des

dieux. Nous attendîmes longtemps qu'un oiseau apparût. Enfin, une grande forme ailée traversa le ciel à la vitesse de l'éclair et atterrit à nos pieds. L'aigle nous regarda fixement, et nous le regardâmes à notre tour. Je n'en avais jamais vu de si près. Soudain, dans un grand battement d'ailes, il prit son envol.

Qu'est-ce que cela signifiait ? L'aigle est l'oiseau favori de Jupiter, le plus sacré des oiseaux. D'après Rufus, il représentait le meilleur présage possible en ce jour. Cependant, j'éprouvais une vague appréhension. Et plus tard, quand Méto avait aperçu pour la première fois l'étendard de Catilina, il avait cru y voir un autre signe de la volonté des dieux. Sans doute, à cet instant précis, était-il vraiment devenu un homme. En d'autres termes, il m'avait irrévocablement échappé, pour affronter des dangers dont je ne pouvais plus le protéger.

Soudain, comme cela arrive dans les rêves, je me trouvai dans un endroit totalement différent. J'étais dans la salle aux trésors sous la maison de Caius Verrès, parmi le fouillis de pièces de monnaie chatoyantes et de bijoux ornés de pierres précieuses. J'avais l'impression que Méto était aussi dans la salle, mais invisible. L'étendard se dressait au-dessus de nous puis, tout à coup, l'aigle s'anima ! Il poussa un cri perçant, battit des ailes avec la furie du désespoir en essayant de s'envoler dans cet espace restreint, déchirant l'air avec son bec et ses serres acérées comme un poignard. Je me protégeai les yeux.

Le rêve devenait cauchemar. J'entendais des cris, je voyais du sang...

Alors j'ouvris les yeux.

— Beau-père, réveille-toi ! dit Davus en me secouant doucement. Il se passe quelque chose d'important.

— Quoi ? demandai-je, déconcerté, en reprenant pied dans la réalité.

— Un navire a accosté pendant la nuit.

— Un navire ?

— Il a échappé au siège des Romains. Selon le messager, des renforts arrivent, des navires remplis de soldats, envoyés par Pompée !

Incapable de me libérer du cauchemar, je me mis sur mon séant, cherchai à l'aveuglette l'aiguille à côté du lit, et

m'aspergeai le visage d'eau. La pièce, encore dans la pénombre, était éclairée par une faible lueur annonciatrice de l'aube. Un bref instant, j'eus l'impression que Méto était là.

Comme je regardais dans le vide, Davus plissa le front.

— Beau-père, es-tu malade ?

Il me fallut du temps pour répondre :

— Non, Davus. Pas malade, simplement angoissé...

Cela sembla le rassurer.

— Alors tu ferais mieux de te lever. Toute la ville est réveillée, bien qu'il ne fasse pas encore jour ; les gens sont dans les rues, sur le toit des maisons, aux fenêtres, ils s'interpellent. Je ne comprends pas le grec, mais Hiéronymus déclare...

— Que la charpente de leurs navires pourrisse et que Poséidon les emporte !

Notre hôte, debout dans l'embrasure de la porte, avait un air renfrogné. Je m'adressai à lui :

— Ce que dit Davus est-il vrai ? Un navire est-il arrivé pendant la nuit ?

— Un navire envoyé en éclaireur. Apparemment, il est entré dans le port au nez et à la barbe des Romains.

La nouvelle s'est propagée dans la ville à la vitesse de l'éclair, de toit en toit.

— D'autres navires sont en route ?

— À ce qu'on prétend. L'un des amiraux de Pompée a rejoint une garnison massiliote à quelques milles d'ici. Il aurait sous ses ordres dix-huit galères, autant que la flotte de César. Allons, Gordianus, habille-toi et prends ton petit déjeuner avec moi.

Je me frottai les yeux. Quel monde était le plus précaire, celui du rêve que je venais de quitter, ou celui dans lequel je m'étais réveillé ? Est-ce que reviendrait jamais le temps bénit où j'ouvrirais l'œil le matin en sachant à l'avance ce qu'allait m'apporter chaque heure de la journée ?

Nous déjeunâmes sur la terrasse. Ce lieu privilégié, isolé, d'où l'on pouvait embrasser du regard l'horizon, semblait à l'écart du monde, mais on ressentait jusque-là l'excitation qui régnait dans la ville. Depuis la rue nous arrivaient des bribes de conversation. Les passants s'interrogeaient sur l'importance et la qualité des renforts, prédisaient l'anéantissement des navires

qui tenaient le siège, jubilaient à l'idée de la terrible vengeance qui s'abattrait sur les forces de César. Une trompette retentit ; un crieur annonça que tous les esclaves devaient rester chez leurs maîtres, et tous les citoyens valides se présenter immédiatement aux chantiers navals, sur ordre des magistrats suprêmes. Dans les temples voisins montaient des péans en l'honneur d'Artémis et de son frère Arès. Le long de la muraille en bordure de mer, femmes, enfants et vieillards s'engouffraient en un flot ininterrompu dans les tours fortifiées, gravissaient les escaliers et débouchaient sur les remparts.

— Cela s'est-il passé ainsi le jour où la flotte massiliote est sortie pour s'attaquer aux navires de César ? demandai-je à Hiéronymus.

— C'est tout comme, répondit-il en suivant mon regard rivé sur la muraille. Ceux qui ne combattent pas se sont rassemblés sur les remparts comme au spectacle. Certains, pétrifiés, scrutent la mer ; d'autres se sont agglutinés ; d'autres encore font nerveusement les cent pas, tous tiraillés entre l'espoir et la peur que cela se passe mal à nouveau. Certains s'apprêtent à rester la journée entière. La dernière fois, ces mêmes spectateurs avaient apporté des paniers pleins de victuailles. On a faim rien qu'à regarder des hommes s'entretuer. Aujourd'hui, je ne vois personne avec un panier. Les rations sont insuffisantes, je suppose. Mais toi, Gordianus, veux-tu un autre morceau de pain ? Ou préfères-tu une datte fourrée ?

La lumière oblique du soleil levant faisait briller la paroi du Rocher du sacrifice. C'est sans doute de là-haut qu'on avait la meilleure vue sur le port et la mer. Cependant, les spectateurs préféraient rester sur les remparts.

— Tu sais, Davus, dis-je, j'ai envie d'aller voir le Rocher du sacrifice.

— On le voit d'ici.

— Oui, mais j'aimerais l'observer de plus près.

— Apollonidès a interdit de s'y rendre, m'avertit Davus. C'est un lieu sacré, on ne peut y accéder tant que le bouc émissaire est encore...

Sans doute aurait-il dû tenir sa langue. Aussi détourna-t-il son regard de Hiéronymus.

— Nous nous en sommes tenus à l'écart jusqu'à maintenant, acquiesçai-je. Un autre jour, si nous avions rôdé autour de la muraille et du rocher, nous aurions immédiatement attiré l'attention sur nous. Mais aujourd'hui, les autorités sont dans tous leurs états, et les gens sont sortis en foule ; nous pouvons peut-être profiter de la confusion générale.

Je savourai une autre datte fourrée.

— Mange copieusement, Davus. Il se peut que nous devions jeûner pendant un certain temps ; ce ne serait guère convenable d'emporter de la nourriture alors que les gens qui nous entourent meurent de faim.

Dans la rue, personne ne sembla me remarquer, mais Davus était le point de mire. A part quelques soldats chargés de maintenir l'ordre, on ne voyait aucun homme jeune parmi les femmes, les enfants et les vieillards qui confluait vers les remparts.

Nous nous mêlâmes à la foule de ceux qui entraient un par un dans la tour fortifiée la plus proche et montaient les marches menant aux fortifications. C'était la tour dans laquelle le soldat, vêtu de la cape bleu pâle, avait disparu après que la femme eut plongé dans l'abîme.

A mi-chemin, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. Davus attendit à côté de moi pendant que d'autres nous dépassaient.

— As-tu revu ceux qui nous ont pris en filature hier ? demandai-je à Davus en scrutant la cage d'escalier.

— Non. Les deux individus que j'ai aperçus hier se feraient remarquer presque autant que moi dans la foule.

Nous continuâmes et atteignîmes bientôt la plateforme qui longeait les remparts. A notre droite, en direction de la mer, la foule se pressait en rangs serrés le long de la muraille extérieure. C'était à qui aurait la meilleure vue. Je me retournai et regardai dans la direction opposée, vers la crête des collines et les toits de la cité. Je cherchai en vain la maison du bouc émissaire, jusqu'à ce que Davus me la montrât du doigt. Alors, je vis nettement la silhouette vêtue de vert de Hiéronymus, assis sur sa terrasse encadrée de grands arbres. S'il nous aperçut, il ne le montra pas. Par-delà la ligne des toits, je distinguai le

sommet de la colline sur laquelle Trébonius avait établi son camp. De là, en ce moment même, il devait river son regard sur la cité et sur la mer.

Me retournant vers la côte, j'aperçus quelques échappées de bleu. Quand on s'éloignait de la muraille, la foule était moins compacte, de sorte que nous pouvions nous faufilez en direction du Rocher du sacrifice qui dressait sa masse imposante. Ce promontoire de calcaire blanchâtre était moucheté de gris et strié de veines noires qui en épousaient les contours. Il était plus haut que la muraille et s'étendait plus loin vers la mer qu'il surplombait, pareil à la proue d'un navire. A mesure que nous en approchions, les promeneurs étaient moins nombreux, et la partie de la muraille la plus proche de l'escarpement était déserte. Les Massiliotes se tenaient à l'écart, éloignés par la crainte superstitieuse que leur inspirait le rocher sacré.

Là où la muraille était contiguë au rocher, les pierres avaient été habilement taillées pour s'encastrer sans laisser d'espace, et le rocher saillait au-dessus des remparts, formant une sorte de grotte. Nous avions vu l'homme en cape bleue sauter du roc sur la muraille. Je trouvai l'endroit où il avait dû atterrir et examinai le rebord du rocher en surplomb. Du rocher jusqu'à la muraille, on pouvait compter au moins dix pieds, peut-être plus. L'homme avait perdu l'équilibre en touchant le sol et s'était blessé, je m'en souvenais.

Tout d'abord, nous nous crûmes coincés. A moins d'escalader le surplomb, il n'y avait apparemment aucun moyen de passer de l'autre côté du rocher. Mais sur la gauche, à l'endroit où la muraille s'appuyait sur le rocher, du côté de la cité, le surplomb formait une paroi abrupte en retrait. Des marches étroites, dont certaines n'étaient guère que des prises pour les pieds, avaient été grossièrement taillées dans la pierre. Pour gravir le rocher par ce semblant d'escalier, il fallait concilier agilité et force, sans parler d'audace et de patience. Sans doute pour ces raisons, l'homme en cape bleue avait-il décidé de prendre un raccourci en sautant sur le mur.

Davus me regarda et leva un sourcil.

— Vais-je y aller le premier, beau-père ? Ce sera plus facile pour moi d'atteindre cette première prise. Puis je pourrai te tendre la main si tu as besoin d'aide.

— Si moi, j'ai besoin d'aide ? Tu as beaucoup de tact, Davus ! Même à ton âge, j'aurais hésité à faire ce premier pas. Dépêche-toi pendant que personne ne nous observe.

Je jetai un coup d'œil à la foule par-dessus mon épaule puis regardai, haletant : Davus allongea les bras pour s'accrocher à la paroi de pierre avec les deux mains, leva le pied gauche pour atteindre la prise, se hissa d'un coup de reins et s'élança dans le vide entre le rocher et la muraille. Il s'arrêta pour vérifier son équilibre et calculer son prochain bond. Alors il se lança à nouveau en se balançant d'avant en arrière au-dessus du vide, et leva le pied droit pour atteindre la prise suivante. La manœuvre lui permit de ramener son centre de gravité juste au-dessus du rocher. Je l'entendis pousser un soupir de soulagement.

— A toi maintenant, dit-il.

Il tendit la main. Si son bras avait été plus court, je n'aurais pas pu l'atteindre.

Sa poigne était forte. Avec mon autre main, je m'agrippai à la paroi rocheuse et levai le pied gauche aussi haut que possible ; la prise pour mon pied était hors de portée jusqu'à ce que Davus me tirât avec vigueur et me soulevât assez haut pour permettre à mes orteils de se glisser dans le creux. Je me propulsai vers le sommet et m'élançai dans le vide. Soudain, je sentis ma tête tourner, je n'avais plus la maîtrise de mon corps.

— Du calme, me chuchota Davus. Regarde toujours le rocher, jamais tes pieds. Vois-tu la prochaine prise ?

— Oui.

— Elle n'est pas aussi éloignée qu'elle en a l'air.

— Peut-être, mais ce n'est guère rassurant.

La poigne de Davus resta ferme. Je levai le pied droit, cherchai maladroitement la prise, puis la trouvai. Je me lançai à nouveau dans le vide et, l'espace d'un instant, je fus persuadé que si Davus ne m'avait pas tenu la main, j'aurais perdu l'équilibre. La chute aurait été fatale. Je regardai au-dessous de moi. Ce n'était qu'un à-pic. Je fermai les yeux, ma gorge se serra.

Un instant plus tard, j'étais sain et sauf sur le Rocher du sacrifice, après avoir recouvré mon équilibre. Encore un pas, sans difficulté cette fois-ci, et j'atteignis la partie en surplomb, dont la surface était relativement plate.

Davus me lâcha la main et continua à quatre pattes devant moi. Je le suivis tant bien que mal.

La vue depuis le sommet était dégagée dans toutes les directions mais, au centre, apparaissait une petite dépression, une sorte de sillon, si bien que si nous nous accroupissions, les spectateurs alignés le long des remparts de chaque côté ne pouvaient nous voir. Ce qui n'était pas le cas de ceux qui se trouvaient encore dans leur maison. Quand je me retournai, je vis Hiéronymus debout au bord de sa terrasse. Penché à la balustrade, il observait avec la plus grande attention.

Je cherchai comment descendre jusqu'à la muraille en passant par le côté opposé à celui par lequel nous étions venus. Il ne semblait pas y avoir la moindre prise.

En me baissant et en rampant, je m'avançai en direction de la mer. Le rocher en surplomb au-dessus de la muraille se terminait en pente raide. Je regardai tout en bas. La mer était hérissée de rochers déchiquetés sur lesquels se précipitaient des vagues écumantes qui prenaient des reflets vert-bleu et or dans la douce lumière du matin. Davus vint me rejoindre.

— Qu'en penses-tu ? lui demandai-je. Serait-il possible de plonger de là-haut sans se tuer ?

— Impossible ! Bien sûr, s'il n'y avait pas les rochers...

Je tournai mon regard vers la partie de la muraille d'où Méto avait sauté. Elle se dressait verticalement dans la mer, aucun rocher n'affleurait à cet endroit. *S'il n'y avait pas les rochers...* Alors ? Un homme pourrait plonger et survivre ? À quoi bon nourrir de telles pensées ? Pourtant, je me surpris à regarder fixement les profondeurs, comme si elles détenaient un secret.

Soudain, Davus me donna un coup de coude et me montra quelque chose.

— Beau-père, regarde !

Une galère massiliote se montra à l'entrée du port, se dirigeant vers le large. Sur son pont étaient massés des archers entre des catapultes. Un autre navire suivait, puis encore un

autre. Leurs rames étincelaient au soleil. Au sommet des mâts, un pavillon bleu pâle claquait au vent.

Chaque fois qu'apparaissait un navire, les spectateurs poussaient des hourras, d'abord ceux qui se trouvaient sur la section de la muraille la plus proche de l'entrée du port, puis ceux qui étaient près de nous, si bien que les acclamations déferlaient par vagues successives.

— Je croyais que la flotte massiliote avait été détruite, dit Davus.

— Pas détruite, seulement endommagée, trop affaiblie pour défier les navires de César qui se trouvent au large. Sans aucun doute, on a travaillé d'arrache-pied dans les chantiers pour réparer les galères qui ont survécu à la bataille et pour remettre en état de vieux rafiot. Regarde, voilà un navire qui n'est pas plus grand qu'un bateau de pêche, mais on y a fixé des écrans pour protéger les rameurs et installé une catapulte.

D'autres navires à pavillon bleu pâle apparaissent. Le premier à sortir du port rentra les rames, mit la voile et vira de bord pour prendre le vent debout qui le poussait dans le chenal entre le continent et les îles. Les autres navires suivirent la même direction, se faufilant le long de la côte et disparaissant derrière les petites collines à l'extrémité du port.

— Où vont-ils ? demanda Davus.

— À ce que dit Hiéronymus, la force de réserve est ancrée à quelques milles le long de la côte, à un endroit appelé Taurois. Les navires massiliotes la rejoindront sans doute afin d'attaquer ensemble la flotte de César.

— Quand on parle du loup...

Sortant du port situé de l'autre côté des îles, une galère pointa son nez, suivie d'autres. La flotte de César appareillait pour poursuivre les Massiliotes. Pourquoi avait-elle attendu si longtemps ? D'après Hiéronymus, le navire éclaireur était arrivé sans attirer l'attention de l'adversaire. La réapparition d'une flotte massiliote remise en état avait pris la flotte de César au dépourvu. Les Romains se dépêchaient de réagir.

Les derniers navires massiliotes avaient quitté le port et remonté la côte avant que les premières galères de César n'eussent réussi à dépasser les îles et à les poursuivre. De toute

évidence, les galères massiliotes étaient plus rapides, et leur équipage plus compétent.

— S'il ne s'agissait que d'une course, les Massiliotes la gagneraient haut la main, remarqua Davus.

— Peut-être ont-ils des navires plus rapides et des marins mieux entraînés, concéda-t-il, mais que se passera-t-il quand ils engageront le combat ?

— Si seulement nous avions une Cassandre, comme les Troyens, pour répondre à ta question !

Davus et moi sursautâmes tous les deux et levâmes les yeux. Dressé au-dessus de nous, les mains sur les hanches, le visage illuminé par le soleil du matin, surgit Hiéronymus.

15

— Que fais-tu ici ? demandai-je.

— Je crois avoir plus que toi le droit d'être ici, Gordianus, répondit en souriant Hiéronymus.

— Mais comment...

— J'ai pris le chemin le plus facile : j'ai escaladé la paroi en partant du sol, comme le soldat et la femme. Je vous ai vus vous élancer sur le rocher à partir de la muraille, tout à l'heure. Vous avez de la chance de ne pas vous être brisé le cou.

Des petits cris de surprise et de peur retentirent. Je levai juste assez la tête pour apercevoir les spectateurs de chaque côté.

— On t'a vu, Hiéronymus. On a dû te reconnaître à tes vêtements verts. Les gens te montrent du doigt...

— Et alors ? Libre à eux. Ils pensent probablement que je suis venu me suicider. Ils seraient ravis, j'imagine, car cela porterait chance à la flotte. Mais je n'en ai pas la moindre intention. Ce serait prématué. Il appartient aux prêtres d'Artémis de choisir le moment.

Il s'avança vers le précipice et regarda le vide. Davus et moi restâmes au ras du sol, mais nous nous écartâmes pour le laisser passer.

— Il y a longtemps que je ne suis pas venu ici, remarqua-t-il. Cela me fait une drôle d'impression.

Une rafale de vent fouetta le rocher. Hiéronymus tituba. Davus et moi retîmes notre souffle et tendîmes le bras pour lui saisir les chevilles. Il oscilla, mais réussit à s'arc-bouter.

— Notre fameux vent du nord ! Il commence à souffler de bonne heure aujourd'hui. Quelle influence aura-t-il sur la bataille ?

— Hiéronymus, assieds-toi ! Ce n'est pas prudent de rester debout.

— Oui, je crois que je vais m'asseoir. Mais je n'ai aucune raison de me cacher. Vous non plus. Vous êtes avec moi maintenant, et si le bouc émissaire décide de s'asseoir sur son rocher pour observer la mer avec ses amis en attendant des nouvelles de la bataille, qui l'interdit ?

— Je me souviens fort bien que le premier magistrat suprême l'interdit.

— Apollonidès !

Hiéronymus poussa un grognement et claqua les doigts, comme si les ordres du premier magistrat suprême ne lui importaient pas davantage que le bourdonnement d'une mouche.

La présence du bouc émissaire sur le rocher continua d'occuper les spectateurs sur les remparts pendant quelques instants, puis ils se lassèrent. Certes le rocher était un lieu sacré, mais ils avaient toute confiance dans les autorités en place pour faire respecter les subtilités de la loi. Si le bouc émissaire apparaissait là, pensaient-ils, c'est sans doute qu'il était censé s'y trouver. Ils acceptaient sa présence comme une partie du spectacle, comme un élément du rituel précédant la bataille. Ils se retournèrent vers la mer.

Rien de particulier ne s'y passait. Le dernier navire massiliote avait disparu, après avoir longé la côte à l'est, de même que le dernier navire de la flotte romaine. La bataille, s'il devait y en avoir une, aurait lieu ailleurs, sans doute au large de Taurois, où était ancrée la flotte de réserve de Pompée. Les spectateurs n'avaient rien d'autre à regarder que la mer vide, pourtant personne ne semblait tenté d'abandonner une place chèrement acquise sur la muraille. Tôt ou tard, un navire apparaîtrait. Serait-il massiliote ou romain ? Massilia guettait, éblouie par les vagues qui miroitaient au soleil du matin.

On entendait les péans que l'on chantait dans les temples. Pendant de longs moments, je n'y prêtai aucune attention, puis, soudain, je les entendis à nouveau. En réalité ils n'avaient jamais cessé : des péans en l'honneur d'Artémis, d'Arès, d'une foule d'autres dieux, rivalisaient pour attirer l'attention de l'Olympe. Les mélopées se combinaient parfois en une mélodie d'une beauté mystérieuse.

Comme tous les autres spectateurs, nous nous mêmes à discuter du présent et du proche avenir.

— Si on ne peut pas forcer le siège, ce n'est plus qu'une question de temps, remarqua Hiéronymus : la ville tombera comme un fruit mûr. Même si Trébonius ne peut pas abattre la muraille, la disette travaille pour lui. Savez-vous qu'il est même question de diminuer mes rations ? Les rations du bouc émissaire ! La situation est catastrophique.

Sur la muraille, pas très loin de nous, un enfant ne cessait de pleurer, probablement de faim. Hiéronymus soupira.

— Tu as vu partir les navires, Gordianus. Combien de galères massiliotes as-tu comptées ?

— Dix-huit, outre un certain nombre de bateaux plus petits.

— Et les galères de César, combien en as-tu compté ?

— Dix-huit également.

— Le bruit court que la flotte de Pompée comprend, elle aussi, dix-huit navires. Sans aucun doute, les prêtres trouveront une signification occulte à la répétition de ce chiffre ! Mais, du point de vue pratique, cela signifie qu'ensemble, Massilia et Pompée ont une flotte deux fois plus importante que celle de César. Avantage très net que n'importe quel joueur apprécierait ! Malheureusement, nous avons déjà vu ce qui se passe quand les galères massiliotes se heurtent à celles de César !... Mais pourquoi le commandant des forces de Pompée a-t-il jeté l'ancre à Taurois ? Pourquoi n'est-il pas venu directement à Massilia s'il a l'intention de forcer le siège ? Je subodore quelque chose de louche. Vous savez ce que je pense ? Cette flotte va mettre le cap sur l'Espagne pour se joindre là-bas à celle de Pompée, et cette escale au voisinage de Massilia est tout simplement une visite de courtoisie, pour sentir le vent et voir dans quelle direction il souffle. La flotte prêtera assistance à Massilia, à condition qu'il n'y ait pas trop de risques. Mais quel genre de combat va-t-elle livrer quand elle verra à quels guerriers elle a affaire et quand le sang de ses marins commencera à colorer la mer en rouge... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

De son petit sac, il sortit une datte fourrée, la regarda d'un air dégoûté, puis la jeta dans la mer. J'entendis Davus pousser un petit gémississement. Son estomac se mit à gargouiller.

— Peut-être as-tu raison, Hiéronymus, concédaï-je. Mais il se peut aussi que tu aies tort. Je peux imaginer un autre scénario : les flottes livrent combat, et les navires de César sont détruits. Pourquoi pas ? Pompée a des officiers tout aussi compétents que ceux de César, et des combattants tout aussi valeureux. Le siège est forcé ; les magistrats suprêmes reprennent le contrôle de la mer et de la côte. Des navires marchands sont libres d'entrer dans le port et d'en sortir ; les stocks de denrées sont reconstitués : plus question de famine. Tant que les murailles tiennent bon, Massilia peut résister à Trébonius. Autre hypothèse plus optimiste : les dix-huit navires de Pompée arrivent à Massilia, remplis de soldats ; Domitius et Apollonidès lancent une contre-attaque. Trébonius peut être obligé de battre en retraite, voire être anéanti. Si l'on transforme Massilia en place forte imprenable au bénéfice de Pompée, la route de César pour rentrer en Italie est bloquée. Il peut alors être immobilisé en Espagne. Pendant ce temps-là, Pompée rassemblera peut-être ses forces en Grèce et en Asie, et il reviendra en Italie pour s'attaquer à Marc Antoine...

— « Peut-être »... « Et si ? » ironisa Hiéronymus en secouant la tête. Dans un univers que gouvernent des dieux capricieux, tout est possible. Mais ferme les yeux. Qu'entends-tu ? Un enfant qui pleure parce qu'il a faim. C'est à cause d'Apollonidès et des magistrats suprêmes. Quand César est venu frapper à nos portes, ils ont fait un choix, le mauvais. C'était à ce moment-là qu'il fallait consulter les dieux pour que leur sagesse nous éclaire. Maintenant, il est trop tard.

Une longue journée se passa ainsi à parler de politique et de guerre, puis des tragédies grecques et des comédies romaines que nous préférions, des mérites respectifs de différents philosophes, de la prose de César comparée à celle de Cicéron. Hiéronymus prenait plaisir à discuter. Il possédait un savoir encyclopédique qui lui donnait l'avantage sur moi. En tant que bouc émissaire, il avait été terriblement gâté. Les livres lui avaient été refusés durant les années où il était mendiant ; mais

récemment, on était venu chez lui avec des brouettes pleines de parchemins. Il les avait dévorés par dizaines, tout comme il s'était gavé de nourriture.

Les heures passaient. On entendait toujours les hymnes dans les temples. Davus restait silencieux, si l'on excepte les récriminations de son estomac. Moi aussi, j'avais faim, si on peut appeler faim le désir de manger que connaît l'homme bien nourri, privé de nourriture pendant quelques heures. Était-ce comparable à ce que ressentaient les spectateurs sur les remparts ? Dans une cité assiégée, les non-combattants reçoivent toujours des rations inférieures à celles de leurs défenseurs. Les femmes, les enfants et les vieillards sont les premières victimes. Ceux qui en souffrent réellement mangent n'importe quoi pour se remplir le ventre : des copeaux de bois, le rembourrage des oreillers, même des excréments ; la faim prive ses victimes de toute dignité avant que ne s'achève leur vie. Et la peste menace immanquablement ceux qui survivent. Puis c'est la reddition à l'assiégeant. Enfin le viol, l'esclavage...

Comme les spectateurs le long des remparts, j'observais anxieusement la mer.

— Connais-tu le sophisme *Enkekalymmenos* ? demanda soudain Hiéronymus.

Davus plissa le front en entendant ce mot grec qui n'en finissait pas.

— « Le sophisme de la femme voilée », expliquai-je.

— Oui. « Peux-tu reconnaître ta mère ? »

— *Bien sûr.*

— *Reconnais-tu cette femme voilée ?*

— *Non.*

— *Pourtant cette femme voilée est ta mère. Donc tu peux reconnaître ta mère... sans la reconnaître.* »

— Qu'est-ce qui t'a fait penser à cela ? demandai-je à Hiéronymus en fronçant les sourcils.

— Peut-être une lecture récente. Aristote ? Ou Platon ?...

Davus prit un air pensif.

— Je ne comprends pas. On pourrait voiler n'importe quelle femme et, par cette ruse, amener son enfant à ne pas la

reconnaître. Mais ça ne marcherait pas forcément. Et si l'enfant reconnaissait son parfum ?

— Je suppose que le voile est métaphorique, Davus.

— Le sophisme relève de l'épistémologie, intervint Hiéronymus.

Cela dépassait l'entendement de Davus.

Pour tromper l'ennui, je voulus continuer cette discussion :

— Comment savons-nous ce que nous savons ? Comment pouvons-nous en être sûrs ? Et qu'entendons-nous par « savoir » ? Très souvent, nous prétendons connaître une personne ou une chose, alors que l'on ne connaît que son apparence. Pénétrer l'essence d'un être ou d'un objet est une idée d'un autre ordre.

— Cela n'a rien à voir avec le sophisme, intervint Hiéronymus. Celui-ci affirme que l'on peut simultanément connaître et ne pas connaître un sujet.

— C'est ce qui arrive à la plupart des gens, concernant la plupart des sujets, rétorquai-je en haussant les épaules. Il me semble...

— Regardez ! cria Davus. Regardez là-bas !

Un navire était apparu, il franchissait le promontoire. Le pavillon bleu pâle en haut du mât annonçait un navire massiliote.

Les spectateurs poussèrent un grand hourra. Des vieillards trépignèrent de joie ; des enfants hurlèrent ; des femmes qui étaient debout depuis des heures sous le soleil brûlant s'évanouirent. De nombreux spectateurs agitèrent des morceaux d'étoffe, mais le navire était encore trop loin pour que les marins fussent à même d'apprécier ce geste de bienvenue.

A mesure que le navire approchait, les acclamations grossissaient. Puis comme aucun autre vaisseau ne suivait, les cris commencèrent à faiblir. Bien sûr, ce navire arrivant seul ne présageait pas forcément une catastrophe ; peut-être venait-il en éclaireur apporter la nouvelle de la victoire. Pourtant il y avait quelque chose d'inquiétant dans la façon dont le navire avançait : il ne maintenait pas le cap, mais louvoyait de manière déconcertante, comme si l'équipage était insuffisant ou à bout de forces. Quand le vaisseau fut plus près, il sembla évident qu'il

avait subi des avaries considérables. L'éperon était fendu ; de nombreuses rames manquaient, si bien que la ligne de flottaison ressemblait à la bouche édentée d'un mendiant. Les dernières rames ne battaient pas les flots en cadence, comme si plus aucun tambour n'imposait le rythme. Le pont était un véritable champ de bataille avec des catapultes renversées, des bordages brisés et, partout, des corps prostrés, figés dans une raideur cadavérique. Les hommes d'équipage qui manœuvraient la voile ne firent aucun signe de la main en approchant de l'entrée du port. Ils gardaient les yeux baissés et détournaient la tête. Je remarquai une silhouette en particulier, celle d'un officier vêtu d'une cape bleu pâle. Il était seul à la proue du navire, mais, au lieu de regarder devant lui, il tournait le dos à la ville, comme s'il ne pouvait supporter la vue de Massilia.

Les yeux fixés sur le promontoire, chacun guettait l'arrivée du navire suivant. Mais ceux que l'on aperçut alors – de nombreux navires, toute une flotte naviguant en bon ordre – n'étaient pas là où on les attendait. A peine visibles, bien au-delà des îles proches du littoral, ils cinglaient vers l'ouest, toutes voiles dehors, loin de Massilia.

— Davus, toi qui te vantes d'avoir une vue perçante, que distingues-tu là-bas ? demandai-je tout en devinant la réponse.

Avec sa main, il se fit de l'ombre et plissa les yeux.

— Ce ne sont pas des navires massiliotes avec des pavillons bleu pâle, ni les galères construites en toute hâte par César. Ce sont des navires romains, de vrais navires de guerre.

— Combien sont-ils ?

— Il y en a pas mal, répondit-il en haussant les épaules.

— Compte-les.

J'observai le mouvement de ses lèvres.

— Dix-huit, annonça-t-il enfin. Dix-huit galères romaines.

— Les navires de Pompée qui devaient nous secourir ! Tous intacts. En route vers l'Espagne. Ils n'ont pas participé à la bataille ! Ils ont dû rester en arrière à observer et à attendre. Si la flotte massiliote avait été de taille à affronter celle de César, ils auraient sûrement engagé le combat.

Je fus interrompu par une plainte de désespoir si effroyable que mon sang ne fit qu'un tour. Le navire avarié avait dû

accoster. Les premiers hommes montés à bord, en apprenant la nouvelle, poussèrent un long gémississement que reprirent ceux restés sur le quai. Ce message était plus épouvantable que n'importe quelle parole de détresse. Il se répandit à travers la ville aussi rapidement qu'un feu de forêt, avec une intensité croissante. Tous ceux qui chantaient dans les temples se mirent à hurler. Puis ce fut le tour des spectateurs sur la muraille. J'eus un mouvement de recul quand la vague de désespoir s'approcha et déferla sur nous.

La ville tout entière était en proie à cette immense douleur. Je n'avais jamais rien entendu de tel. Si les dieux ont des oreilles, ils l'entendirent sûrement eux aussi. Pourtant, le ciel demeura silencieux et vide. Les bêlements d'un agneau ou les jappements plaintifs d'un chien peuvent apitoyer, même un homme sans cœur. Les dieux sont-ils tellement éloignés des mortels qu'ils peuvent entendre le désespoir d'une ville entière sans éprouver la moindre compassion ?

Une véritable folie s'empara des spectateurs sur la muraille. Des femmes tombèrent à genoux et s'arrachèrent les cheveux. Un vieillard grimpa en haut de la muraille et se jeta dans la mer. Les gens se tournèrent vers le Rocher du sacrifice, montrèrent du doigt le bouc émissaire et lui lancèrent en grec des imprécations trop grossières pour que je les comprenne.

— Peut-être est-il temps de rentrer chez moi, dit Hiéronymus.

Sa voix ne tremblait pas, mais son visage était pâle comme la mort. Il avait ôté ses chaussures quand il s'était assis jambes croisées sur le rocher. Il se leva et se pencha pour les remettre, puis il poussa un cri de surprise. Il avait marché sur quelque chose.

— Elle est jolie, se contenta-t-il de dire en ramassant et en examinant un objet qui brillait au soleil.

C'était une minuscule bague en argent, comme pour un doigt de femme, ornée d'une pierre noire luisante. Hiéronymus glissa la bague dans le petit sac qui avait contenu les dattes fourrées. Je voulais la regarder de plus près, mais le bouc émissaire était pressé. La foule convergeait vers le Rocher du sacrifice.

Descendre par la paroi rocheuse inclinée était un jeu d'enfant. Nous avancions plus rapidement que je ne l'aurais souhaité, mais je n'éprouvai jamais l'impression de danger que j'avais ressentie en montant. Au-dessus et tout autour de nous, les gémissements continuaient. Les murailles de la cité en renvoient l'écho, un grondement de plus en plus assourdissant, de plus en plus lugubre.

A mesure que nous approchions du sol, la pente devenait plus raide, si bien que nous dûmes descendre face au rocher. Je regardai par-dessus mon épaule et constatai avec soulagement que les environs immédiats étaient déserts. J'avais craint qu'une foule en colère n'attendît le bouc émissaire. Mais où était la litière verte qui l'avait amené ? Les porteurs, pris de panique, avaient dû s'enfuir.

J'aperçus une silhouette dans l'ombre d'un bâtiment voisin, et faillis perdre l'équilibre. Davus était à mes côtés. Je lui saisis le bras.

— Regarde là-bas ! chuchotai-je. Tu vois ?

— Où ? Quoi ?

C'était la même silhouette encapuchonnée que nous avions vue la première fois dans le temple d'Artémis, puis à nouveau en revenant de chez Verrès.

— Enkekalymmenos, murmurai-je.

— Quoi ?

— La silhouette voilée.

Elle sortit de l'ombre d'un pas hésitant et se dirigea vers la base du rocher, comme si elle voulait nous rencontrer. Elle leva les mains. L'espace d'un instant, elle sembla avoir l'intention de rejeter en arrière le capuchon et de montrer son visage.

Soudain elle se raidit, regarda derrière elle et fila comme une flèche dans la direction opposée, puis elle disparut.

Un instant plus tard, je vis ce qui l'avait fait fuir : un groupe de soldats surgi de l'ombre se dirigeait droit vers le Rocher du sacrifice.

Leur commandant fit signe à ses hommes de s'arrêter, puis croisa les bras et nous lança un regard noir.

— Bouc émissaire ! Des rumeurs sont parvenues aux oreilles du magistrat suprême : on t'a vu sur le Rocher du sacrifice, où

tu te trouvais sans autorisation. Sur ordre du premier magistrat suprême, je t'ordonne de quitter les lieux immédiatement. Il en va de même pour tes deux compagnons.

— Ça, c'est un peu fort ! s'exclama Hiéronymus d'une voix irritée.

La pente était devenue plus douce, si bien que je pus me retourner et faire les derniers pas en regardant l'officier de face. Davus me suivait pour s'assurer que je descendais sans encombre.

— Voilà, nous ne sommes plus sur le rocher, reprit Hiéronymus. Maintenant que tu as accompli ton devoir, tu peux partir. À moins que tu ne sois ici pour m'escorter afin que je rentre chez moi en toute sécurité. Ma litière semble avoir disparu, et cette populace sur les remparts n'inspire guère confiance.

— Je suis ici pour t'escorter, mais pas vers chez toi, repartit l'officier en ricanant.

Hiéronymus abandonna soudain son ton sarcastique. Ses mains se mirent à trembler malgré tous ses efforts pour se contrôler. Il oscilla connue s'il était pris de vertige.

Si les soldats n'avaient pas l'intention de l'escorter jusque chez lui, alors jusqu'où ?

Massilia, trahie par Pompée, avait perdu sa flotte. Ses habitants étaient déjà confrontés à la famine et à la peste ; maintenant ils pouvaient s'attendre à la capitulation et à pire encore. Leur ville était plus vieille que Rome, leur ancienne alliée, plus vieille même que leur ennemi commun, Carthage. Mais Carthage avait été détruite, rasée de fond en comble, au point qu'il ne restait aucune trace de cette ville ni de ses habitants, si fiers. Tout espoir avait disparu pour Massilia. Était-ce le moment où le bouc émissaire allait mériter son nom ? Les prêtres du *xoanon* d'Artémis avaient-ils décidé qu'à cette heure la plus tragique, le moment était venu pour lui d'endosser tous les péchés de cette ville désespérée, avant qu'elle ne sombre avec lui dans l'oubli ? Ces soldats étaient-ils venus pour le raccompagner sur le rocher où il basculerait dans le vide, à seule fin d'accomplir son destin, sous le regard et la malédiction des habitants ?

Je retins mon souffle. Enfin, l'officier prit la parole :

— Tu ne dois pas rentrer chez toi, bouc émissaire. Je dois t'emmener directement chez le premier magistrat suprême. Et j'ai l'ordre d'emmener aussi ces deux individus, dit-il en nous lançant, à Davus et à moi, un regard furieux.

— Venez.

Nous obéîmes docilement.

Les soldats dégainèrent leur épée et se disposèrent en phalange autour de nous. Au pas cadencé, nous nous dirigeâmes vers la maison d'Apollonidès.

16

Alors que nous traversons la ville, je me réjouissais d'avoir une escorte armée.

Les rues étaient encombrées d'hommes et de femmes paniqués, courant en tous sens. Hiéronymus, avec ses vêtements verts, fut rapidement repéré. Tout d'abord, les citoyens à côté desquels nous passions se contentèrent de lancer des injures, de brandir le poing et de cracher par terre. Puis quelques-uns se mirent à talonner notre petit groupe : ils nous suivirent au pas de course, gesticulant et criant comme des forcenés, le visage convulsé par la haine. Nous fumes bientôt cernés par la populace. Des hommes, et même des femmes, osèrent s'en prendre à la phalange en marche. Les soldats les repoussèrent brutalement avec leur bouclier. Ne pouvant attaquer directement le bouc émissaire, d'autres lui adressaient des gestes obscènes. L'un d'eux réussit à lui cracher au visage avant d'être rejeté dans la foule.

Finalement, le commandant ordonna à ses hommes de faire usage de leur glaive si nécessaire. Quand un autre agresseur attaqua la phalange, on perçut l'éclat d'une lame d'airain, suivi d'un cri perçant. Du sang m'éclaboussa le visage. Je m'essuyai les joues. L'homme blessé tomba à la renverse, en hurlant et en se tenant le bras.

Ensuite, la foule garda ses distances, mais commença à nous lancer des projectiles, en prenant tout ce qui lui tombait sous la main – gravier, cailloux, morceaux de pavés, fragments de tuiles, bâtons et même ustensiles de cuisine : de petits pots en terre explosaient avec fracas en heurtant les boucliers ou les casques des soldats. La pluie d'objets divers devint si dense que le commandant ordonna à ses hommes de se mettre en formation de tortue. Un toit et un mur de boucliers, à travers lesquels pointaient les épées, nous entoura.

Il faisait sombre à l'intérieur de la tortue. Nous avancions péniblement. Je recevais des bourrades de tous les côtés. Une odeur de sueur me montait aux narines. Les projectiles faisaient autant de bruit qu'une averse de grêle.

— Bougres d'imbéciles ! Sales hypocrites ! criait Hiéronymus en s'époumonant et en serrant les poings. Le bouc émissaire est sacré ! Attaquez-moi, vous serez maudits !

Ses cris étaient couverts par le charivari de la populace.

Nous arrivâmes enfin à destination. Le commandant hurla des ordres. Les soldats se resserrèrent. Nous franchîmes un portail en bronze qui se referma bruyamment derrière nous, étouffant les cris de la foule à l'extérieur. Les légionnaires rompirent les rangs.

Nous étions dans une petite cour couverte de gravier. Soulagé, je levai les yeux et, pendant un bref instant, je fus frappé par la splendeur du ciel. C'était le crépuscule. Le firmament était bleu foncé à son zénith, il s'éclaircissait vers l'horizon pour prendre des teintes bleu-vert et orange invraisemblables, et il était strié de minces bandes de nuages empourprés par l'embrasement du soleil couchant.

Je fus ramené à la réalité par le martèlement des projectiles lancés contre le portail. La foule ne s'était pas dispersée. Les soldats s'assurèrent que la barre transversale qui maintenait le portail fermé était bien en place. Leur commandant gravit le perron qui menait au porche d'une maison somptueuse. Sur le seuil, Apollonidès, debout, bras croisés, nous toisa d'un air méprisant.

— Premier magistrat suprême, glapit l'officier en saluant, comme tu l'as ordonné, j'ai ramené le bouc émissaire ainsi que les deux hommes qui l'accompagnaient sur le Rocher du sacrifice.

— Tu en as mis du temps pour aller les chercher !

— J'ai pris l'itinéraire le plus direct, premier magistrat suprême. Nous avons eu de la peine à nous... frayer un chemin.

Quelque chose – peut-être une amphore – s'écrasa contre le portail dans un bruit d'explosion.

— Disperse immédiatement cette racaille, ordonna Apollonidès.

— Premier magistrat suprême, le vacarme fait illusion. Ils ne sont pas aussi dangereux que tu pourrais le croire. Ils ne sont pas organisés. Ils sont bruyants, mais pas armés...

— Alors ce devrait être facile de les disperser.

L'officier grinça des dents.

— La vue du bouc émissaire les a excités. Peut-être que si nous leur laissons un peu de temps pour se calmer...

— J'ai dit tout de suite ! Appelle des archers. Fais couler le sang si nécessaire, mais dégage les rues immédiatement. Compris ?

L'officier salua et descendit les marches à reculons. Apollonidès reporta son attention sur nous. Il nous foudroya du regard, Davus et moi, puis ses yeux se posèrent sur Hiéronymus, qui le dévisagea à son tour d'un air maussade.

— Tu as de la chance d'être encore en vie, finit par dire Apollonidès.

— La déesse me protège, répondit Hiéronymus d'une voix ferme, mais rauque à force d'avoir crié. J'ai une mission plus noble à accomplir.

Les yeux bleu pâle d'Apollonidès étincelèrent. Sa bouche, trop petite pour sa mâchoire massive, ébaucha un mince sourire.

— Appelle cela comme tu veux. Ta mission plus noble te mènera tout de même droit chez Hadès. Quand tu les retrouveras là-bas, transmets mon bon souvenir à tes parents.

Hiéronymus se raidit et, l'espace d'un instant, je crus qu'il allait gravir les marches quatre à quatre et se jeter sur Apollonidès. Mais le magistrat, qui savait mieux juger Hiéronymus que moi, ne broncha pas.

— Suis-je en état d'arrestation ? demanda Hiéronymus.

— Ne sois pas ridicule, grogna Apollonidès. Je t'ai fait amener ici pour ta propre sécurité. Tu devrais être content de mon zèle.

— Et mes amis ? Sont-ils en état d'arrestation ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas encore pris de décision, répondit Apollonidès en nous regardant de travers. Imagine que j'ai eu d'autres soucis aujourd'hui. En attendant, vous allez tous passer la nuit ici... où je vous aurai à l'œil.

Apollonidès se retira sans ajouter un mot. Des esclaves nous firent entrer dans la maison pour nous conduire à nos quartiers. Nous traversâmes le jardin central où, de toute évidence, on préparait un dîner pour de nombreux convives. Une petite armée d'esclaves allait et venait précipitamment, portant des divans, des guéridons, des lampes et des piles de plateaux vides. Un dîner de fête, pensai-je. Seulement ce soir, il n'y aurait rien à fêter.

Tandis qu'on conduisait Hiéronymus dans ses quartiers privés, on nous fit prendre, à Davus et à moi, la direction opposée. Nous descendîmes quelques marches. Le couloir devint plus étroit, le plafond plus bas, l'éclairage plus médiocre ; enfin, nous parvînmes à une chambre minuscule, sans fenêtre, tout au bout du couloir. Il y avait deux petits lits de camp et juste assez d'espace pour passer entre les deux, à condition de se mettre de biais. Une lampe suspendue, dans laquelle brûlait une huile rance, jetait une pâle lumière. Je tombai sur mon lit, épuisé. Mais impossible de dormir : toutes les fois que je fermais les yeux, je voyais des visages haineux dans la foule.

En entendant un bruit de pas, je me mis sur mon séant. Hiéronymus se tenait dans l'embrasure de la porte. Il embrassa d'un coup d'œil notre logement et leva un sourcil.

— C'est assez confortable, se contenta-t-il de dire.

— Je suppose que tes quartiers sont plus vastes.

— Une antichambre, une chambre et une autre pièce avec un balcon privé. Un logement plus petit ferait insulte à la déesse !

A la lumière tremblante de la lampe, je remarquai un objet brillant sur le petit doigt de sa main gauche. C'était la bague ornée d'une pierre noire qu'il avait trouvée sur le Rocher du sacrifice. Les événements s'étaient tellement précipités que je n'y avais plus songé.

Il suivit mon regard et remua le doigt, en faisant briller la pierre à la lumière.

— Elle est très juste, même pour mon petit doigt. Qu'en penses-tu, Gordianus ?

— C'est une bague de femme, sans aucun doute. Je n'ai jamais vu de pierre semblable.

— Vraiment ? Je suppose que ces pierres sont plus recherchées à Massilia qu'ailleurs, à cause du *xoanon* d'Artémis. Cette pierre est tombée du ciel, exactement comme le *xoanon*, il y a longtemps. Les pierres célestes ne sont pas forcément jolies. Parfois, elles sont fort laides, mais celle-ci est assez intéressante. Elle n'est pas complètement noire, on y voit des volutes argentées, et elle est lisse et brillante comme du marbre poli. Elle doit avoir de la valeur, à mon avis.

— Est-ce le genre de bague qu'un Massiliote pourrait donner à sa bien-aimée ?

— Je le suppose, si l'homme est riche et la bien-aimée assez belle pour porter des bijoux aussi précieux.

Avec effort, il l'ôta de son doigt et me la tendit.

— Pourquoi se trouvait-elle sur le Rocher du sacrifice ? demandai-je. Nous avons vu comme il est difficile de parvenir au sommet.

— Deux personnes sont allées là-haut, il n'y a pas longtemps, répondit Hiéronymus en pinçant les lèvres : l'officier avec la cape bleu clair et la femme qui a sauté.

— Qu'on a poussée, corrigea Davus.

— Apollonidès a envoyé ses hommes fouiller les environs du rocher, mais il leur a formellement interdit d'y grimper. Cette bague est peut-être là depuis lors.

— Peut-être, concéda Hiéronymus. Mais il semble peu probable qu'elle ait glissé accidentellement du doigt de la femme.

— Peut-être a-t-elle ôté la bague de son doigt avant de... basculer dans le vide, dis-je.

— Nous les avons vus lutter un moment, vous vous rappelez ? Peut-être l'homme l'a-t-il arrachée du doigt de la femme et l'a-t-il laissée tomber, suggéra Davus.

— Quand elle a sauté, insista Hiéronymus.

— Dans un cas comme dans l'autre, si cette bague provient vraiment du doigt de cette femme..., dis-je sans aller au bout de ma pensée. Est-ce que cela t'ennuie, Hiéronymus, de me la confier quelque temps ?

— Tu peux la jeter dans la mer, je m'en moque éperdument. Je n'en ai pas besoin... Croyez-vous que nous aurons quelque

chose à nous mettre sous la dent ce soir ? ajouta Hiéronymus en se caressant le ventre.

L'estomac de Davus gargouilla par sympathie.

Comme s'il répondait à ce signal, un jeune esclave apparut dans le couloir.

— Le dîner est servi dans le jardin, annonça-t-il.

— Un dîner sous les étoiles, quelle merveille ! s'exclama Hiéronymus en se retournant pour sourire à l'esclave.

À la lueur de la lampe, je remarquai l'air surpris du garçon. Il ouvrit de grands yeux, puis recula et détourna le visage.

— Non... pas pour moi, parvint-il à bégayer. Je suis venu pour les deux Romains.

— Alors, où dois-je manger ? demanda Hiéronymus.

— Dans... ton appartement, bégaya l'esclave dont la voix n'était guère qu'un murmure.

— Bien sûr, repartit sèchement Hiéronymus. A quoi pensais-je ? Le bouc émissaire dîne seul.

Le jardin était mal éclairé. Dans les quelques lampes disposées ça et là, les flammes étaient basses.

J'eus de la peine à estimer le nombre de gens réunis là ; cinquante, peut-être plus. Qui le premier magistrat suprême avait-il invité ? Sans doute les plus hauts dignitaires parmi les magistrats suprêmes ; les prêtres d'Artémis ; les chefs de l'armée ; peut-être quelques exilés romains importants ; certainement le commandant romain.

Domitius, à demi allongé sur un divan, buvait du vin à petites gorgées dans une coupe. L'esclave nous conduisit au divan libre à côté du sien.

Domitius nous jeta un regard trouble. Si quelqu'un devait se sentir trahi par les événements de la journée, c'était bien lui. En Italie il n'avait pas tenu compte des conseils de Pompée : il avait résisté à Corfinium contre César, et avant même que le siège eût commencé, il avait été livré à César par ses propres hommes. Maintenant, piégé une fois de plus dans une ville assiégée par le général, il avait désespérément compté sur Pompée pour avoir des secours, mais les navires que celui-ci avait envoyés étaient passés au large de Massilia en direction du couchant.

Domitius avait de la peine à articuler.

— Te voilà, fauteur de troubles. Tu n'ignores pas que tu m'as mis dans un sale pétrin aujourd'hui. Un compatriote romain dont je suis personnellement responsable s'aventure sans autorisation dans un lieu sacré ! A quoi pensais-tu, Gordianus ?

— Davus et moi, nous voulions voir la flotte prendre la mer, expliquai-je d'une voix neutre. Il y avait foule sur les murailles. Le Rocher du sacrifice semblait le meilleur endroit pour assister au départ.

— C'était interdit, tu le savais.

— Peut-on s'attendre à ce qu'un visiteur se souvienne de toutes les coutumes locales ?

Domitius prit cette excuse pour ce qu'elle valait et répondit avec cynisme :

— Tu peux escalader le Rocher du sacrifice et pisser de là-haut, je m'en moque. Mieux encore, tu peux sauter dans la mer. C'est probablement le seul moyen de sortir de cette ville maudite.

Il leva sa coupe vide. Un esclave, surgi de l'ombre, la remplit.

— Le bon vin italien est la seule chose dont ils semblent avoir des réserves. Et des esclaves pour le servir. Quel endroit minable !

Il ne faisait aucun effort pour baisser la voix. Je regardai autour de moi. Des invités arrivaient encore. L'ambiance était morose, et les conversations paisibles. Des visages se tournèrent vers nous à la suite de l'éclat de Domitius.

— Si tu n'y prends pas garde, dis-je en aparté, ta langue t'amènera plus d'ennuis que je pourrai jamais t'en causer.

— Je suis un Romain, Gordianus, rétorqua-t-il avec amertume. Je n'ai aucun savoir-vivre et je n'ai peur de rien. Voilà comment nous avons réussi à conquérir le monde, du moins certains d'entre nous. Tiens, voici un autre fameux perdant, Milon, là-bas au fond du jardin.

Milon apparut dans la pénombre, il avait l'air aussi abattu que Domitius. Il se laissa tomber sur le divan voisin de celui de Domitius et fit claquer ses doigts. Quand l'esclave apporta de nouveau du vin, je refusai. Ce soir-là, il me fallait rester vigilant.

Une colonnade entourait le jardin. Au centre, une fontaine était ornée d'une statue traditionnelle d'Artémis. Des divans étaient groupés en U, les uns dans un sens, les autres dans le sens opposé, si bien qu'ils dessinaient une sorte de motif grec, comme on en voit souvent sur l'ourlet d'une tunique. Cette disposition permettait d'entendre les conversations de groupes voisins. À proximité, se trouvaient surtout des Romains. Ils parlaient latin à voix basse. J'aperçus Caius Verrès qui me regarda par-dessus son épaule et eut l'audace de m'adresser un clin d'œil.

Les invités étaient des deux sexes, mais les hommes étaient bien plus nombreux que les femmes. Celles-ci suivaient la coutume massiliote : contrairement à ce qui se fait à Rome, elles ne prenaient pas de vin.

Apollonidès et son escorte furent les derniers à arriver. Tout le monde se leva par respect pour le premier magistrat suprême. Certains, comme Domitius et Milon, ne semblaient plus très solides sur leurs jambes. Les hommes au visage sévère qui entouraient Apollonidès devaient être ses conseillers les plus proches. Dans le groupe, je remarquai un jeune couple : la fille unique d'Apollonidès, Cydimache, et son mari, Zénon.

La jeune femme portait une robe ample en tissu arachnéen strié de fils d'or et d'argent. Les voiles aux vives couleurs qui lui dissimulaient le visage étaient en étoffe légère comme de la gaze. Sur une autre femme, des vêtements aussi coûteux et aussi recherchés auraient pu être un signe de richesse et de caste, mais sur Cydimache, ils étaient surtout destinés à détourner l'attention de son corps bossu, difforme. Même ses mains étaient cachées.

Elle avançait lentement, d'un pas hésitant. On se sentait mal à l'aise en apercevant ce petit groupe à la tête duquel se trouvait l'homme le plus puissant de Massilia, l'imposant Apollonidès à la mâchoire énorme. Ce spectacle était vraiment singulier ; jamais auparavant je n'avais vu une créature mortelle aussi difforme dans un tel environnement : habillée avec élégance, elle dînait à une place d'honneur parmi les notables et les riches. En général, on voit ces malheureux en haillons recroquevillés dans les caniveaux, ou mendiant dans les

quartiers misérables d'une ville. Nul ne sait d'où ils viennent ; nul ne peut imaginer comment ils survivent. Une famille romaine respectable ne permettrait jamais à un tel monstre d'exister, du moins elle le cacherait et ne se montrerait jamais en sa compagnie. Mais Apollonidès ne pouvait renier cet enfant. Peut-être, affirmait Milon, Apollonidès l'aimait-il comme tout homme aime sa fille unique. Je songeai à ma propre fille, Diana, si brillante, si belle, et j'éprouvai de la compassion pour Apollonidès.

Et qu'en était-il du jeune homme qui marchait à côté de Cydimache en lui serrant le bras avec sollicitude, bien qu'il fut incapable de la faire tenir toute droite ? Zénon avait ce genre de beauté sombre et rêveuse des jeunes poètes fantasques. Ses cheveux bruns étaient ébouriffés, et il avait l'air dans la lune. Il portait encore sa cape bleu pâle d'officier. Son air défait raviva en moi un souvenir : il devait être l'officier que j'avais vu cet après-midi-là sur l'unique navire qui rentrait au port, debout seul à la proue, détournant son visage de la foule massée sur les murailles de la cité.

Je remarquai un autre détail : Zénon boitait légèrement en s'appuyant sur sa jambe gauche.

Il n'y eut aucun discours pour commencer la soirée, pas même un mot de bienvenue de la part d'Apollonidès. Si la journée s'était terminée différemment, si Massilia avait remporté une grande victoire, tout le monde aurait été ravi d'écouter des palabres à n'en plus finir et de glorifier les héros. Il aurait été légitime, que dis-je ? indispensable d'éprouver de la fierté et de jubiler. Au lieu de cela, ce qui devait être une fête ressemblait à de sinistres funérailles.

Je m'étais demandé comment Apollonidès avait pu élaborer un menu de banquet alors que la famine sévissait. L'ingéniosité de ses cuisiniers était louable. Je n'avais jamais vu de nourriture préparée et présentée avec autant d'art, servie en portions aussi minuscules. En toute autre circonstance, il aurait été ridicule qu'un plat consistant pût se réduire à une seule petite olive garnie d'un brin de fenouil. Elle était présentée sur une minuscule assiette en argent, peut-être dans l'intention de donner l'illusion qu'il y en avait deux. Milon plaisanta :

— Alors que penses-tu de la nouvelle cuisine massiliote, Gordianus ? Je ne crois pas qu'elle aurait grand succès à Rome.

Personne ne rit.

Le divan que je partageais avec Davus était placé de telle façon qu'en regardant au loin, je pouvais voir les divans où Apollonidès et ses proches étaient installés. À cause du faible éclairage, il était difficile de distinguer leur visage, encore plus leur expression, mais même leurs silhouettes floues reflétaient le découragement. Je pouvais entendre leur conversation quand les gens cessaient de parler autour de moi. À mesure qu'on servait du vin, une voix forte avait tendance à dominer les autres : celle de Zénon.

Pendant ce temps-là, Domitius et Milon échangeaient des propos sans queue ni tête, pleins de rancœur. Il s'avérait que le Romain qui commandait la prétendue flotte de secours était un

certain Lucius Nasidius. Je ne le connaissais pas, mais eux avaient des opinions arrêtées sur lui. Ni Domitius ni Milon n'était surpris que l'homme eût hésité à participer à la bataille, puis eût filé quand les choses avaient mal tourné pour les Massiliotes ; l'un ou l'autre aurait pu conseiller à Pompée de ne pas envoyer un lâche comme Nasidius pour une mission aussi critique ; ce désastre était simplement la plus récente d'une série de décisions malencontreuses prises par Pompée.

Domitius ou Milon essayait de me faire participer à leur dialogue. Je leur répondais distrairement, car je tendais l'oreille pour saisir la conversation provenant du groupe d'Apollonidès. D'après les bribes que je pouvais entendre, ce que je soupçonnais fut confirmé : Zénon commandait le navire venu apporter la nouvelle de la défaite écrasante. Quand il commença à parler de la bataille, le silence se fit.

— Ils ne combattent pas comme des hommes ordinaires, disait Zénon.

— Et sur quelle expérience te fondes-tu pour te permettre cette remarque, mon gendre ? questionna Apollonidès d'un ton sec. À combien de batailles as-tu participé ?

— J'ai combattu aujourd'hui ! Et si tu avais été là, tu saurais ce que je veux dire. L'atmosphère était surnaturelle. À ce qu'on raconte, les dieux assistent aux batailles, relèvent les guerriers qui sont tombés, les incitent à aller de l'avant ; mais je ne crois pas que les dieux étaient présents sur la mer aujourd'hui et qu'ils encourageaient les vainqueurs. C'était César qui les inspirait. Ils criaient son nom pour se remonter le moral, pour faire honte aux traînards, pour terrasser leurs ennemis. J'ai vu des choses terribles aujourd'hui, que je n'aurais jamais crues possibles...

Dans la pénombre je vis la forme voilée de Cydimache se rapprocher de son mari sur le divan qu'ils partageaient, comme pour le réconforter. Est-ce qu'Apollonidès qui était assis en face d'eux se renfrogna ? Je ne saurais le dire. Sa silhouette grise se tenait assise très droite, les bras croisés, les épaules raides, la mâchoire en avant.

Zénon continua, à voix basse, mais ses paroles étaient claires. De temps en temps, quand l'émotion affleurait, il avalait sa salive.

— Ce que j'ai vu aujourd'hui ! Le sang... le feu... la mort... Il y avait... il y avait deux Romains qui se ressemblaient, sans doute des jumeaux. Ils étaient sur une galère qui essayait de nous aborder. Les Romains ont jeté des grappins, mais ils nous ont manqués. Ils tentaient de se rapprocher ; nous ne cessions de manœuvrer pour nous éloigner : leurs hommes étaient plus nombreux que les nôtres, ils nous auraient écrasés. Notre seul espoir était de nous écarter de notre adversaire pour nous servir de nos catapultes, ou de virer de bord pour l'éperonner. Mais le capitaine romain nous poursuivait comme un chien derrière une chienne. Ils se sont approchés si près que certains de leurs hommes ont sauté à bord de notre navire. Seulement une poignée, huit ou dix. Quelle bravoure ! Quelle folle audace ! Ils cherchaient la gloire, vois-tu. Si nos ennemis avaient fini par nous attraper avec leurs grappins et déferler sur le pont, ces hommes auraient pu se vanter d'être les premiers à bord.

« À la tête du groupe se trouvaient les deux jumeaux.

On croyait rêver, comme si les dieux voulaient nous déconcerter en nous envoyant ces deux êtres quasiment identiques. Quand l'esprit se trouble au cours d'une bataille, on est perdu. Un instant d'incertitude, un battement de cils, un coup d'œil d'un visage à l'autre, et on est mort ! Ils étaient jeunes, ces deux-là ; jeunes et beaux, ils souriaient, criaient et fendaient les airs avec leur épée.

« Mais l'un d'eux a été étourdi : il s'est aventuré trop loin et s'est exposé à une attaque de côté. Par surprise, l'un de nos hommes lui a tranché net la main droite, celle qui tenait l'épée. Le Romain n'a jamais cessé de sourire ! Non, ce n'est pas tout à fait exact : son sourire s'est transformé en une sorte de rictus horrible, figé sur son visage. Le sang a giclé du poignet coupé. Le garçon l'a regardé, ahuri, mais toujours avec ce rictus démoniaque. On aurait pu croire que c'en était fini de lui, mais il n'a même pas titubé. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il s'est penché, il a tendu la main gauche et a ramassé l'épée que tenait encore sa main droite coupée. C'est incroyable, mais je l'ai vu de mes

propres yeux ! Il a réussi à saisir l'épée, il s'est redressé et a continué à combattre. Il servait de bouclier à son frère, le protégeait, ne se souciant absolument pas de sa propre sécurité. C'était terminé pour lui ; il ne survivrait jamais à la perte de tant de sang, il devait le savoir. Pourtant il balançait les deux bras, faisait des moulinets avec son épée, agitait le poignet d'où jaillissait le sang en grandes gicées.

« Mes hommes ont reculé, horrifiés, écoeurés par le sang qui les aspergeait. J'ai réussi à les rameuter et nous avons foncé sur le Romain. Il a levé le bras gauche très haut en l'air. Son épée allait s'abattre sur mon crâne. J'ai cru que j'allais mourir, mais il n'est jamais parvenu à laisser retomber son arme. Un de mes hommes est arrivé sur le côté et lui a assené à deux mains un coup qui lui a tranché le bras au niveau du coude. Que de sang ! Quel spectacle abominable !

Zénon s'interrompit un long moment. Tout le monde s'était tu pour écouter. Cydimache se rapprocha encore de son époux, frémit et haleta. Puis, ayant repris son souffle, il continua :

— De son poignet droit mutilé jaillissait encore du sang. Son coude gauche également tranché ruisselait de sang. C'était horrible ! Et il ne s'écroulait toujours pas. Debout, très droit, serrant les dents, il cria un seul mot. Sais-tu ce que c'était ? « César ! » Pas le nom de sa mère ; pas le nom de son jumeau ; pas le nom d'un dieu, mais « César ! ». Son frère se joignit à lui, puis les autres Romains. Tous hurlaient en chœur, comme s'ils nous jetaient une malédiction.

« Nous avions gagné. Notre navire avait réussi à s'éloigner de la galère. Les Romains restés à notre bord se trouvaient isolés. Mais le blessé, sans bras, sans mains, continuait de protéger son frère, en vociférant. Il se jetait sur nous, donnant des coups ici et là, se servant de son corps mutilé comme d'une arme. C'était monstrueux, un vrai cauchemar !

« Pendant un moment... juste un moment, j'ai été pris de panique. Ces dix Romains, s'ils étaient tous comme celui-là, seraient capables de nous tuer et de s'emparer du navire. Ils m'apparaissaient comme des démons.

« Ils n'étaient pourtant que des hommes, bien sûr, et ils sont morts comme des hommes. Ils auraient pu sauter à la mer pour

se sauver et essayer de regagner leur navire, mais ils ont tenu bon et combattu. Le Romain mutilé a fini par tomber. Nous l'avons lardé de coups de poignard. Les blessures ont à peine saigné, il avait déjà perdu tant de sang. Son visage était pâle comme un suaire. Il avait toujours cet horrible rictus quand ses yeux ont chaviré et qu'il s'est recroquevillé sur le pont.

« Son jumeau a crié « César ! » et s'est rué sur nous en pleurant. Il était fou de chagrin, il ne prêtait attention à rien. Je lui ai donné un coup de poignard dans le ventre, puis un dans la gorge. J'ai été stupéfait de voir avec quelle facilité il est mort. Les autres Romains nous ont donné du fil à retordre. Il fallait deux Massiliotes pour chacun. Même quand leurs cadavres ont été jetés à la mer, ils continuaient de nous tuer. Leur sang avait rendu le pont si glissant que l'un de mes hommes est tombé et s'est brisé les vertèbres. Il a expiré aussitôt, allongé sur le dos, le cou tordu, les yeux exorbités, tournés vers le ciel.

Un silence sépulcral s'était abattu sur le jardin. Même les esclaves qui portaient des plateaux sous la colonnade s'étaient arrêtés. Même l'Artémis de la fontaine semblait écouter, immobile, son arc à la main et la tête légèrement inclinée.

Cydimache se rapprocha encore de son mari. Zénon posa doucement la main sur le bras caché de son épouse, comme si c'était elle qui avait besoin d'être réconfortée.

Apollonidès, assis, comme pétrifié, avait soudain pris conscience du silence de mort qui régnait. Ses hôtes étaient envoûtés par les paroles de Zénon.

— Une journée funeste pour Massilia, finit-il par remarquer, presque dans un murmure.

— Une journée funeste, beau-père ? C'est tout ce que tu trouves à dire ? Ce n'est rien comparé à ce qui nous attend !

— Parle moins fort, Zénon.

— Pourquoi, premier magistrat suprême ? Tu t'imagines qu'il y a des espions parmi nous ?

— Zénon !

— Tout ceci, c'est votre faute, à toi et aux autres qui avez voté pour soutenir Pompée contre César. Je vous ai avertis !

— Tais-toi, Zénon ! On en a discuté en temps voulu. Une décision a été prise...

— Par un groupe de vieilles barbes incapables de déchiffrer l'avenir. Nous n'aurions jamais dû fermer nos portes à César ! Quand il est venu solliciter notre aide et nous offrir sa protection, nous aurions dû l'accueillir à bras ouverts.

— Non ! Massilia est toujours restée fidèle à Rome. Pompée et le Sénat sont Rome, pas César. César est un usurpateur, un traître, un...

— César est l'avenir, beau-père ! Quand tu l'as repoussé, c'est à l'avenir que tu as tourné le dos.

Cydimache posa la main sur le bras de Zénon, pour le réconforter ou pour qu'il se maîtrise.

Ce geste de fidélité conjugale irrita Apollonidès.

— Ma fille ! Comment peux-tu rester là à écouter cet homme, quand il parle à ton père sur ce ton ?

Cydimache ne répondit rien. J'observai sa silhouette voilée dans la pénombre. Elle était comme un oracle qui refuse de parler, obscure, mystérieuse. Je ne voyais rien de son visage ou de son corps difformes. Elle me semblait écartelée, terrassée par le chagrin. Était-ce l'effet de mon imagination, étais-je capable d'interpréter ce que me révélait la silhouette d'une bossue voilée ?

Zénon se dégagea sans brusquerie, tendrement, et se leva.

— Tout ce que je sais, beau-père, c'est que lorsque j'étais là-bas et que je regardais nos navires partir en flammes ou se disloquer avant de s'abîmer dans les vagues, je n'ai entendu personne crier ton nom ou celui de Pompée. Des hommes criaient « César ! » quand ils tuaient, et aussi quand ils mouraient. Et ces hommes ont gagné la bataille. Je m'attends à ce qu'ils crient son nom quand ils abattront les murailles de Massilia. Ils crieront « César ! César ! » quand ils nous trancheront la gorge, et le nom de César retentira aux oreilles de nos femmes et de nos filles quand elles seront déshabillées, violées et emmenées en esclavage.

C'en était trop pour nombre de spectateurs. Certains avaient le souffle coupé, d'autres grommelaient.

Même dans la pénombre, je vis qu'Apollonidès tremblait de colère.

— Va-t'en ! murmura-t-il d'une voix rauque.

— Pourquoi pas ? répondit Zénon. Je n'ai plus faim, même pour manger cette misérable pitance. Viens, ma femme.

Apollonidès tourna son regard vers Cydimache, qui semblait hésiter. Enfin, elle se leva péniblement et resta debout, toute recroquevillée à côté de son mari. Avec une lenteur qui faisait peine à voir, tous deux quittèrent le jardin, Cydimache en traînant les pieds, Zénon en boitant et en lui tenant le bras. Apollonidès regardait toujours droit devant lui.

Après le départ de Zénon, curieusement, la soirée s'anima. De tous les coins montait le bourdonnement de conversations à voix basse. Les gens partageaient l'indignation qu'avaient suscitée les paroles de Zénon, ou leur approbation. Ou peut-être se sentaient-ils obligés de combler le vide angoissant du silence.

— Reste ici, chuchotai-je à Davus.

Tandis que je passais à côté de Milon, il me signala du doigt une direction, croyant que je cherchais les latrines :

— Tu les trouveras par là. Elles sont sommaires, comparées à ce que nous avons à Rome, ajouta-t-il.

Je fis un détour, afin qu'il ne fut pas trop évident que je suivais Zénon. Il y avait assez d'agitation parmi les invités et les esclaves qui servaient pour que je n'attire pas l'attention.

Zénon et sa femme avaient disparu par une porte qui donnait sur une des colonnades et menait à un long couloir très large. Je marchai vite, en jetant un coup d'œil dans les pièces de chaque côté, sans voir personne avant d'arriver à une autre cour, beaucoup plus petite et plus intime que celle où avait lieu le dîner. La cour était sombre et déserte. Du moins, c'est ce que je crus jusqu'à ce que j'entende des voix étouffées.

Je retins mon souffle et écoutai, mais les voix étaient trop basses pour que je comprenne les paroles. L'une d'elles était certainement celle d'un homme ; hormis cela, je ne pouvais faire que des conjectures.

— Zénon ? dis-je.

Un long silence. Puis, la voix de Zénon :

— Qui es-tu ?

Je sortis de l'ombre de la colonnade et m'avançai dans la cour faiblement éclairée par les étoiles.

— Je m'appelle Gordianus.

Un silence encore plus long. À nouveau, la voix de Zénon :

— Est-ce que je te connais ?

— Non, je suis un Romain. Un invité de ton beau-père.

Ce n'était pas entièrement faux.

— Que veux-tu ?

Il sortit de derrière la colonnade d'en face et fit quelques pas vers moi. Sa cape cachait sa silhouette, mais je crus voir sa main droite aller vers sa taille comme pour prendre un poignard. Il approcha encore.

Pendant un bref instant, je fus frappé par l'ironie de la situation, à supposer que l'on trouve mon corps sans vie à cet endroit. Combien de fois avait-on eu recours à moi pour identifier un cadavre découvert dans une cour, pour identifier l'assassin ? Les dieux s'amuseraient follement si Gordianus le Limier terminait sa vie en victime, comme celles des mystérieuses affaires qu'il avait passé son existence à élucider ! Un esclave trouverait mon corps, on donnerait l'alarme, et le dîner du premier magistrat suprême serait interrompu. On remarquerait les traces de coups de poignard et l'identité de la victime resterait inconnue jusqu'à ce que quelqu'un – Domitius, Milon, Davus, Apollonidès lui-même ? – m'identifiât. Mais il y avait peu de chances pour que l'un d'eux fît des efforts pour découvrir le meurtrier, excepté peut-être le pauvre Davus.

A moins que...

Pendant un instant, j'imaginai une histoire extravagante : Méto était encore vivant et à Massilia, les rôles étaient inversés. J'étais celui qui devait mourir, et lui devait me pleurer et débusquer mon assassin. J'éprouvais un avant-goût de la mort comme tous les hommes doivent parfois en ressentir, surtout quand ils vieillissent. Qu'est-ce que passer dans l'autre monde, sinon être rayé de l'histoire, devenir quelqu'un dont on parle au passé, observer en silence dans l'ombre pendant que les autres continuent d'écrire la légende des vivants ?

Je frissonnai ; peut-être titubai-je un peu, car Zénon s'avança.

— Tu te sens mal ?

— Non, ça va bien. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que tu boites légèrement en marchant.

Il se raidit. Se sentait-il coupable, ou était-ce simplement sa réaction face à l'impertinence d'un inconnu ?

— Une blessure contractée au cours d'une bataille, finit-il par répondre.

— Au cours de la bataille d'aujourd'hui ? Ou est-ce que tu boites depuis plusieurs jours ?

Il était si près de moi que, même à la clarté des étoiles, je pus voir son froncement de sourcils.

— Qui es-tu pour me poser une telle question ?

— A Rome, on m'appelle le Fin Limier. Même ici, certains de tes compatriotes ont entendu parler de moi. L'un d'eux est venu me voir l'autre jour, un homme appelé Arausio. Il pleurait sa fille, Rindel.

Une forme émergea de derrière une des colonnes. On la distinguait à peine dans l'ombre, mais il était impossible de ne pas reconnaître la silhouette difforme de Cydimache.

— Que veux-tu ? demanda Zénon d'un ton brusque. Pourquoi me dis-tu cela ? ajouta-t-il à voix basse.

Je baissai la voix pour la mettre au diapason de la sienne.

— Est-ce que le nom d'Arausio te dit quelque chose ? Ou le nom de Rindel ?

De nouveau, il approcha la main de son poignard. Je tremblai d'effroi, mais sa nervosité m'enhardit.

— Écoute-moi, Zénon. Arausio croit savoir ce qu'il est advenu de sa fille, mais il ne peut en être sûr...

— En quoi cela te concerne-t-il, Gordianus ?

— Quand un homme perd son enfant, il a besoin de savoir la vérité. L'ignorance le ronge, le prive de sommeil, l'empoisonne. Crois-moi, j'en ai l'expérience ! Arausio pense que toi seul peux lui dire la vérité sur ce qui est arrivé à sa fille.

Je jetai un coup d'œil à la silhouette de Cydimache qui restait dans l'ombre.

— Si tu n'as rien à cacher, alors pourquoi baisser la voix pour empêcher ta femme d'entendre.

— Ma femme..., dit Zénon qui suffoqua presque en prononçant le mot. Ma femme n'a aucun compte à rendre. Si tu oses seulement prononcer son nom, je jure par Artémis que je te tuerai sur-le-champ.

Il avait déjà tué des hommes ce jour-là. Je ne doutais pas qu'il en tuerait un de plus. Oserais-je le pousser à bout ? S'il me voyait mettre la main dans le petit sac que j'avais à la taille, il pourrait mal interpréter le geste et dégainer son poignard, aussi procédaï-je avec lenteur et parlai-je très doucement.

— J'ai une chose à te montrer, Zénon. C'est dans ce petit sac. Voilà, je la sors maintenant. Tu la vois entre mes doigts ?

Je me pris à regretter que la lumière ne fut pas plus forte, pour que j'observe mieux son visage alors qu'il regardait la bague. La reconnaissait-il ?

Je l'entendis produire un bruit étrange, comme s'il déglutissait ou comme s'il avait de la peine à respirer. Il recula. La peur ou la claudication le fit trébucher. Cydimache sortit de l'ombre et s'avança en titubant, serrant sa robe contre sa poitrine. Elle avait dû penser que j'avais frappé Zénon.

Celui-ci regarda par-dessus son épaule.

— N'avance pas ! cria-t-il avec un sanglot dans la voix.

Il se retourna vers moi et tira son poignard. La lame brilla à la pâle clarté des étoiles.

Son ouïe était plus fine que la mienne. Il se raidit soudain et baissa le bras. Les yeux fixés sur quelque chose qui se trouvait derrière moi, il recula jusque dans l'ombre de la colonnade. Il passa le bras autour de Cydimache, rapprocha son visage du sien, chuchota. Tous deux se retirèrent dans les ténèbres.

— Enfin, te voilà !

Je sursautai quand Davus s'approcha de moi. Mon cœur battait à tout rompre. Je ne savais pas si je devais le remercier ou le maudire. Avait-il gâché l'instant où Zénon aurait pu passer aux aveux, ou m'avait-il sauvé la vie ?

Je poussai un long soupir et regardai dans la direction où Zénon et Cydimache avaient disparu.

18

— Après ce que j'ai vu ce soir, trois choses sont claires, dis-je.

S'il y avait eu de la place dans cette pièce minuscule, j'aurais fait les cent pas. Je me contentai de m'asseoir sur le lit étroit en m'adossant au mur, face à Davus.

— Premièrement, Zénon a reconnu cette bague.

Je la fis rouler entre mes doigts et examinai la pierre insolite à la lueur de la lampe.

— Il a tout de suite réagi vivement, ajoutai-je.

— Alors la bague appartenait à Rindel, conclut Davus.

— Pas nécessairement, répliquai-je. Nous ne sommes toujours pas certains qu'il s'agissait de Rindel et Zénon, sur le rocher, ce jour-là.

— Mais ce devait être Zénon ! Il boitait ce soir.

— Sa claudication peut s'expliquer autrement. Il m'a affirmé qu'elle résultait d'une blessure contractée au cours de la bataille.

— Je parierais qu'il boitait bien avant ce matin, repartit Davus d'un ton bourru. Ce devrait être facile de le découvrir. Les autres officiers doivent savoir depuis combien de temps il boite ; Apollonidès aussi.

— Je poserai la question au premier magistrat suprême dès que je le pourrai. Mais tu as raison, sa claudication n'est pas une chose que Zénon pouvait cacher.

« La deuxième chose que nous savons avec certitude, c'est que Zénon aime vraiment Cydimache. Bien qu'Arausio suppose que Zénon a abandonné Rindel et épousé la fille du premier magistrat suprême uniquement par ambition, les jeunes mariés éprouvent une affection sincère l'un pour l'autre. Tu les as vus ce soir ? La façon dont elle se rapprochait de lui, pour le calmer ; la façon dont il posait la main sur elle, presque spontanément, avec tendresse. Ce n'était pas de la comédie. J'ai vu un homme et une femme qui s'entendaient à merveille, unis par une confiance mutuelle.

— On pourrait dire la même chose d'un cavalier et de sa monture, grommela Davus.

— Cydimache est une femme, Davus.

— Si Zénon est calculateur et ambitieux comme le croit Arausio, la femme qu'il a épousée ne compte ni plus ni moins pour lui que l'animal qu'il chevauche. Tout ce qu'il cherche, c'est un moyen sûr d'atteindre son but. En épousant Cydimache, il y est parvenu directement. Maintenant, il l'a sur les bras, et il faudra qu'il la mette enceinte s'il veut devenir magistrat suprême. Aussi s'est-il obligé à lui faire l'amour, ce dont elle lui est reconnaissante. Pourquoi ne roucoulerait-elle pas et ne le réconforterait-elle pas ? Et puis un homme s'habitue à tout dans ce bas monde – un homme qui a été esclave peut te le dire. Zénon est capable de poser la main sur elle sans frémir ? Et alors ? Vu la façon dont elle cache son corps, il est probable qu'elle reste voilée dans l'intimité. Alors Zénon ferme les yeux et pense à la jolie Rindel.

— Quoi ! Il rêve à la jeune fille qu'il aurait poussée de sang-froid du haut du Rocher du sacrifice ?

— « De sang-froid ! » Voilà l'expression qui convient pour un homme comme Zénon.

— Non, répliquai-je en secouant la tête, ce mariage n'est pas ce que tu crois. La façon dont ils se sont touchés, cela m'a rappelé la façon dont toi et Diana vous vous touchez, sans même vous en rendre compte. Oui, c'est exactement pareil.

Davus baissa les yeux et pinça les lèvres. Sa constante gentillesse me faisait facilement oublier qu'il était également loin de chez lui et que sa famille lui manquait.

— Quelle est la troisième chose ? me demanda-t-il.

— Zénon n'est pas un lâche. L'histoire qu'il a racontée au dîner m'a glacé le sang. Il a dû voir des choses atroces aujourd'hui et, pourtant, il n'a pas perdu la tête, il a ramené ses hommes à bon port. Et il n'a pas hésité à s'opposer à son beau-père. Zénon a du cran. J'en viens à me poser une question : ce genre d'homme pousserait-il une femme sans défense du haut d'un à-pic ?

Davus ne fut pas convaincu. Il croisa les bras et rétorqua :

— Il la pousserait si elle lui causait des ennuis — ceux qu'une femme éconduite, devenue folle, peut causer à un arriviste ambitieux.

— Alors, tu n'as rien vu de bien chez Zénon ? Rien du tout ?

— Absolument rien.

— Tu parais tout à fait sûr de toi, dis-je posément.

— J'ai mes raisons. J'ai déjà rencontré ce type d'homme. Pas toi ?

Maintenant, c'était au tour de Davus de marquer des points.

— Aime-t-il Cydimache ? Il y gagne certainement à faire semblant.

« Se conduit-il en héros ? Si son navire coule dans la bataille, il se noie comme les autres. Alors, pourquoi ne combattrait-il pas aussi vaillamment que le premier venu ?

« A-t-il du cran ? Sans aucun doute. Tu sembles l'admirer parce qu'il a répondu insolemment à Apollonidès en public, mais cela ne te plairait guère si je me montrais aussi irrespectueux à ton égard, beau-père.

« Un homme aussi capable pourrait-il tuer de sang-froid une femme qu'il a jadis aimée ? Il se trouve que Zénon est beau et qu'il vient d'une bonne famille. Alors, pourquoi ne serait-il pas charmant et sympathique ? Il lui est d'autant plus facile de commettre en toute impunité une action abominable, comme d'éliminer une ancienne maîtresse gênante.

Satisfait d'avoir exposé son point de vue, Davus rejeta la tête en arrière, ferma les yeux, écarta les bras et bâilla en ouvrant tout grand la bouche.

Il était l'heure de dormir. J'éteignis la lumière. La pièce était si sombre que je ne voyais aucune différence, les yeux ouverts ou fermés.

Avais-je si mal jugé Zénon ? J'étais fatigué et désorienté, comme un vieux chien de chasse qui ne peut plus se fier à son flair et qui, après avoir erré pendant une longue journée, se retrouve perdu dans les champs loin de chez lui.

Quand j'ouvris les yeux le lendemain matin, je fus incapable de dire si c'était la faim qui m'avait réveillé ou le gargouillement de mon estomac, tant celui-ci était bruyant. La pièce sans

fenêtre était obscure ; la seule lumière venait de la porte ouverte et du couloir à peine éclairé. J'entendais vaguement des voix au loin, des pas précipités, des cliquetis, tous les bruits d'une maisonnée en pleine activité.

Il me vint à l'idée que je me soucias de Zénon et de l'incident sur le Rocher du sacrifice uniquement afin d'oublier la situation déplorable dans laquelle nous nous trouvions. C'était une chose que de passer mes journées à ne rien faire dans la maison confortable du bouc émissaire, c'en était une autre que de me trouver confronté à la perspective d'être en résidence surveillée, entre les mains d'Apollonidès. Plutôt que de me préoccuper de la conduite ignoble du gendre du premier magistrat suprême, j'aurais dû passer la soirée précédente à essayer d'entrer dans les bonnes grâces de Domitius. J'aurais pu l'inciter à nous offrir sa protection, à Davus et à moi, à condition de me montrer suffisamment servile.

Plutôt que de ressasser ces regrets, je préférâi exposer la bague à la faible lumière qui nous parvenait et scruter les profondeurs de la pierre noire tombée du ciel.

Davus remua. Son estomac gargouilla encore plus fort que le mien : il nous fallait trouver à manger. On pouvait difficilement imaginer qu'Apollonidès eût songé à prendre des dispositions pour nourrir deux fauteurs de troubles romains devenus ses hôtes contre leur gré. Nous pourrions, pensai-je, aller à la recherche des cuisines. Pourtant, il semblait peu probable qu'à la suite de la sinistre parodie de banquet de la veille, il y eût beaucoup de restes.

Davus se mit sur son séant, s'étira et bâilla. Il examina la pierre que je tenais à la main et cligna des yeux. Son nez remua. Quand il tourna son regard vers la porte, à mon tour je sentis l'odeur caractéristique de la galette de gruau.

Elle apparut la première. La main qui tenait la galette ronde et plate était cachée, si bien que la galette semblait tenir en l'air toute seule, comme une lune. Puis vinrent un bras et le visage souriant de Hiéronymus.

— Vous avez faim ? demanda-t-il.

— Nous mourons de faim, avouai-je. J'étais plus affamé en quittant le banquet qu'en y arrivant.

— Alors, ses talents d'hôte vont de pair avec ses dons de militaire et d'homme d'État, remarqua sèchement Hiéronymus. Je vous ai également apporté quelque chose à boire, ajouta-t-il en sortant une outre de vin gonflée.

— Que les dieux te bénissent ! dis-je sans réfléchir.

— En réalité, c'est la seule faveur à laquelle je n'ai pas droit. Mais ma corne d'abondance déborde de bonnes choses. Hier soir, pendant que vous mouriez de faim au banquet, j'ai dîné seul et j'ai mangé, devinez quoi ? Non pas une, mais deux cailles rôties avec, en garniture, une marinade de poisson et des olives.

« Puis, après les cailles, sont venus des mullets rouges à la sauce aux amandes, des œufs à la coque roulés dans de l'ase fétide avec un zeste de citron, suivis de... Bon, je me contenterai de dire que les prêtres d'Artémis ont insisté pour que je me gave. Plus les nouvelles de la bataille sont mauvaises, plus on me donne à manger. J'ai l'impression d'être une oie qu'on engraisse pour un festin.

Il tapota sa bedaine qui saillait de manière incongrue sur sa carcasse toute maigre.

— Quand je me suis réveillé ce matin, j'avais encore l'estomac trop plein pour avaler une bouchée. Aussi, quand on m'a apporté cette galette de gruau toute fraîche, j'ai pensé à vous.

Je divisai la galette en deux et la partageai avec Davus. Je m'obligeai à ne prendre que des petites bouchées. Davus semblait avaler sa part sans même la mâcher.

— Tu as donc le droit de te promener librement dans la maison ? demandai-je.

— Personne n'ose m'en empêcher. Les esclaves se dispersent devant moi comme les feuilles d'automne devant l'aquilon. Bien sûr, je m'efforce d'être discret. Je n'ai aucune intention d'interrompre les conseils de guerre ou d'importuner les jeunes mariés éperdument amoureux. Sinon, quand César enfoncera les portes de la ville et que Cydimache mettra au monde un monstre braillard, Apollonidès rejettéra sur moi la responsabilité des deux catastrophes.

— Retourneras-tu chez toi ?

— Je crains que non.

- Est-ce une punition pour avoir violé un interdit ?
- Pas exactement. On pourrait parler de conséquence.
- Je ne comprends pas.

— J'ai convaincu les prêtres que j'avais parfaitement le droit de grimper sur le rocher hier : j'avais entendu Artémis me sommer d'aller guetter la flotte. Eh bien, pouvaient-ils trouver à y redire ? Je crois avoir réussi à les persuader de te pardonner également, Gordianus.

Pour impressionner la populace, ils auraient pu faire de toi et de Davus un exemple, en vous brûlant vifs, en vous pendant tête en bas ou en vous écorchant comme du gibier. Mais je leur ai expliqué qu'infliger des punitions cruelles à nos hôtes romains pourrait à long terme ne pas être une si bonne idée que cela. Si l'on permet à Massilia de continuer d'exister, presque inéluctablement la ville sera sous l'autorité d'un Romain. Si ce n'est pas cette année, ce sera l'année prochaine ; si ce n'est pas César, alors ce sera Pompée. Ou peut-être les deux gouverneront-ils Massilia, l'un après l'autre. J'ai signalé aux prêtres que vous étiez amis des deux hommes et que, de nos jours, l'amitié compte plus que les liens du sang pour un Romain.

— En d'autres termes, tu nous as sauvé la vie, Hiéronymus.

— C'est la moindre des choses. Je suis censé être un sauveur, n'est-ce pas ? Ma mort, selon un processus occulte, doit délivrer Massilia de ses ennemis au dernier moment. Il semble de plus en plus invraisemblable que les prêtres d'Artémis obtiennent ce miracle ; et même s'ils y parviennent, je ne serai pas là pour voir le résultat ! Néanmoins, je peux rester ici, dans ce trou à rat, à regarder mes deux seuls amis dévorer une galette de gruau dont je ne savais que faire – et cela me ravit le cœur.

— Jamais galette ne m'a paru aussi délicieuse, dis-je calmement.

Hiéronymus se contenta de hausser les épaules.

— Mais tu as dit que tu ne rentrerais pas chez toi. Si tu as apaisé les prêtres, il n'y a pas de raison pour que tu restes ici ?

— Mais si : je n'ai plus de maison.

— Comment !

— La maison du bouc émissaire n'existe plus. La populace l'a réduite en cendres.

— Quoi !

— Ça s'est passé tard hier soir. Je suppose qu'enfermés dans cette pièce, vous n'avez pas entendu les trompes sonner l'alarme au feu. J'étais profondément endormi, là-haut, dans ma chambre ; elles m'ont réveillé. Je me suis levé et je suis allé sur le balcon. J'ai vu une lueur rouge dans la direction de ma maison. Apparemment, une bande de gredins s'est rassemblée là-bas après la tombée de la nuit. Ils ont exigé qu'on me livre pour me conduire au Rocher du sacrifice. Apollonidès avait posté à la porte des gardes en petit nombre. La populace n'a pas cru que j'étais absent. Les gardes ont été débordés, les gredins sont entrés de force dans la maison. Ne m'ayant pas trouvé, ils ont tout saccagé et brûlé. Si l'on n'avait pas pu empêcher l'incendie de se propager, imaginez les conséquences : des gens prisonniers à l'intérieur de la cité, avec seulement quelques navires pour les évacuer. Et aussi des émeutes, des scènes de pillage. Seul César peut nous réservé un sort aussi épouvantable !

« Mais les gardes ont appelé des renforts et fait sonner les trompes d'incendie, les hommes d'Apollonidès ont pu maîtriser les flammes. De ma maison, il ne reste que les murs, mais celles des alentours ont été épargnées. Je me trouve donc, une fois de plus, sans logis. Quelle ironie du sort ! Et les têtes des pillards que les hommes d'Apollonidès ont réussi à capturer sont plantées sur des piques parmi les braises fumantes ; leurs corps décapités ont été jetés à la mer.

La dernière bouchée de la galette eut un goût de cendre dans ma bouche.

— Quelle horreur !

— Oui. Nous ne pourrons plus nous asseoir sur ma belle terrasse, regarder les nuages au-dessus de la mer, en buvant du vin de Falerne et en discutant de sophismes.

— Non, je veux dire...

— Je sais ce que tu veux dire, Gordianus, soupira-t-il. Le pire de tout, c'est que je n'ose plus quitter cette maison. Si la populace reconnaît ma litière ou mes vêtements verts... Je n'ai

aucune intention de me laisser pousser dans le vide du haut du Rocher du sacrifice. Quand le moment sera venu, continua-t-il en se redressant, j'espère avoir une vraie cérémonie : de l'encens, des mélopées, *et cetera*, comme vous dites en latin. On ne me précipitera pas dans le vide ; je sauterai de ma propre initiative, comme la pauvre jeune fille que nous avons vue.

— On l'a poussée, intervint Davus, dont la voix était à peine audible.

Hiéronymus feignit de ne pas entendre.

— Me voici donc coincé dans la maison d'Apollonidès, l'endroit de Massilia où j'ai le moins envie de me trouver, et celui où Apollonidès a le moins envie de me voir. Sans doute la déesse pense-t-elle que nous méritons d'être ensemble. Peut-être Artémis, la vierge austère, a-t-elle le sens de l'humour, après tout.

Il croisa les bras et s'appuya contre le chambranle de la porte, examinant notre minuscule chambre d'un air moqueur.

— Hélas ! à la suite des événements d'hier, votre confort s'est considérablement réduit : une lampe, deux lits étroits et un seul pot de chambre pour vous deux. Il n'y a même pas de porte ou de rideau pour que vous ayez un peu d'intimité.

— Ça pourrait être pire, dis-je ; on aurait pu nous enfermer à clef. Je ne sais même pas si nous sommes libres d'aller et venir.

— À mon avis, vu la tournure des événements, Apollonidès t'a complètement oublié. Il en a par-dessus la tête de toutes ces histoires. Il ne pensera probablement pas à toi tant que tu ne croiseras pas son chemin. Ce logement est Spartiate, c'est le moins qu'on en puisse dire, mais comme tu n'as pas d'autre endroit où aller, je suggère que tu profites de son hospitalité tant que tu le pourras. Reste silencieux quand tu es dans cette chambre ; trouve un endroit où vider ce pot ; fais-toi bien voir des esclaves de la maison. Laisse entendre que tu es un ami de César, mais n'insiste pas sur cette amitié qui pourrait te valoir d'être assassiné pendant ton sommeil. Par ailleurs, va et viens aussi discrètement que possible.

— Le plus difficile, dis-je, sera de trouver de quoi manger. Hier soir, j'ai entendu Milon se plaindre à Domitius du rationnement. La part de chacun va encore être réduite.

— A l'exception de la mienne. Ne t'inquiète pas pour la nourriture, Gordianus. Tant que je serai là, je ne te laisserai pas mourir de faim.

— Hiéronymus, vraiment je ne sais pas comment te...

— Je t'en prie, Gordianus. À présent, il faut que je te quitte. Les prêtres d'Artémis se sentent obligés de célébrer une cérémonie sans intérêt ici, ce matin, chez le premier magistrat suprême. En l'honneur de ceux qui ont péri en mer hier, je suppose. Pour une raison quelconque, je suis censé y assister.

Il fit volte-face pour s'en aller, puis se souvint de quelque chose et mit la main dans le petit sac qu'il portait.

— J'ai failli oublier. Tiens, prends ces deux œufs frais, des œufs de poule. Vous pourrez les manger pour votre déjeuner.

Nous avions résolu le problème de la nourriture. Mais comment Davus et moi pouvions-nous quitter la maison et y revenir ? Je ne pouvais guère espérer passer par le portail bien gardé sans l'approbation du premier magistrat suprême lui-même, ou du moins sans montrer patte blanche.

Je suivis un autre des conseils de Hiéronymus et cherchai le jeune esclave qui nous avait emmenés au banquet la veille au soir. Le garçon considéra comme allant de soi que nous étions des hôtes de son maître, des hommes assez importants, et que nous étions des étrangers ; c'était évident d'après mon accent. Quand je lui demandai quelle était la façon la plus simple d'entrer et de sortir de la maison, il n'hésita pas à me montrer l'entrée qu'utilisaient les esclaves, une porte à l'arrière de la propriété, entre les cuisines et les hangars. Ce n'était pas un garde armé qui était de service à cette issue, mais un vieil esclave qui avait fait ce travail toute sa vie : un homme simple, bavard, facile d'abord, même s'il était difficile à comprendre parce qu'il n'avait plus de dents. Quand je lui demandai de répéter, je prétendis que ce n'était pas parce qu'il marmonnait, mais parce que je comprenais mal le grec.

Les gardes avaient été appelés en raison des désordres de la nuit précédente, m'expliqua le vieux portier. En général, la maison du premier magistrat suprême n'avait pas besoin d'être mieux protégée que celle de n'importe quel homme riche, et

même probablement moins. Qui oserait commettre un vol chez le premier citoyen de la ville ?

— En temps normal, cette maison est la plus sûre de Massilia ! insista-t-il. Pourtant, nous ne pouvons laisser entrer n’importe qui, n’est-ce pas ? Aussi, quand tu reviendras, frappe comme ça à la porte, dit-il en tapant trois fois du pied contre le bois. Ou crie simplement ton nom. Je m’en souviendrai : tu as un drôle de nom romain que je n’ai jamais entendu auparavant. Fais attention dans les rues : il s’y passe des choses bizarres. Quel genre de course si importante as-tu à faire pour ne pas rester en lieu sûr ici ? Mais après tout, cela ne me regarde pas.

Davus sortit le premier dans ce qui semblait être une ruelle étroite. Tandis que je le suivais, j’eus une idée et revins sur mes pas.

— Portier, dis-je, tu dois connaître le gendre du premier magistrat suprême.

— Le jeune Zénon, bien sûr. Il sort tout le temps par cette porte. Il est toujours pressé, excepté quand il est avec sa femme, naturellement. Alors il ralentit son allure pour aller au même pas qu’elle.

— Il sort avec Cydimache ?

— Les médecins insistent pour qu’elle fasse de longues promenades à pied aussi souvent que possible. Zénon l’accompagne. C’est touchant de voir comme il la couve ; il est fou d’elle.

— J’ai remarqué hier soir qu’il marchait en boitant légèrement. A-t-il toujours été boiteux ?

— Oh, non ! C’est un jeune homme en pleine forme. Il a gagné des courses au gymnase quand il était adolescent.

— Je vois. Peut-être boitait-il parce qu’il a été blessé au cours de la bataille d’hier.

— Non, cela fait un certain temps qu’il boite. Ça va beaucoup mieux maintenant.

— Quand a-t-il été blessé ?

— Attends. Ah, oui ! c’était le jour où les troupes de César ont essayé d’abattre les murailles. Un jour de folie où tout le monde courait en tous sens...

Je sortis rejoindre Davus qui m'attendait dans la ruelle, l'air rêveur.

19

— La maison d'Arausio ? Vous n'en êtes pas loin. Tournez dans cette rue à gauche. Au bout d'un moment, vous verrez une maison avec une porte bleue. Descendez la ruelle qui la longe, et vous vous trouverez dans la rue des Mouettes, ainsi nommée à cause d'une vieille folle qui donnait du poisson à ces sales bêtes. Certains jours, quand j'étais petite, il y en avait tant qu'on ne pouvait passer. A droite, la me monte. Vous trouverez la maison d'Arausio au sommet de la petite colline. De la maison, on doit avoir une vue superbe sur le port...

La personne qui nous renseignait était une jeune femme pâle et mince, qui parlait grec avec un accent aussi prononcé que le mien, bien que ce fût un accent gaulois et non latin. Ses cheveux blonds tirés en arrière dégageaient son visage hâve ; ils étaient retenus sur sa nuque par une lanière de cuir et retombaient tout emmêlés dans son dos. Elle n'avait pas de bijoux, mais sur ses doigts, on pouvait voir les traces des bagues qu'elle portait habituellement. Avait-elle été obligée de les vendre pour avoir de l'argent, ou avait-elle peur de les porter en public ? Elle semblait heureuse d'avoir quelqu'un à qui parler, même s'il s'agissait de deux inconnus qui demandaient leur chemin.

— Ces mouettes ! Je me rappelle avoir aidé ma mère à rapporter chez nous des provisions du marché dans un panier semblable à celui que j'ai aujourd'hui. Un jour, nous avons pris cette rue, et c'a été une grave erreur, car les mouettes nous ont attaquées. Elles se sont précipitées sur moi et m'ont fait tomber, elles ont volé tout ce qu'elles voulaient dans mon panier, et ont éparpillé le reste dans la rue. Mon panier devait être rempli d'olives, de câpres, de galettes et de beaucoup d'autres choses ; mais, bien sûr, c'est le poisson qui les avait attirées...

Je jetai un coup d'œil au panier en osier. Un motif gaulois en dessinait le tour, l'anse était en cuir. Aucune mouette ne

l'attaquerait aujourd'hui pour s'emparer de son contenu : il était vide.

— Tu as dit de prendre cette rue à gauche ? Merci.

Je fis signe à Davus d'avancer. Une lueur de folie brillait dans le regard de la femme.

— Tu vois, Davus ? Je t'ai dit que ce ne serait pas difficile de trouver la maison d'Arausio. Il suffit de demander aux gens du quartier.

— Oui. Tu n'arrêtes pas de demander, et on n'arrête pas de tourner en rond.

— C'est à cause de ces rues tortueuses ; on s'y perd. Crois-tu que c'est la maison à la porte bleue ?

— Elle n'est pas bleue, elle est verte.

— Tu crois ?

Davus était exaspéré, et il y avait de quoi, pensai-je, mais sans doute une autre raison expliquait son attitude.

— Peut-être est-ce à eux que nous devrions demander le chemin, dit-il.

— À qui ?

— À ces deux types qui nous filent.

Je résistai à l'envie de regarder derrière moi.

— Les deux que nous avons vus l'autre jour ?

— Oui. J'ai cru les apercevoir peu de temps après que nous sommes partis de chez le premier magistrat suprême. Or, je viens de les revoir. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— À moins que deux autres étrangers perdus ne tournent en rond dans les rues de Massilia à la recherche de la maison d'Arausio. Mais qui a pu les envoyer ? Qui veut nous filer ? Sûrement pas Apollonidès. Nous avons dormi sous son toit la nuit dernière. S'il voulait nous surveiller, il nous aurait enfermés à clef. Si nous sommes dans les rues aujourd'hui, c'est qu'il nous a oubliés. Il se moque pas mal de nous.

— À moins qu'il ne nous ait intentionnellement laissés sortir de chez lui et qu'il ait envoyé ces hommes pour voir où nous irions, suggéra Davus.

— Pourquoi ferait-il cela ?

— Peut-être sait-il ce que nous mijotons.

— Mais, Davus, même moi je n'en suis pas certain.

— Bien sûr que si. Nous avons vu le gendre d'Apollonidès assassiner une femme innocente, et tu essaies de le prouver. Les choses vont assez mal pour Apollonidès en ce moment. Il n'a pas besoin que le scandale d'un meurtre ternisse la réputation de sa maisonnée.

— Tu supposes qu'il sait que Zénon a tué Rindel...

— Peut-être a-t-il mis Zénon face à ses responsabilités. Peut-être Zénon lui a-t-il avoué le crime !

— Et tu supposes qu'Apollonidès sait que je m'intéresse à l'affaire.

— Tu en as été témoin. Tu lui as signalé ce que tu as vu. Et s'il a fait surveiller la maison du bouc émissaire, il sait que tu as reçu la visite d'Arausio. Pour quelle autre raison le père de Rindel serait-il venu, sinon pour s'informer sur le meurtre de sa fille ?

— À supposer que tu aies raison, alors pourquoi Apollonidès ne me met-il pas sous les verrous ? Ou ne me tranche-t-il pas la tête pour se débarrasser de moi ?

— Parce qu'il veut découvrir qui d'autre que toi soupçonne la vérité, pour lui régler son compte aussi. Apollonidès n'est peut-être que du menu fretin comparé à des requins comme Pompée et César, mais il nage dans les mêmes eaux troubles. C'est un politicien, tout comme eux, et son esprit fonctionne exactement comme le leur : toujours en train d'intriguer, d'essayer de deviner ce qui va se passer, de chercher des moyens de tourner la situation à son avantage. Cela me donne la migraine de penser à des hommes de cet acabit.

— D'après toi, je suis un chien qui croit fureter ça et là comme bon lui semble, alors qu'Apollonidès me tient au bout d'une longue laisse, dis-je en me renfrognant.

— C'est à peu près ça, répliqua Davus.

— Dis-moi, Davus, vois-tu encore les deux hommes qui nous suivent ?

— Non, répondit-il après avoir jeté un coup d'œil discret par-dessus son épaule.

— Bien. Ce doit être la maison à la porte bleue et la ruelle sur laquelle elle donne. Si nous sommes assez rapides, nous pouvons les semer.

Davus fit le guet pendant que je frappai à la porte.

Arausio lui-même ouvrit. Méto m'avait expliqué un jour que c'était la coutume chez certaines tribus gauloises, respectueuses des anciennes lois de l'hospitalité, que le chef de famille, et non un esclave, accueille les visiteurs. Arausio avait la mine défaite et était fort pâle. Cela faisait seulement deux jours que je l'avais vu chez le bouc émissaire ; depuis, il semblait avoir perdu toute étincelle de vie. L'épreuve du siège que Trébonius imposait à Massilia, ajoutée à sa tragédie personnelle, lui avait mis les nerfs à bout.

Quand il me reconnut, son visage s'éclaira un instant.

— Gordianus ! Je me demandais si tu étais encore vivant ! On dit que la maison du bouc émissaire est réduite en cendres. Tu aurais pu...

— Je vais parfaitement bien. J'ai de la chance d'être en vie.

— Et tu es venu... m'apporter des nouvelles ? Au sujet de Rindel ?

— Pas de nouvelles ; pas encore. J'étais seulement venu te poser des questions.

La lueur qui brillait dans ses yeux disparut.

— Entre, alors.

C'était une maison soigneusement entretenue, avec des objets de valeur qui témoignaient de la réussite de son propriétaire : une collection de bols en argent exposés dans un angle, et quelques statues grecques placées sur des piédestaux. Arausio était un homme plus raffiné que je ne l'aurais cru.

Il nous conduisit dans une pièce où une femme était assise devant un métier à tisser ; je n'en avais jamais vu de semblable, et le style du vêtement qu'elle tissait était nouveau pour moi. De toute évidence, je connaissais fort peu de chose sur les Gaulois. Méto avait passé des années parmi eux, il avait participé aux conquêtes de César, appris les différentes langues et coutumes de ces peuples, pourtant nous avions rarement abordé ces questions. Pourquoi n'avais-je pas été plus curieux ? Il avait toujours été pressé, et moi aussi. Maintenant, c'était trop tard.

La femme s'arrêta de travailler et leva son regard vers moi. Je fus stupéfait. Elle était belle, avec des yeux bleus, perçants.

Ses cheveux blonds, tressés comme des cordelettes de fils d'or étaient pareils à ceux que m'avait décrits Arausio. Était-il possible que Rindel fut de retour ? Non, Arausio avait été impatient d'en avoir des nouvelles, et son humeur aurait été tout à fait différente si sa fille était rentrée.

La femme n'était donc pas Rindel, mais sa mère. En voyant les joues rouges d'Arausio et sa moustache tombante, je n'avais guère pu imaginer la beauté qui avait séduit un jeune homme comme Zénon. Mais si Rindel ressemblait à sa mère, je comprenais aisément qu'on pût tomber amoureux de la jeune fille.

— Voici ma femme, dit Arausio. Elle s'appelle aussi Rindel ; nous avons donné à notre fille le nom de sa mère. Cela mène à toutes sortes de confusions, dit-il en esquissant un sourire, car elles se ressemblent beaucoup, et ma femme paraît deux fois plus jeune que son âge. Parfois, on les prend pour deux sœurs. On croit que je suis un vieillard qui fait admirer ses deux jolies filles.

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

La femme se leva et nous salua d'un léger signe de tête. Elle avait les lèvres pincées et la mâchoire contractée. Soudain, ses yeux se remplirent de larmes.

— Mon mari dit que vous pouvez nous aider.

— Peut-être, si c'est vous aider que de découvrir la vérité.

— Nous voulons savoir ce qu'il est advenu de Rindel. Nous en avons besoin.

— Je comprends.

— Mon mari dit que vous l'avez peut-être vue... à la fin.

— Nous avons aperçu une femme sur le Rocher du sacrifice. Comment était habillée votre fille la dernière fois que vous l'avez vue ?

— Arausio m'a parlé de votre entrevue, j'y ai donc réfléchi et j'ai examiné ses vêtements. Je ne suis pas tout à fait sûre, mais je crois qu'elle portait une tunique jaune toute simple ; pas sa plus belle, mais une tunique presque neuve.

— Et un manteau ? Avec une capuche ?

— Je ne crois pas.

— La femme que nous avons vue portait un manteau à capuche de couleur sombre, peut-être vert...

— Plus bleu que vert, intervint Davus.

— Rindel a un manteau semblable, dit la femme, je dirais gris-vert. Mais je suis presque sûre... Attendez un peu.

Elle quitta la pièce un instant et revint, un manteau sur les bras.

— Le voici. Je l'ai trouvé parmi ses vêtements. Elle n'a pas pu le porter...

Elle baissa les yeux brièvement.

— Si la femme que vous avez vue portait un manteau comme celui-là, peut-être n'était-ce pas Rindel que vous avez aperçue !

Arausio prit la main de sa femme et la serra, mais quand elle essaya de le regarder dans les yeux, il tira sur sa moustache et détourna le visage.

— Chérie, ne te berce pas d'illusions. Nous savons tous les deux ce qui est arrivé. Inutile de...

— Peut-être que ceci sera plus probant, dis-je en sortant la bague avec la pierre céleste.

Tous deux la scrutèrent avec curiosité, mais ne firent aucun commentaire.

— Appartenait-elle à votre fille ?

— Je ne lui ai jamais offert de bague comme celle-là, affirma Arausio.

— Les bagues que l'on donne à une jolie jeune femme ne sont pas toutes des cadeaux de son père.

Cette insinuation le troubla.

— Je ne l'ai jamais vue la porter.

— Moi non plus, dit sa femme en secouant la tête.

Elle semblait fascinée par la pierre qu'elle ne pouvait quitter des yeux.

— Pourquoi nous la montres-tu ? D'où vient-elle ?

— On l'a trouvée hier au sommet du Rocher du sacrifice.

Pendant un instant, Arausio eut l'air interdit, puis son visage se crispa sous l'effet de la rage.

— C'est lui qui la lui a donnée ! Le fourbe ! Il croyait pouvoir la, calmer, la flatter, acheter son silence avec une bague ! Écœurée, elle a dû la jeter par terre. Et c'est alors qu'il...

Sa femme mit un poing sur ses lèvres et sanglota. Elle semblait hésiter entre la colère et le chagrin.

Je n'étais pas pressé de rentrer chez Apollonidès. Nous errâmes dans la cité.

— Qu'en penses-tu, Davus ? Si ce n'était pas Rindel sur le Rocher du sacrifice, alors ce n'était peut-être pas Zénon non plus.

— Oh ! non, c'était bien Zénon. Et Rindel.

— Et le manteau qu'elle portait ?

— Peut-être possédait-elle plus d'un manteau, dit-il en haussant les épaules, et sa mère est un peu perdue.

Ou peut-être Rindel a-t-elle emprunté un manteau. C'est un détail sans grande importance.

— Et la bague ? Est-ce que cela a pu se passer comme l'a dit Arausio : Zénon a voulu donner la bague à Rindel pour la consoler et, quand elle l'a refusée, il a décidé de la tuer ?

— Pas nécessairement, répliqua Davus. Zénon a dû lui offrir la bague il y a longtemps, quand ils sont devenus amants.

— Mais ses parents ne l'ont jamais vue.

— Elle ne leur a pas révélé le secret.

— Je vois. Et c'est pourquoi elle l'a enlevée sur le Rocher du sacrifice : elle voulait écraser Zénon de son mépris ?

— A moins que..., reprit Davus dont le front se rida. Voilà ce qui, à mon avis, s'est passé. C'est Zénon qui lui a arraché la bague du doigt contre son gré. C'est sans doute la raison pour laquelle il la poursuivait.

— Mais pourquoi ?

— Qui sait comment fonctionne l'esprit de cet homme ? Si la bague représentait une promesse faite à Rindel avant qu'il ne la repousse, alors tant que la bague était en la possession de la jeune fille, elle lui rappelait les mensonges et la trahison dont il était coupable. Peut-être a-t-elle menacé de défier Cydimache en la lui montrant.

— Donc, en lui enlevant la bague, non seulement il récupérait la preuve tangible de son engagement, mais il rompait avec le passé.

— Ensuite, poursuivit Davus, il a eu le cran de la pousser du haut du rocher et de ne jamais se retourner.

— L'homme que tu décris est un véritable monstre, Davus.

— Sans aucun doute.

Nous tournâmes à un coin de rue. J'étais tellement perdu dans mes pensées que je ne savais pas où nous étions, même quand une forte odeur de bois carbonisé me frappa les narines. Cette odeur se mêlait à celle, moins agréable, de cendres imprégnées d'eau de mer, et à une autre que je reconnus presque aussitôt : du sang répandu quelques heures auparavant. Nous étions devant les ruines de la maison du bouc émissaire.

Partout, des poutres brisées et carbonisées, des tuiles fendues, des mares d'eau noirâtre et des tas de cendres fumantes, mais aucune trace d'ameublement ni de décorations. Avant d'être incendiée, la maison avait été entièrement pillée. Ça et là apparaissaient des têtes fichées à la pointe de pieux ensanglantés. Je vis Davus remuer les lèvres et compter.

— Dix-huit, murmura-t-il.

Parmi les suppliciés, on comptait autant d'hommes que de femmes. Certains semblaient n'être que des enfants.

Les pillards avaient dû être décapités sur-le-champ, car, à nos pieds, s'étendaient de grandes flaques de sang. Sur les pavés, le sang séché était devenu violet et noir. Là où il avait coulé à flots, il semblait encore humide et rouge foncé. Ailleurs il s'était mélangé à des mares de suie qu'il teignait en rouge cramoisi.

Je détournai les yeux. J'étais prêt à retourner chez Apollonidès.

Soudain, on eût dit un coup de tonnerre, suivi d'un grondement assourdissant. La terre trembla. Dans les rues, les gens furent pétrifiés et se turent.

Ce n'était pas le tonnerre : le ciel était bleu, sans un nuage.

— Un tremblement de terre ? demanda Davus.

Je secouai la tête. Je me retournai pour regarder en direction de la porte principale de la cité et montrai du doigt un grand panache blanc qui tourbillonnait en prenant de la hauteur.

— De la fumée ? Un incendie ? demanda Davus.

— Ce n'est pas de la fumée. C'est de la poussière, un grand nuage de poussière. Provenant de décombres.

— De décombres ? Que s'est-il passé ?

— Allons voir, proposai-je.

Mais, guidé par mon intuition qui me faisait battre le cœur à coups redoublés, je savais exactement ce qui était arrivé.

20

— Apollonidès se croyait si malin quand il a creusé ce bassin à l'intérieur de la cité et qu'il l'a rempli d'eau. Il s'attendait à ce que Trébonius perce un tunnel sous la section de la muraille la plus proche de la porte de la cité. Comme toi et moi le savons trop bien, il avait parfaitement raison.

Davus et moi, nous avions trouvé un endroit un peu à l'écart de la foule qui se pressait sur la place principale du marché de Massilia. Nous n'étions qu'à quelques pas du bassin d'où nous étions sortis — il y avait des années, me semblait-il.

Le jour avait commencé à décliner. Le soleil se couchait dans le ciel sans nuages, projetant de longues ombres. Des spectateurs gémissaient et s'arrachaient les cheveux. Certains, la tête baissée, pleuraient. D'autres gardaient un silence glacial. D'autres encore, abasourdis par cette nouvelle catastrophe, avaient les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte : ils ne parvenaient pas à y croire.

Un cordon de soldats empêchait la foule de s'approcher des soldats du génie qui travaillaient comme des forcenés. Un passage fut dégagé pour les troupes d'archers et les équipes de terrassiers qui ne cessaient d'affluer par centaines, de tous les coins de la ville. On les envoyait prendre des ordres auprès des officiers ; on dirigeait les archers vers les tours fortifiées les plus proches où ils montaient les escaliers quatre à quatre pour prendre leur poste sur les remparts déjà noirs de monde.

Du bassin, il ne restait qu'un grand marécage plein de boue, dans lequel piétinaient les soldats et leurs aides, qui se passaient de main en main toutes sortes de débris afin de combler la brèche béante.

Là où la plate-forme du rempart s'était affaissée, un homme, à condition d'avoir de grandes jambes et de la chance, aurait pu franchir d'un bond le vide. Juste au-dessous, la brèche s'élargissait de façon spectaculaire jusqu'à la base du mur.

Pas besoin d'être Vitruvius pour comprendre ce qui s'était passé : avec le temps, le tunnel, inondé sous la muraille, était devenu une poche remplie d'eau. D'un seul coup, cette poche s'était crevée et avait englouti les fondations. Aussi une section considérable du haut de la muraille s'était-elle effondrée. Une bonne partie des débris s'était accumulée dans cette poche, si bien qu'on ne voyait plus qu'un tas de gravats à peine plus grand qu'un homme.

Une brèche dans les murailles d'une ville assiégée est un désastre. Dès qu'elle apparaît, elle risque de s'agrandir. Et alors, on ne peut plus la défendre. Si les forces de l'assiégeant sont assez nombreuses – et celles de Trébonius l'étaient –, une ville assiégée doit finir par capituler.

Comble d'ironie, à Massilia, la brèche n'avait pas été provoquée par les assiégeants. Si, après l'inondation, Apollonidès avait vidé le bassin et bouché l'entrée du tunnel, l'eau n'aurait pas détruit les fondations. Au contraire, il avait demandé qu'on remplisse le bassin jour après jour, car le niveau de l'eau ne cessait de baisser. Lui et ses soldats du génie étaient responsables de la catastrophe.

Pour y remédier, Apollonidès avait décidé de combler la brèche aussi vite que possible. Tandis que les soldats du génie et leurs aides entassaient les décombres, sur la muraille, les archers étaient prêts à les protéger en cas d'attaque. Jusqu'à présent, l'ennemi n'avait tenté aucun assaut, peut-être parce qu'Apollonidès avait hissé un drapeau blanc sur les remparts, montrant ainsi qu'il était prêt à parlementer.

Davus me tira par le coude et me signala deux silhouettes qui avaient émergé de la masse de soldats rassemblés autour de la brèche et se dirigeaient vers nous. C'était le premier magistrat suprême en personne et son gendre. Tous deux étaient armés de pied en cap, couverts de boue jusqu'à la taille, et de poussière blanche sur le buste. Apparemment, Apollonidès souhaitait examiner la brèche de plus loin. Il alla jusqu'au cordon de soldats, tout près de nous, avant de s'arrêter et de se retourner. Zénon le suivait en le harcelant.

— Nous ne pourrons jamais combler la brèche, remarqua Zénon, nous n'avons pas de matériaux assez solides pour

résister à un bélier. C'est impossible. Si Trébonius lance un assaut de grande envergure...

— C'est hors de question tant que flottera le drapeau blanc ! rétorqua sèchement Apollonidès. Jusqu'ici, Trébonius n'a pas bougé.

— Pourquoi devrait-il se hâter ? Il peut préparer une attaque demain ou après-demain. La brèche ne va pas disparaître par miracle.

— C'est une brèche assez étroite pour qu'on puisse la défendre.

Apollonidès parlait en serrant les dents. Il avait le regard rivé sur tous les gens qui s'affairaient au pied de la muraille et il refusait de se tourner vers Zénon.

— Même si Trébonius alignait toute son armée, il ne parviendrait jamais à faire passer assez d'hommes par là pour s'emparer de la porte. Nos archers les prendraient pour cibles et les abattrraient l'un après l'autre jusqu'à ce que la mare soit remplie de cadavres. Les Romains qui franchiraient la brèche et passeraient par dessus la barrière de débris seraient piégés dans la boue, comme des mouches dans le miel, et nos archers n'auraient aucun mal à les tuer.

— Et si la brèche s'agrandit ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ? Certains blocs en surplomb de chaque côté semblent prêts à tomber d'un moment à l'autre.

— Les soldats du génie vont étayer les parties endommagées. Ils connaissent leur métier.

— Tout comme ils savaient ce qu'ils faisaient quand ils ont rempli le bassin ?

Apollonidès contracta la mâchoire sans un mot.

— Et que se passera-t-il si Trébonius amène un bélier ? insista Zénon. Les bords de la muraille s'effriteront en mille morceaux.

— Je ne les laisserai pas approcher.

— Et comment pourras-tu les en empêcher ? questionna Zénon d'un ton railleur.

— Tu verras, mon gendre, repartit Apollonidès en se tournant enfin pour croiser son regard.

— Que veux-tu dire ?

Apollonidès sourit. Il se lécha un doigt et le leva en l'air.

— Voilà un vent fort qui se lève. Il souffle du sud, Artémis soit louée ! Il nous sera utile.

— Comment ?

— Le vent propage le feu. Le feu brûle le bois. Et en quoi sont construits les fortifications, les tours et les bâliers des Romains, sinon en bois ?

— Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda Zénon d'une voix entrecoupée.

— Pourquoi devrais-je te le dire, mon gendre ? Si ça ne tenait qu'à toi, nous nous serions rendus et nous aurions ouvert tout grand les portes, il y a belle lurette. Je te soupçonne plus ou moins d'espionner au profit des Romains, vu la façon dont tu me conseilles toujours de livrer la ville à César.

— Comment oses-tu dire cela ! J'ai combattu les Romains aussi courageusement que n'importe quel Massiliote.

— Et pourtant tu as réussi à revenir vivant hier, alors que tant d'autres ont péri.

Zénon blêmit de rage. Il était à deux doigts de frapper son beau-père, mais il garda les poings serrés.

— Nous avons hissé un drapeau blanc pour parlementer. Trébonius l'a respecté. Tant que flottera ce drapeau, tu ne peux pas envoyer des hommes mettre le feu aux ouvrages des Romains. César ne pardonnerait jamais une telle traîtrise.

— À ton avis, pourquoi ai-je posté tous les archers sur les remparts ? demanda Apollonidès. Pour protéger les soldats du génie qui réparent la brèche contre une attaque des Romains, bien sûr ; mais avec leurs flèches, ils assureront à nos combattants une couverture quand ils attaqueront les ouvrages de campagne des Romains.

— C'est de la folie, beau-père ! Le siège est terminé. César en personne arrivera d'un jour à l'autre maintenant...

Je dressai l'oreille. C'était une information nouvelle.

— Ce n'est pas une certitude, répliqua Apollonidès. C'est une simple rumeur...

— Lucius Nasidius me l'a affirmé à bord de son navire, hier. Le commandant de la flotte de Pompée...

— Une flotte qui est partie sans avoir eu une seule perte ! Une flotte de lâches, avec un lâche comme commandant !

— César a déjà pris la mer pour revenir d'Espagne, m'a confié Nasidius. Ce sont nos propres soldats qui lui ont appris la nouvelle, ceux qui sont en garnison à Taurois, où les navires de Pompée ont jeté l'ancre pour la nuit. César a vaincu ses légions en Espagne et enrôlé les survivants dans sa propre armée. Il cingle vers Massilia toutes voiles dehors avec de nombreuses troupes. Nous ne pouvons absolument pas lui résister. Tout est fini, beau-père.

— Tais-toi ! Tu veux que la populace t'entende et aille répandre ces rumeurs insensées ?

Apollonidès regarda par-dessus son épaule et me découvrit dans la foule. L'espace d'un instant, il eut l'air interdit, puis il cria aux soldats les plus proches de lui, en nous montrant du doigt :

— Amenez-moi ces deux hommes !

On nous saisit brutalement, Davus et moi, et on nous poussa devant Apollonidès.

— Gordianus ! Que fais-tu à traîner ici ? Tu écoutes une conversation d'une oreille indiscrète ? Tu es un espion, n'est-ce pas ? De connivence avec mon espion de gendre, sans aucun doute.

Zénon trembla de colère.

— J'écoute peut-être d'une oreille indiscrète, premier magistrat suprême, mais je ne suis pas un espion, dis-je en défroissant ma tunique là où les soldats m'avaient empoigné.

— Je devrais vous faire décapiter sur-le-champ, toi et ton gendre, comme ces pillards chez le bouc émissaire, puis catapulter vos têtes à Trébonius par-dessus la muraille !

— Ne sois pas stupide, beau-père ! protesta Zénon. Cet homme est un citoyen romain, qui connaît César en personne, et la clémence de celui-ci est le seul espoir qui nous reste ! Même si cet homme est un espion, ce serait une erreur de le tuer maintenant et de se glorifier de sa mort. Tu ne ferais qu'offenser César.

— César, je m'en moque. Regarde, voici nos troupes d'assaut.

Une phalange déboucha sur la place du marché au pas cadencé ; tous les soldats en tenue de combat étaient armés d'épées et de piques, et portaient des torches et des boules de poix. Les flammes de leurs torches s'agitaient dans le vent qui se levait.

— Beau-père, ne fais pas cela, insista Zénon en secouant la tête. Pas tant que flotte un drapeau pour parlementer. Pas avant que Trébonius ne puisse envoyer un officier pour négocier.

— Il n'y a rien à négocier.

Apollonidès s'éloigna de nous pour s'adresser à la phalange, qui remplissait maintenant la place du marché en rangs serrés. Sa voix résonnait, sa présence fascinait les soldats alors qu'il allait et venait à grandes enjambées et que sa cape bleue claquait au vent.

— Valeureux soldats de Massilia ! Depuis de longs mois, nous subissons les humiliations et les privations que nous a injustement infligées un parvenu romain, un renégat criminel, en assiégeant cette fière cité. Contre son propre peuple, il a fait ce que même Hannibal n'a pu faire : il a conquis la ville de Rome et envoyé le Sénat en exil. Puis, pour aggraver ses crimes, il a osé remplacer cet ancien corps constitué par ses propres imposteurs soigneusement choisis, si bien que ce prétendu Sénat a approuvé par un vote les actions qu'il a entreprises et les a déclarées légales. Tant qu'il sera vainqueur, il n'y aura plus de liberté à Rome. S'il le peut, il nous dépouillera aussi de notre liberté ! Mais il ne triomphera pas. Avec le vrai Sénat de Rome et toutes les provinces de l'Est unies contre lui, il ne peut espérer gagner à long terme. Nous, à Massilia, avons eu l'infortune d'être les premières victimes, car nous nous sommes trouvés sur le chemin de ses folles ambitions.

« Devant vous, vous voyez une brèche dans les murailles qui protègent notre cité depuis des centaines d'années. Certains parlent de catastrophe. Pour moi, c'est une chance qui nous est offerte, car nous avons enfin l'occasion de nous venger. Ceux qui nous attaquent ne profiteront pas de la brèche, mais nous, nous l'utiliserons ! Nous allons foncer sur nos ennemis et les surprendre. Nous allons brûler et détruire leur dispositif. Leurs bâliers flamberont comme du bois de chauffage, leurs

fortifications deviendront des ponts de flammes, leurs tours des feux de joie. De cette façon, nous avertirons leur chef renégat qu'il doit garder ses distances.

« Postés sur les murs, les archers vous protégeront. Mais surtout, votre bouclier le plus efficace sera la légitimité de votre cause. Ce que vous faites aujourd'hui, c'est pour Massilia, pour vos ancêtres qui ont fondé cette fière cité il y a plus de cinq cents ans ; pour ceux qui, génération après génération, ont préservé sa liberté, sa force et son indépendance en combattant les Gaulois, Carthage, Rome même ; pour Artémis qui, sous la forme du *xoanon*, est descendue des cieux et a traversé la mer avec nos ancêtres. Son arc à la main, elle surveille la cité et vous observe. Ceux qui tombent, elle les accueille dans ses bras avec amour. Ceux qui fièrement restent debout, elle les comble de gloire.

« En avant ! Ne vous retournez pas tant que le moindre morceau de bois de l'autre côté de ces murailles n'aura pas été dévoré par les flammes !

Les hommes poussèrent un grand hourra. Même la foule désespérée des spectateurs sembla reprendre courage. À côté de nous, Zénon baissait la tête.

Les soldats du génie s'écartèrent de la brèche. Pour faciliter le passage des troupes d'assaut, on avait disposé des planches sur la mare boueuse et les décombres. Les soldats s'y engouffrèrent en poussant des cris guerriers et en brandissant leurs torches.

Tandis que la nuit tombait, le ciel au-delà du mur s'éclairait. Une lueur rouge provenait des ouvrages incendiés. Depuis les remparts, les archers ne cessaient de tirer avec leurs arcs, encochant flèche après flèche, dont la tige vibrait en fendant l'air. Au-delà des murailles, la bataille se déroulait dans un fracas épouvantable. De temps en temps, on entendait un grondement suivi de cris, quand un ouvrage en feu s'effondrait.

Apollonidès monta sur les remparts pour observer l'assaut. Il allait et venait, les bras croisés. Parfois, il faisait un signe de tête approuveur ou donnait un ordre.

Zénon resta au pied de la muraille. Lui aussi déambulait, mais sans un mot. L'air sombre, il regardait la brèche, les remparts, ou la foule qui grouillait sur la place.

On semblait nous avoir oubliés, Davus et moi. Enfin, Apollonidès redescendit et avança vers nous, bien droit, la tête haute. Je regardai le ciel. La lune s'était levée. Du côté de la mer, le ciel noir était pailleté d'étoiles à peine visibles. Au-dessus de la brèche, il était embrasé. Apparemment, l'assaut avait été un succès.

Qui pouvait dire ce qui se passerait dans les heures à venir ? Apollonidès semblait capable de tout, même de décapiter deux infirmes Romains, bien que Zénon m'eût défendu avec beaucoup de courage.

D'ailleurs, pourquoi avait-il agi ainsi ? Était-il vraiment un espion à la solde de César, comme l'avait suggéré d'un ton sarcastique son beau-père, ou simplement pragmatique ? La conquête de César lui apparaissait-elle inéluctable ? Et comment Zénon avait-il su que je connaissais César ? Je ne lui avais parlé qu'une fois, et, au début de la conversation, il semblait n'avoir aucune idée de mon identité...

En raison de l'incertitude dans laquelle je me trouvais, je choisis de sortir la bague et m'avançai vers Zénon. Je n'aurais peut-être plus l'occasion d'être face à lui.

Zénon se retourna et remarqua l'objet que j'avais dans la main. Il resta perplexe un moment, puis sursauta, tout comme la veille au soir. Il vit son beau-père approcher.

— Cache ça.

— Alors, tu reconnais cette bague ? questionnai-je.

— Par Artémis, cache-la avant qu'Apollonidès ne la voie !

— Quelle importance s'il l'apercevait ?

À l'instant même, en plongeant mon regard dans les yeux grands ouverts de Zénon, je connus la réponse. J'aurais dû la connaître depuis le tout début.

Mais c'était trop tard, Apollonidès avait déjà remarqué notre manège. Tandis qu'il s'approchait, son regard alla de Zénon vers la bague. Il sembla tour à tour piqué par la curiosité, puis surpris, et enfin déconcerté.

— Qu'est-ce que ça signifie, Gordianus ? demanda-t-il. Que fais-tu avec la bague de ma fille ?

Le vent traversa ma mince tunique. Je frissonnai malgré la lueur rouge dans le ciel. Maintenant, je comprenais tout. Ou je croyais tout comprendre.

21

— Je te le demande encore une fois, Limier. Que fais-tu avec la bague de Cydimache ?

— La bague de ta fille...

— Oui, bien sûr ! Zénon la lui a donnée le jour de leur mariage. Elle ne quitte jamais son doigt.

Je ne répondis rien. Apollonidès se tourna vers Zénon, qui regarda ailleurs.

— Explique-moi cela, Zénon. Est-ce toi qui lui as donné la bague ? Pourquoi ? Comme paiement à un espion ? Pour l'acheter ? Mais Cydimache ne permettrait jamais...

— Ton gendre ne m'a pas donné cette bague, premier magistrat suprême, je l'ai trouvée.

— Tu l'as trouvée ? Vraiment ?

La voix d'Apollonidès trahissait son affolement. Je crois que lui aussi avait commencé à soupçonner la vérité. Quand nous nous étions rencontrés la première fois, sur la terrasse de la maison du bouc émissaire, et que je lui avais raconté ce que j'avais vu sur le Rocher du sacrifice, il m'avait écouté à contrecœur et accusé de mentir. La femme qui était tombée dans le précipice ne l'intéressait pas. A ce moment-là, comment aurait-il pu imaginer ce qui s'était vraiment passé ?

— Premier magistrat suprême, je crois que je peux t'expliquer ; mais pas ici, pas à cet endroit. Chez toi, en présence... d'autres personnes.

Je m'attendais à ce qu'il s'emportât, mais au lieu de cela, sa voix fut à peine audible.

— D'autres personnes ? Lesquelles ?

Il pâlit. À la lueur rougeoyante des incendies lointains, ses traits évoquaient ceux d'une statue de cire sans vie. Il ouvrit la bouche toute grande et leva les sourcils. Je songeai aux têtes fichées sur des pieux devant les ruines de la maison du bouc émissaire.

Nous n'eûmes pas besoin de torches quand nous traversâmes la cité pour rentrer chez Apollonidès. Le feu des brasiers illuminait le ciel et éclairait Massilia par intermittence. Il répandait dans les espaces découverts une lumière rouge sang et projetait des ombres noires jusque dans les renfoncements et les recoins les plus reculés.

Apollonidès dépêcha des soldats pour aller chercher les personnes que je lui avais demandé de convoquer et ordonna à d'autres soldats de former un cordon autour de nous. Puis il se tut. Zénon aussi était silencieux. Une ou deux fois, Davus tenta de me murmurer quelques mots, mais je secouai la tête et m'éloignai. Notre petite escorte remonta tristement les rues tortueuses, jusque chez le premier magistrat suprême.

A l'intérieur de la maison, des soldats montaient déjà la garde devant la chambre de Zénon et de Cydimache. Dans le couloir, Arausio et sa femme, Rindel, attendaient debout, blottis l'un contre l'autre, rongés par l'anxiété.

— Premier magistrat suprême ! Que signifie ceci ? demanda Arausio d'une voix tremblante. Tes soldats nous ont forcés à venir ici sans un mot d'explication. Sommes-nous en état d'arrestation ? Je vois que le Limier est avec toi. M'accuse-t-il de t'avoir calomnié, toi et ton gendre ? Ce n'est pas vrai, premier magistrat suprême ! Ne prête pas attention à la traîtrise des Romains ! Aie pitié de ma femme, au moins...

— Tais-toi, marchand ! Mon gendre, ouvre la porte de cette chambre, ordonna Apollonidès à Zénon sans le regarder.

— Ouvre-la toi-même, répondit Zénon d'un ton indifférent.

— Il n'en est pas question ! C'est la chambre où a grandi ma fille. Dès qu'elle s'est vue dans un miroir, elle a voulu que je ne me présente jamais devant elle sans être annoncé. Elle a voulu que je ne la voie jamais dévêtu ou sans ses voiles. J'ai toujours respecté son intimité. Quand tu l'as épousée, c'est devenu la chambre qu'elle partage avec toi et toi seul. Ce n'est pas à moi d'ouvrir cette porte.

Zénon regarda fixement le sol, jeta un coup d'œil furtif à Arausio et à sa femme, se mordit la lèvre, puis éclata d'un rire

lugubre. Ses yeux avaient l'éclat de la fièvre. Il secoua la tête et me lança un regard furieux, chargé de mépris.

— Rappelle-toi, Limier, que tout ceci est ton œuvre. C'est toi et personne d'autre le responsable !

Il ouvrit la porte de la chambre. L'un après l'autre, nous entrâmes : d'abord Zénon, puis Apollonidès, puis Davus et moi-même. En dernier vinrent Arausio et sa femme. Ils avaient l'air ahuris ; pour quelle raison les introduisait-on dans la chambre que l'homme qui avait trahi leur fille partageait avec le monstre ?

L'ameublement était luxueux, comme je m'y attendais. Partout, des étoffes somptueuses. Les murs étaient couverts de magnifiques tentures, des colifichets étaient suspendus aux lampes. On avait l'impression d'une débauche de tissus aux motifs variés, comme si tout était caché sous une multitude de voiles.

Tout au fond de la pièce, une silhouette effarouchée se tourna vers nous. Elle était dissimulée sous une grande cape à capuchon et voilée comme la veille au soir, au banquet sinistre qui s'était déroulé dans le jardin d'Apollonidès. Ce n'est pas étonnant, pensai-je, que Zénon n'ait pas voulu qu'elle voie la bague de Cydimache, quand je l'ai affronté dans la petite cour.

Pendant un long moment, personne ne bougea ni ne parla.

— Premier magistrat suprême, dis-je doucement, veux-tu...

— Non ! C'est à toi de le faire, Limier. Enlève-lui ses voiles, murmura-t-il d'une voix rauque.

J'éprouvai soudain une profonde compassion à son égard. Il avait découvert la vérité, tout comme moi. Il savait ce qui avait dû se passer sur le Rocher du sacrifice ce jour-là ; mais quel père peut accepter la mort de son enfant sans en avoir la preuve, la preuve formelle, aussi douloureux que cela puisse être ? Il en avait été de même pour moi : j'avais été incapable d'accepter définitivement et sans l'ombre d'un doute la mort de Méto. Sans preuve, une lueur d'espoir subsiste toujours. Pendant encore quelques instants, Apollonidès pouvait s'y accrocher. Une fois le voile retiré, il ne resterait plus de doute. Il s'arma de courage pour ce moment. Son visage exprimait une profonde tristesse.

Je traversai lentement la pièce. La silhouette bossue, sous son voile, oscillait d’arrière en avant tandis que je m’approchais, comme si elle envisageait de s’enfuir ; mais la fuite était impossible. Je m’approchai jusqu’à être assez près pour entendre une respiration bruyante derrière le voile. Je levai la main.

La silhouette leva également une main et me saisit le poignet, pour m’empêcher de soulever le voile.

Je me surpris à regarder fixement, l’esprit confus, la main qui me serrait. Il y avait une terrible méprise. Cela ne pouvait pas être la main de la femme que je croyais découvrir derrière le voile. Sa main aurait été douce, délicate ; la peau aurait été claire, immaculée, encore plus jolie que celle de sa mère qui, debout à l’autre extrémité de la pièce, tremblait tant elle était affolée. Cette main était rugueuse et brune, toute hérissée de poils noirs. Ce ne pouvait pas être la main de Rindel.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Comment étais-je arrivé à une conclusion si éloignée de la vérité ? Comment avais-je pu entraîner tous les autres avec moi ?

— Enlève son voile ! gémit Apollonidès, dont la voix tremblait sous l’effet de l’incertitude.

Je n’avais pas le choix. Je me préparai au choc, à la honte, à la terrible erreur que ce serait de faire apparaître Cydimache.

Mais Zénon aussi avait dû voir la main qui me retenait. Il laissa échapper un rire étrange, une sorte de glapissement angoissé.

— Chérie ! Cela ne sert plus à rien. Montre-toi ! cria-t-il.

Que voulait-il dire ? J’eus l’impression qu’il ne s’adressait pas à la silhouette voilée, mais à quelqu’un d’autre dans la pièce. Il y eut de l’agitation derrière l’une des tentures. En poussant un sanglot qui nous fit frémir, une silhouette mince sortit de sa cachette, traversa la pièce à pas feutrés et se jeta dans les bras d’Arausio et de sa femme tout surpris. Ils criaient de joie en étreignant leur fille tant ils étaient ébahis. Rindel était encore plus belle que je l’avais imaginée.

Apollonidès, aussi déconcerté que moi, regardait alternativement Rindel et la silhouette voilée.

— Enlève-lui son voile, Gordianus ! ordonna-t-il.

J'essayai de saisir le voile, mais la main qui me retenait était forte, bien plus forte que je ne m'y attendais. Soudain, la main me lâcha, et la silhouette recula. Comme si elle se débarrassait de sa bosse, elle grandissait et se redressait. La main rugueuse, basanée, couverte de poils, saisit le voile et l'arracha.

Je plongeai mon regard dans deux yeux que j'avais cru ne jamais revoir. Le visage qui était devant moi vacilla et s'estompa à mesure que mes larmes le rendaient flou. Je clignai des yeux, les essuyai et le dévisageai.

— Méto ! murmurai-je.

À l'étage supérieur, du côté de l'aile de la maison orientée vers la porte de la cité, il y avait cinq petites chambres en enfilade. Dans l'une d'elles, j'étais assis seul avec Apollonidès.

La pièce était sombre. Sa seule fenêtre permettait d'apercevoir au loin la muraille de la cité qui se détachait sur les flammes de moins en moins hautes. En maints endroits rougeoyaient des braises ; les incendies avaient accompli leur œuvre. Les silhouettes minuscules des archers massiliotes qui patrouillaient sans relâche sur les remparts se dessinaient à contre-jour. La brèche elle-même se découpait nettement au milieu de la muraille noire comme le jais.

Apollonidès regardait par la fenêtre. Son visage, éclairé seulement par la lueur lointaine de l'incendie qui s'éteignait, était impossible à déchiffrer. Il finit par parler :

— Durant toutes les heures que tu as passées sous son toit, Hiéronymus a dû te raconter en détail l'histoire de sa famille.

Après le choc que nous avions subi tous les deux, je ne m'attendais pas à entendre ces paroles de sa bouche.

— Je le connaissais à peine depuis une heure qu'il me parlait de la mort de son père et de sa mère, et de toutes les années qu'il avait passées en orphelin et en paria, répondis-je.

— Son père était magistrat suprême.

— Oui, Hiéronymus me l'a dit. Mais son père a perdu sa fortune...

— Il ne l'a pas perdue : on la lui a volée. Pas volée à proprement parler, mais on la lui a subtilisée par des moyens détournés. Ses concurrents ont comploté pour le ruiner, et ils

ont réussi. Hiéronymus n'a jamais su exactement comment cela s'est passé, ni qui était derrière cette manigance ; à l'époque, il était trop jeune pour comprendre. Moi aussi.

— Qu'essaies-tu de me dire, premier magistrat suprême ?

— Ne me bouscule pas, Limier ! Laisse-moi continuer à mon rythme.

Je soupirai. Après que Méto eut ôté son voile, Apollonidès avait pris la situation en main. Ses soldats avaient évacué tous les occupants de la chambre de Cydimache, et les avaient conduits dans cette aile de la maison. Nous avions été répartis dans les chambres, comme des prisonniers enfermés dans leurs cellules, tandis que des soldats montaient la garde dans le couloir à l'extérieur. Dans une chambre se trouvait Zénon, dans une autre Méto, dans une troisième Davus. Rindel et ses parents se trouvaient dans une quatrième chambre. Et dans la dernière, il y avait Apollonidès et moi.

— C'est mon père qui était derrière tout cela. Il s'est acharné contre le père de Hiéronymus et l'a ruiné. Tout ce qui s'est ensuivi – le suicide du père, le suicide de la mère, la ruine de Hiéronymus – est arrivé à cause de mon père. Il n'a jamais eu de remords. Quand j'ai été en âge d'examiner les registres familiaux et que j'ai fini par découvrir la vérité, il m'a dit que, moi non plus, je ne devais pas avoir de remords. « Les affaires sont les affaires, m'a-t-il expliqué. Le succès est le signe de l'approbation des dieux, l'échec, celui de leur désaveu. » La réussite si spectaculaire de mon père signifiait qu'il n'avait rien à expier, et moi non plus. Mon père est mort vieux, dans son lit, sans l'ombre d'un regret.

« Mais quand Cydimache est née..., soupira Apollonidès. Dès l'instant où je l'ai vue, j'ai pensé que cette enfant innocente était horriblement défigurée parce que les dieux me punissaient pour les actes de mon père. J'aurais dû m'en débarrasser avant qu'elle n'ait eu le temps de reprendre son souffle ; tout autre père l'aurait fait, simplement par pitié. Mais j'avais des raisons égoïstes pour la laisser vivre. Au cours des années, elle a souvent été mal en point, mais elle a survécu. Elle a grandi et chaque année elle est devenue... encore plus affreuse. Elle me rappelait constamment le péché de mon père. Cependant, je ne pouvais

pas la détester. Les philosophes ne nous disent-ils pas qu'il est naturel et juste d'aimer la beauté et d'exécrer la laideur ? Pourtant, contre toute attente, contre toute raison, j'en suis venu à l'aimer. En revanche, je haïssais Hiéronymus. Je le blâmais parce qu'il était ruiné, et aussi parce que ma fille était difforme. Peux-tu comprendre cela, Limier ?

Je me contentai d'acquiescer d'un signe de tête, sans prononcer une seule parole.

— Quand les prêtres d'Artémis sont venus trouver les magistrats suprêmes en réclamant un bouc émissaire, j'ai fait en sorte que Hiéronymus soit choisi. J'étais fier de me débarrasser enfin de cet empêcheur de tourner en rond, sans avoir de sang sur les mains, sans offenser les dieux, bien au contraire ! Qu'il fut contraint de suivre son père, de sauter du haut du Rocher du sacrifice dans l'oubli et qu'il disparût à jamais de mes cauchemars, voilà qui me paraissait juste. Or, ma Cydimache est tombée à sa place. Les dieux pouvaient-ils mieux exprimer leur volonté qu'en m'infligeant la pire des punitions, en la faisant mourir à l'endroit même où le père de Hiéronymus était mort ? Les dieux nous aimait, me répétait mon père, alors que depuis toujours ils nous haïssaient !

Comme c'est étrange, pensai-je, comme c'est typique des dieux et de leur humour pervers ! J'étais venu à Massilia à la recherche d'un enfant qui n'était pas perdu, tandis qu'Apollonidès avait perdu une enfant sans même le savoir, et nous avions tous deux découvert la vérité au même instant.

— Limier, quand tu m'as raconté ce que tu avais vu sur le rocher, comme j'ai été incompréhensif, comme j'ai été indifférent, ignorant qu'il s'agissait de ma Cydimache ! Hiéronymus a déclaré qu'elle avait sauté. Ton gendre a affirmé qu'on l'avait poussée. Qui a dit vrai, Limier ?

— Je ne sais pas.

— Mais Zénon le sait.

— As-tu l'intention de le soumettre à la question, premier magistrat suprême ? demandai-je en changeant nerveusement de position.

— Pourquoi, alors que tu es capable de découvrir la vérité ?

— Moi, premier magistrat suprême ?

— On t'appelle le Limier, n'est-ce pas ? Domitius m'a tout raconté sur toi ; comment, grâce à ton pouvoir mystérieux, les hommes sont contraints de te dire la vérité. C'est un don que t'ont accordé les dieux.

— Un don, ou une malédiction ?

— Peu m'importe, Limier, pourvu que tu oblige Zénon à te révéler ce qui s'est passé. Fais cela pour moi... et alors tu pourras parler à ton fils.

22

Dans la petite pièce où Zénon était gardé, une seule fenêtre donnait sur la muraille de la cité. Mais cette fenêtre, à la différence des autres, avait des barreaux.

Si je possépais effectivement le talent exceptionnel de débusquer les secrets des uns et des autres, je n'en eus guère besoin avec Zénon. Ou peut-être cela se passait-il comme l'avait suggéré Apollonidès : la découverte des secrets n'était pas tant un talent personnel qu'une obligation imposée à autrui par les dieux en ma présence. Quoi qu'il en soit, Zénon n'hésita pas à parler. Sans doute avait-il terriblement besoin de se confier.

— J'aurais dû te tuer, je suppose, fut la première chose qu'il me dit en regardant par la fenêtre.

Que pouvais-je répondre à cela ?

— Je n'ignorais pas que toi, ton gendre et le bouc émissaire, vous aviez été témoins de la scène sur le Rocher du sacrifice. J'ai entendu des soldats en parler : ils avaient été envoyés pour interroger les gens dans le voisinage du rocher. Plus tard cette nuit-là, j'ai croisé Apollonidès qui a mentionné l'incident en me regardant droit dans les yeux ; il m'a rapporté une remarque, qu'il jugeait absurde, du bouc émissaire : celui-ci avait soi-disant vu un officier en cape bleue et une femme sur le Rocher du sacrifice. J'ai cru que mon cœur allait éclater dans ma poitrine. Mais Apollonidès ne me mettait pas à l'épreuve : il ne se doutait de rien ; il était trop préoccupé.

— J'ai cru que c'était Rindel qui était avec toi sur le Rocher, parce qu'Arausio en était persuadé. Mais c'était Cydimache.

— Oui.

— Le bouc émissaire pense qu'elle a sauté.

— Vraiment ?

— Oui. Mon gendre a une opinion différente.

Pendant un long moment, Zénon ne répondit pas. Il regardait par la fenêtre, si immobile qu'il semblait à peine respirer.

— Je n'aurais jamais dû tomber amoureux de Rindel, finit-il par dire. Je ne le voulais pas. Je la désirais, bien sûr, mais ce n'est pas la même chose. N'importe quel homme la désirerait. Tu l'as vue ce soir.

— Quelques instants.

— Mais suffisamment pour juger comme elle est belle.

— Très belle.

— Étonnamment belle.

— Oui, avouai-je.

— Mais Rindel est gauloise, et son père un homme sans importance.

— Arausio prétend qu'il est plus riche que ton père.

— Arausio a peut-être de l'argent, mais il ne sera jamais magistrat suprême, expliqua Zénon en fronçant le nez ; ce n'est pas un notable. Si j'avais épousé Rindel, je n'aurais jamais été que le gendre d'un riche Gaulois.

— Est-ce que cela aurait été si terrible ?

— Tu es un étranger. Tu ne peux pas comprendre, répliqua-t-il d'un ton moqueur.

— Tu dois avoir raison ; mais je comprends que tu aies pu tomber amoureux de Rindel malgré moi.

— Je m'étais presque résigné à... l'épouser. Cependant, une autre occasion s'est présentée à moi.

— Cydimache ?

— Le premier magistrat suprême m'a invité à dîner dans cette maudite maison. C'était un grand honneur, du moins le croyais-je, jusqu'à ce que mes amis se mettent à me taquiner. « Imbécile ! Tu ne sais pas qu'il cherche un gendre ? me disaient-ils. Tu n'es pas le premier jeune homme qu'il invite. Tous les autres, le monstre les a dévorés ! Veille à ce qu'elle ne plante pas ses crocs et ses griffes dans ta chair ! Ou pire, qu'elle ne t'entraîne dans son lit ! » Ils ont tous bien ri à mes dépens.

« Je redoutais ce dîner. Bien sûr j'étais placé à côté de Cydimache. Elle portait ses voiles. J'étais tendu au commencement. Cydimache disait peu de choses, mais quand

elle parlait, elle était en réalité pleine d'esprit. Au bout d'un moment, j'ai commencé à me détendre, j'ai mangé et j'ai bu. J'ai visité le jardin et vu la façon dont ils vivaient. Et je me suis dit : pourquoi pas ?

— Tu n'es pas le premier homme à faire un mariage de convenance.

— Ce n'était pas comme si je méprisais Cydimache ! J'en suis venu à l'aimer... vraiment.

— Et sa laideur ? Sa difformité ?

— Nous avons résolu ce problème, dit-il en souriant d'un air contrit. Tu connais la statue d'Artémis, le *xoanon* ? On apprend à tout jeune Massiliote à le vénérer, aussi bizarre soit-il. Cydimache était mon propre *xoanon*. Cela lui plaisait.

— Et Rindel ?

— Dès que j'ai été fiancé à Cydimache, soupira-t-il, je me suis promis de ne plus jamais revoir Rindel. J'ai pensé qu'il ne servirait à rien d'essayer de m'expliquer ; une rupture définitive était préférable. Mieux valait qu'elle ait une très mauvaise opinion de moi et qu'elle m'oublie. J'aurais tenu cette promesse, mais Rindel ne me l'a pas permis. Tant que je restais chez Apollonidès, je n'avais rien à craindre d'elle. Mais une fois que le siège a commencé, mes responsabilités m'ont obligé à parcourir toute la cité. Rindel me cherchait, me traquait comme une chasseresse.

— Artémis avec l'arc, murmurai-je.

— Quand par hasard je me trouvais seul, Rindel apparaissait soudain devant moi, elle chuchotait, me faisait signe, m'attirait dans quelque coin retiré, m'assurait qu'elle ne pouvait pas m'oublier, qu'elle me voulait encore, même si j'étais marié à une autre femme.

— Arausio m'a dit qu'elle disparaissait de chez lui pendant de longues heures, expliquai-je. Il croyait qu'elle errait sans but, pour se consoler. Il pensait qu'elle divaguait.

— Et au bout de quelque temps, nous ne nous sommes plus rencontrés par hasard. Nous sommes convenus d'un endroit où nous retrouver, un nid d'amoureux. J'avais oublié comme elle était belle. Comme Artémis, dis-tu ? Non, c'est Aphrodite

incarnée ! Lui faire l'amour... comment puis-je expliquer ? Comment espérer que tu comprennes ?

Je soupirai. Comme tous les jeunes hommes, il s'imaginait être le premier à avoir connu l'extase.

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était le jour où les Romains ont amené le bétail. Avec le désordre qui régnait dans la cité, j'étais en retard, mais Rindel m'attendait. Jamais nous n'avions vécu un tel moment. L'excitation sur les remparts, la terreur, le martèlement incessant du bétail contre les murailles... Ce jour-là, il nous sembla que nous faisions l'amour avec un corps et des sens nouveaux. Elle était d'une beauté sublime. Je voulais rester dans ses bras pour toujours. Et puis...

— Cydimache vous a découverts.

— Oui. Elle avait des soupçons. Elle m'avait suivi.

— Et alors ?

— Cydimache est devenue hystérique. Toutes les deux dans la même pièce, côte à côte : Rindel, nue, et Cydimache, enveloppée de ses voiles et qui savait ce qu'ils cachaient. Comment deux êtres si différents pouvaient-ils être des créatures de chair et de sang ? Je crois que Cydimache a vu l'expression de mon visage. Elle a poussé un cri qui m'a glacé le sang. Elle est sortie en courant de la pièce.

— Je croyais qu'elle boitait.

— Je n'avais jamais imaginé qu'elle pouvait se déplacer si rapidement ! Surtout en considérant...

Il était sur le point de dire quelque chose, mais se reprit.

— J'ai vite remis mes vêtements et mon armure – impossible de ne pas la porter quand j'étais dans les rues –, et je l'ai suivie. Je croyais qu'elle courait chez son père, mais je l'ai aperçue, très loin, qui prenait la direction de la mer. J'ai couru. Je l'ai rattrapée au pied du Rocher du sacrifice. Tu as vu... ce qui est arrivé ensuite.

— C'était donc ce que pensait Hiéronymus : Cydimache avait l'intention de se suicider, et tu la poursuivais pour l'en empêcher.

J'attendis sa réponse, mais il se contenta de regarder par la fenêtre en silence.

— Et après, dis-je, Rindel a pris la place de Cydimache. Une mascarade. C'était insensé...

— Mais ça a marché ! Il y avait un tel désordre ce jour-là que ce fut facile de faire entrer Rindel subrepticement dans cette maison. Une fois seuls dans la chambre de Cydimache, je lui ai donné ses vêtements et ses voiles. Je lui ai montré comment se tenir avec le dos voûté, comment marcher en traînant les pieds ; je lui ai dit de parler d'un ton bourru, aussi peu que possible.

— Et Apollonidès ?

— Depuis le début du siège, il n'avait pas eu de temps à consacrer à Cydimache. Elle avait un mari, elle n'était plus sous sa responsabilité, et il avait ses responsabilités militaires. C'est au dîner d'hier soir que Rindel s'est trouvée le plus près de lui. Elle a gardé le silence. Apollonidès ne s'est douté de rien.

— Et les parents de Rindel ?

— Rindel voulait leur envoyer un message pour les informer qu'elle était vivante et qu'elle allait bien, mais je lui ai dit que c'était trop dangereux.

— Alors, tu leur as laissé croire qu'elle était morte.

Si seulement ils avaient informé Arausio de la vérité, il ne serait jamais venu me voir, et je n'aurais jamais creusé la question. Ce qui les avait perdus, c'était de vouloir garder le secret.

— Mais vous ne pouviez pas continuer à jouer cette comédie indéfiniment. Vous auriez dû vous en rendre compte.

— Dans une ville assiégée, on apprend à vivre au jour le jour. Une fois que César s'emparera de la ville, tout changera. Qui sait comment les choses se passeront ? Une chose est certaine : Apollonidès ne sera plus premier magistrat suprême. Il risque d'être décapité. Quoi qu'il advienne, Massilia ne sera jamais plus indépendante. Ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est que César dissolve l'assemblée des magistrats et confie la ville à un général romain. Mais il aura besoin de quelqu'un qui connaisse les choses de l'intérieur, quelqu'un qui lui soit fidèle, qui puisse assurer la gestion des affaires, réprimer la sédition...

— Un larbin massiliote. Et ce serait toi ?

Tout comme il s'était marié par intérêt, Zénon était prêt à considérer César comme son maître.

— Pourquoi pas ? Dès le début, j'ai soutenu que nous devrions ouvrir nos portes à César, que nous n'aurions jamais dû lui résister.

— Mon fils, Méto, comment et quand l'as-tu connu ? demandai-je, l'air pensif.

— Je l'ai connu la première fois qu'il est venu à Massilia, juste avant le début du siège, répondit-il en souriant. Il se faisait passer pour un transfuge du petit cercle d'intimes de César. Il a tout de suite dû se rendre compte que j'étais bien disposé à son égard ; je ne m'en cachais pas. J'ai protesté énergiquement quand les magistrats suprêmes ont décidé de se ranger du côté de Pompée. Mais je méprisais Méto : je le croyais encore plus stupide que mon beau-père. Voilà un jeune Romain qui, parti de rien, était devenu le compagnon de César et qui choisissait de prendre le parti d'hommes comme Milon, Domitius et Pompée. Quel sot ! Il se moquait de moi, bien sûr. Depuis le début, Méto espionnait pour César.

— Et il s'est adressé à toi, pour faire de toi un espion à la solde de César ?

— Pas à ce moment-là. Je n'avais aucune idée de ce qu'il manigançait tant que Milon ne l'avait pas démasqué. Quand ils ont découvert ses activités, les hommes de Domitius l'ont poursuivi et il s'est jeté dans la mer du haut de la muraille. On a cru qu'il s'était noyé. Puis, le lendemain de l'attaque par le bâlier, le lendemain de... la mort de Cydimache, Méto est réapparu à Massilia. Ou, devrais-je dire, Massilia a vu réapparaître le devin en haillons : c'est ainsi que Méto s'était déguisé. Il est venu me voir et a pris un grand risque en me révélant qui il était. Il voulait que je l'aide à s'infiltrer dans cette maison. En retour, il m'a promis la faveur de César. Je courais déjà un grand danger : Cydimache était morte, et Rindel la remplaçait. Aider un espion romain me mettrait encore en plus grand danger, pourtant j'avais l'impression que les dieux m'avaient envoyé Méto. À long terme, mon seul espoir était de gagner la faveur de César, et j'avais trouvé un moyen d'y parvenir.

« Décidé à me fier à Méto, je lui ai tout raconté, même ce qui concernait Cydimache et Rindel. C'était le coup de maître de

Méto de se faire passer parfois pour Cydimache. Si Rindel en était capable, lui aussi. Ils prenaient sa place à tour de rôle. Sous le déguisement de Cydimache, Méto pouvait circuler librement dans la maison, du moment que je l'escortais. Ton fils est un acteur-né, Gordianus, bien plus convaincant que Rindel ; elle exagérait toujours la claudication de Cydimache. Mais Méto était fantastique ! Et il savait exploiter au maximum la situation. Si la fille du premier magistrat suprême décidait de s'asseoir à l'extérieur de la salle où se réunissait le conseil de guerre, personne n'osait lui poser de questions. Au contraire ! Des soldats courageux hâtaient le pas en la voyant, comme des souris se sauvent devant un chat. Ils ne voulaient avoir aucun contact avec le monstre voilé !

— Un risque insensé ! déclarai-je en secouant la tête.

— Mais c'était génial ! Je n'ai jamais rencontré d'homme plus audacieux que ton fils, Gordianus, ou plus intrépide.

— Il a fait de toi un espion, Zénon.

— Un espion, peut-être, mais pas un traître. Pour finir, tu verras que c'est moi qui ai toujours à cœur ce qui est le mieux pour Massilia, pas Apollonidès.

— Tu as uni ta destinée à celle de César. Pourtant, tu es parti combattre sa flotte...

— Je n'avais pas le choix. C'était mon devoir de commander ce navire. Je ne suis pas un lâche et je n'ai jamais trahi mes camarades ! J'ai combattu aussi longtemps et avec autant d'ardeur que tout autre Massiliote, ce jour-là.

— Vraiment ? Même en sachant que, si tu ne revenais pas, ta chère Rindel devrait se débrouiller seule chez Apollonidès ?

— Rindel n'était pas seule ; Méto m'avait promis de prendre soin d'elle. Si j'étais mort ce jour-là, Méto l'aurait ramenée en cachette, saine et sauve, chez son père. Apollonidès n'aurait jamais su quel rôle elle avait joué.

— Je vois. Et Méto serait resté pour jouer à plein temps le rôle de ta veuve éplorée, fort opportunément devenue muette de douleur. Quelle duplicité ! dis-je en me frottant les yeux d'un air las. Méto t'a révélé sa vraie personnalité, t'a accordé sa confiance, pourtant il ne s'est jamais montré à moi, ne m'a jamais fait savoir qu'il était encore vivant. Au sanctuaire du

xoanon d'Artémis, c'est Méto que j'ai rencontré, déguisé en devin, n'est-ce pas ? Il m'a trompé.

— Si Méto pensait que c'était un trop grand risque de te révéler son identité, je crois que tu devrais t'en remettre à son jugement. Il a réussi à rester vivant tout ce temps-là, alors que la partie était presque perdue d'avance. Il sait ce qu'il fait.

— Vraiment ? rétorqua-t-il en secouant la tête.

Je me levai et me préparai à partir.

— N'as-tu pas oublié quelque chose, Gordianus ?

— Je ne crois pas.

— Tu ne m'as jamais demandé ce qui s'est passé sur le Rocher du sacrifice.

— Je croyais que tu avais déjà répondu à cette question. Tu as poursuivi Cydimache jusqu'au sommet. Je suppose qu'elle a enlevé la bague — la bague avec la pierre céleste que tu lui avais donnée le jour de votre mariage — et qu'elle l'a jetée par terre. Un geste de reniement avant de se tuer. Est-ce exact ?

— Oui. Presque.

— Que veux-tu dire ?

— Elle a enlevé la bague. Elle l'a jetée par terre. J'aurais dû penser à la ramasser plus tard, mais tout s'est passé si vite. Puis elle s'est dirigée en titubant vers le précipice.

— Vous avez lutté quelques instants, n'est-ce pas ?

— Oui, son manteau et ses voiles flottaient ; c'était difficile de la saisir. Pourtant j'ai fait de mon mieux pour arrêter son élan. J'ai réussi à l'empoigner...

— Mais elle t'a échappé.

— Pas exactement.

Sa voix changea brusquement de timbre, elle devint plus grave et plus lente. C'était presque comme si quelqu'un d'autre parlait par sa bouche.

— Cydimache voulait mourir, j'en suis sûr. Quelle autre intention pouvait-elle avoir en gravissant le rocher ? Elle voulait mourir et j'ai essayé de la sauver. Tu vois, elle était... elle en avait montré les premiers signes, personne ne le savait encore. Nous n'en avions même pas parlé à son père.

— Que dis-tu ?

— Cydimache attendait mon enfant.

J'inspirai profondément. Ce n'était pas étonnant qu'il eût essayé de l'arrêter ! Elle portait l'enfant qui lui aurait permis de devenir magistrat suprême.

— J'ai tenté de la sauver. Elle voulait mourir jusqu'à l'instant où je l'ai empoignée. Son voile est tombé, et j'ai vu ses yeux. Elle avait changé d'avis.

— Mais c'était trop tard. Elle avait été trop loin.

— Non ! Tu ne comprends pas ? Son voile est tombé. J'ai vu ses yeux... et son visage. Ce visage hideux ! Elle avait changé d'avis, et moi aussi. Elle avait résolu de vivre. Et à ce même instant...

— Tu as décidé... de ne pas la sauver.

— Oui.

— Tu l'as poussée.

— Oui, je l'ai poussée, dit-il d'une voix caverneuse.

Hiéronymus avait eu raison. Davus aussi.

J'avais découvert ce qu'Apollonidès m'avait envoyé chercher. Ma récompense serait les retrouvailles avec mon fils dans la chambre d'à côté.

La voix de Zénon recouvra son timbre habituel. Il termina la conversation comme il l'avait commencée.

— J'aurais dû t'éliminer, je suppose. Tu étais un témoin dangereux. Mais très tôt, Méto m'a expliqué qui tu étais. Cela compliquait les choses. Tu peux remercier ton fils si tu es encore en vie. Transmets-lui mon bon souvenir.

Il me lança un sourire sardonique, puis se retourna pour regarder par la fenêtre.

23

La fenêtre de la cellule de Méto donnait aussi sur la muraille. Elle était également pourvue de barreaux. Quelle sorte d'homme, pensai-je, possède une maison avec, à l'étage, des cellules pour d'éventuels prisonniers ? Un homme comme Apollonidès, qui ambitionne d'être le premier citoyen de la ville.

Les incendies s'étaient presque éteints, mais les bords déchiquetés de la brèche semblaient rougeoyer. La muraille elle-même et la silhouette des archers étaient toutes noires.

Quand Méto avait ôté son voile dans la chambre de Cydimache, je n'avais pas crié de joie, je ne l'avais pas serré dans mes bras. Pourquoi ? Sans doute avais-je été trop ému. Et pourtant, les parents de Rindel, tout aussi abasourdis que moi, avaient pris leur fille dans leurs bras et versé des larmes de bonheur.

Maintenant que j'étais seul avec Méto, pourquoi ne me précipitais-je pas pour l'étreindre sur mon cœur et pleurer de joie ? Parce qu'il n'avait pas eu peur pour moi connue j'avais eu peur pour lui, raisonnai-je. Il avait su où je me trouvais dès l'instant où j'étais arrivé au sanctuaire du *xoanon* d'Artémis. Il ne m'avait jamais cru perdu, il n'avait jamais eu de raison de croire qu'un danger imminent menaçait ma vie. Mais était-ce vrai ? J'aurais pu mourir : j'aurais dû me noyer dans le tunnel inondé ; les prêtres d'Artémis auraient pu m'exécuter pour avoir escaladé le Rocher du sacrifice. Sur un coup de tête, Apollonidès aurait pu me faire tuer à n'importe quel moment. J'avais été en danger depuis que j'avais quitté Rome, et, Davus aussi. Qu'est-ce que Méto avait à dire à cela ? Était-il si habitué au danger que celui-ci ne comptait plus, même quand il menaçait son propre père ?

Il m'adressa un large sourire en me voyant, s'avança et plaqua ses mains sur mes épaules, mais il ne me serra pas dans ses bras. Il se contenta de se baisser pour prendre un grand

morceau de tissu par terre, le visage radieux, comme lorsque, encore enfant, il avait quelque chose à faire admirer. Simplement vêtu d'une tunique légère, il tenait à la main le vêtement qu'il avait porté pour se donner l'apparence de Cydimache.

— Regarde ça, papa. C'est vraiment ingénieux. Je l'ai fabriqué moi-même.

Je vis comment la tunique somptueuse, volumineuse, et les voiles étaient tous cousus ensemble pour ne former qu'une seule pièce.

— Je la glisse par-dessus ma tête, tu vois, et tout se met aussitôt en place, même la bosse sur mon dos. C'est simplement un peu de rembourrage. A un moment, je suis Cydimache la bossue, et l'instant d'après...

Il lança le vêtement en l'air et le retourna entièrement. À présent, c'était un manteau en loques avec un capuchon.

— Maintenant je suis Rabidus le devin, qui va et vient selon son bon plaisir.

— Très impressionnant, dis-je, puis je me mis à tousser, car j'avais la gorge sèche.

— Tu prendras bien un peu de vin, papa. Tiens, je vais t'en verser une coupe. Il est bon, c'est du falerne, je crois.

— Je suis surpris qu'Apollonidès t'ait donné du vin, surtout un bon cru.

— Apollonidès est peut-être un imbécile, mais même lui a commencé à se rendre compte que ce n'est plus qu'une question de temps, d'heures peut-être, avant que Massilia n'appartienne à César. Il y va de son intérêt de me remettre à César vivant et en bonne forme.

— Alors tu comptes sur sa sagacité de politicien pour te garder en vie. Apollonidès est aussi un père qui vient d'avoir un choc terrible.

— Et toi aussi ! À César !

Méto trinqua avec moi et sourit. Il semblait oublier la différence cruelle entre ce qu'avait enduré Apollonidès et ce que j'avais subi. Je n'avais jamais vu mon fils dans un tel état d'esprit, si insouciant, d'humeur si enjouée. C'était parce que César arrivait, pensai-je. Le mentor bien-aimé de Méto

apprécierait au plus haut point tout ce que celui-ci avait fait pour lui.

Je bus le vin et sa chaleur me réconforta.

Méto allait et venait dans la pièce, trop excité pour rester tranquille.

— Tu dois avoir mille questions à me poser, papa. Voyons, par où vais-je commencer ?

— Je ne suis pas César, Méto. Tu n'as pas besoin de me faire un rapport.

Il sourit, comme à une mauvaise plaisanterie, puis continua :

— Voyons : comment suis-je entré dans Massilia et en suis-je sorti ? En nageant, naturellement. J'ai grandi au bord de la mer, j'ai toujours été un bon nageur. Ce n'est vraiment rien de traverser le port à la nage, ou même d'aller du port jusqu'aux îles voisines.

— Mais le courant...

— Un homme seul, qui nage la nuit, en particulier par une nuit sans lune, peut facilement passer à côté des sentinelles. J'ai vite appris quelles parties du port étaient les moins bien gardées, et les Massiliotes sont particulièrement négligents quand il s'agit de fermer les portes qui donnent accès aux quais.

— Mais quand Domitius et ses hommes t'ont poursuivi jusqu'à la muraille et t'ont obligé à sauter dans la mer... Domitius était certain que tu étais mort.

— La chute aurait pu me mer, si je n'avais pas su plonger ou si j'avais heurté un rocher. Mais je me suis dirigé vers cette partie de la muraille parce que j'y étais déjà allé en reconnaissance auparavant et que c'était l'endroit le moins dangereux. Je savais qu'un jour, il me faudrait peut-être m'échapper rapidement : j'avais donc tout prévu.

— Tu avais été blessé par un coup de lance.

— Simplement égratigné.

— Ils t'ont attaqué avec des flèches.

— Ils m'ont manqué. Il n'y a pas un seul archer compétent parmi eux.

— Mais ils ont vu ton corps flotter, emporté par le courant.

— Pas mon corps : ma tunique. Quand j'ai heurté l'eau, elle s'est gonflée d'air. Je l'ai enlevée pour qu'elle flotte un moment,

et, de loin, ils l'ont prise pour un corps. On voit ce qu'on veut voir, et l'espion avisé en profite : c'est une chose que César m'a apprise. Pendant ce temps-là, j'ai retenu mon souffle et j'ai nagé le long de la muraille en direction du port. Quand je suis remonté à la surface, ils n'avaient aucune idée de l'endroit où me chercher. Ils avaient le soleil dans l'œil et regardaient déjà ailleurs. J'ai vite respiré, j'ai replongé sous la surface et j'ai continué de nager jusqu'à ce que j'aie atteint l'autre côté du port.

— Qui m'a envoyé le message anonyme pour m'informer que tu étais mort ? demandai-je en regardant fixement la lie au fond de ma coupe. Était-ce Domitius ?

— Non, je suis presque certain que c'était Milon. J'ai cru pouvoir le gagner à la cause de César, mais j'ai commis une grave erreur. Milon manque d'imagination pour lire dans l'avenir ; la seule chose à laquelle il pense, c'est à rentrer dans les bonnes grâces de Pompée. S'il réussissait à éliminer un espion dangereux, il remonterait dans l'estime du Grand Homme. Mais Milon voulait me capturer vivant, et il a été mécontent d'apprendre que les sbires de Domitius m'avaient tué.

Cependant, il soupçonnait – à juste titre – que j'étais non seulement toujours vivant, mais de retour à Massilia, et il n'a pas lâché prise. Comment me piéger ? En attirant par la ruse mon cher père à Massilia où, tôt ou tard, j'essaierais sûrement d'entrer en contact avec lui. C'étaient les hommes de Milon qui vous prenaient en filature, toi et Davus, toutes les fois que vous sortiez de chez le bouc émissaire. Ce n'était pas vous qui les intéressiez ; c'est moi qu'ils espéraient attraper. Une fois, ils y sont presque parvenus. Vous aviez quitté la maison de Caius Verrès, et vous vous étiez arrêtés dans la rue où l'on pratique le marché noir.

— Oui, nous t'avons vu vêtu des haillons du devin. Puis tu as disparu.

— Je n'avais pas le choix ! Les hommes de Milon surgissaient de nulle part. Ils ont failli m'attraper.

— Et c'était toi aussi qui attendais au pied du Rocher du sacrifice le jour de la bataille navale.

— Oui, répondit-il en secouant la tête d'un air dédaigneux. Je ne pouvais pas croire que tu aurais l'audace de grimper là-haut ! Imaginais-tu que personne ne pouvait t'apercevoir ? Je t'ai observé pendant des heures, en m'attendant à voir apparaître à tout moment les prêtres d'Artémis qui s'empareraient de toi et t'emmèneraient de force. Quand tu as fini par descendre, je n'avais qu'une pensée en tête : être le premier à te parler et essayer de te cacher quelque part, mais encore une fois j'ai dû fuir. Les troupes d'Apollonidès sont arrivées pour te ramener chez lui sur-le-champ. Heureusement, car c'était l'endroit le plus sûr pour toi. Autrement, la populace dans la rue t'aurait écharpé, ainsi que le bouc émissaire.

Cette explication ne me satisfit pas.

— Tout de même, Méto, tu aurais pu entrer en contact avec moi à un moment quelconque. Quand Domitius m'a affirmé que tu étais mort, j'ai connu des moments... atroces. Je n'ai pas quitté la maison de Hiéronymus pendant des jours. Si tu ne pouvais pas venir me voir en personne, alors tu aurais pu envoyer un message. Pas nécessairement un message écrit, simplement un signe pour m'informer que tu étais en vie. L'angoisse que j'ai éprouvée...

— Je suis désolé, papa, mais c'était vraiment trop dangereux. Et, franchement, j'ai été trop occupé. Tu n'en as pas idée ! dit-il en souriant d'un air indulgent. Ce jour où toi et Davus êtes entrés dans le sanctuaire du *xoanon* d'Artémis, là où j'avais l'habitude de laisser des rapports secrets pour Trébonius... Pour ne rien te cacher, quand j'ai entendu deux hommes jaser sans arrêt et que je me suis rendu compte que c'était toi, je me suis posé beaucoup de questions. De toute évidence, tu étais venu à ma recherche. Mais tu n'avais rien à faire en ces lieux, tu me mettais des bâtons dans les roues. Aussi ai-je essayé de te dissuader de continuer ; j'ai tenté de te renvoyer à Rome.

— Toujours déguisé en devin ! répliquai-je d'un ton brusque, saisi d'un mouvement de colère qui finit par apparaître dans ma voix.

— J'aurais difficilement pu te révéler qui j'étais en présence de ces deux gardes. Ils auraient bavardé dans le camp, et qui sait quels espions massiliotes se trouvent parmi nos propres

hommes ? Personne d'autre que Trébonius n'était au courant de ma mission et de mon déguisement. Le secret absolu était de rigueur.

— Tu aurais pu me révéler ton identité, à moi et à personne d'autre.

— Non, papa, répondit-il en soupirant. Ma seule idée, c'était de te renvoyer à Rome où tu serais en sécurité. Lorsque je t'ai quitté alors que tu te dirigeais vers le camp romain, je suis revenu sur mes pas et je suis allé trouver immédiatement Trébonius ; il m'a promis de te renvoyer tout de suite chez toi. Même si tu parvenais à le contrecarrer, je pensais que, au pire, tu passerais le reste du siège dans le camp romain, à le harceler. Je n'ai jamais imaginé que tu trouverais un moyen d'entrer dans Massilia ! Et pourtant, te voilà ici. Je dois reconnaître que tu as fait preuve d'ingéniosité. Tel père, tel fils, hein ? Peut-être César devrait-il se servir de toi comme agent secret.

A cet instant-là, l'idée même me répugna tellement que le terrible coup de tonnerre qui ébranla soudain la pièce m'apparut comme l'expression de mon propre courroux. Mais le fracas épouvantable et les vibrations qui faisaient trembler la terre venaient de l'extérieur. Méto se précipita à la fenêtre.

— Oh ! par Vénus ! marmonna-t-il.

Des nuages de poussière, éclairés par les dernières flammes des incendies, s'élevaient en tourbillonnant au-dessus de la muraille, ou, plus précisément, au-dessus de l'endroit où elle s'était dressée auparavant. La crevasse s'était élargie. De chaque côté de la brèche, d'autres poches d'eau s'étaient soudain ouvertes, engloutissant tous les décombres, en même temps que les échafaudages de fortune destinés à étayer la muraille, et les soldats du génie qui y travaillaient toujours. Sous nos regards, une tour s'effondra d'un côté de la brèche qui s'agrandissait encore : des pierres tombaient avec fracas, et les archers, sur les remparts qui s'écroulaient, hurlaient d'effroi.

Là où il y avait eu une brèche qui aurait pu rester défendable, une énorme ouverture béait dans la muraille. Désormais, la place principale de la cité était vulnérable.

De l'intérieur de la maison d'Apollonidès parvenaient les cris d'hommes qui couraient dans les couloirs. Soudain, la porte

s'ouvrit, et le premier magistrat suprême apparut. Il nous dévisagea, l'air abasourdi.

Mon entretien avec Méto était terminé.

24

Le visage blême, les mains tremblantes, Apollonidès m'ordonna de quitter la cellule. Il entra dans la pièce, suivi de plusieurs gardes du corps, puis il claqua la porte derrière lui. Après l'effondrement de la muraille, mon fils, l'agent de César, était la première personne à laquelle Apollonidès voulait parler.

J'errai dans le couloir. À un tournant, je rencontrais un groupe de gardes surexcités. C'est à peine s'ils me remarquèrent, et ils n'essayèrent pas de m'arrêter quand je pénétrai dans le corps principal de la maison. J'errais dans les couloirs quand j'entendis un cri de joie ; en me retournant, je découvris Davus qui avait aussi été libéré et apparemment oublié. Il éclata de rire tant il était joyeux et me serra si fort dans ses bras que j'en eus le souffle coupé.

Fatigué, déconcerté, je décidai d'aller à la recherche de Hiéronymus. La porte par laquelle on accédait à ses quartiers était ouverte. Nous entrâmes dans la petite antichambre, puis dans la chambre. Plus loin, il y avait une autre pièce, avec un balcon qui donnait sur la rue. Je ne vis âme qui vive. À bout de forces, je m'allongeai sur les coussins éparpillés sur le lit du bouc émissaire, pensant me reposer seulement un instant. Je tombai dans un profond sommeil. Davus monta la garde dans l'antichambre pendant un moment puis, succombant à la fatigue, il vint me rejoindre sur le lit et s'endormit à son tour.

Nous nous réveillâmes à l'aube dans une maison où régnait le désordre. Personne ne semblait commander. Les esclaves paraissaient aller et venir à leur gré. Mais quand j'essayai d'entrer dans l'aile où Apollonidès m'avait interrogé la nuit précédente, deux gardes à l'air misérable m'en empêchèrent. Je tentai de leur parler, ils brandirent leur épée et me crièrent de me taire.

Je tentai à nouveau de trouver Hiéronymus. Sans succès. Dans le vestibule, je vis que la porte d'entrée de la maison

d'Apollonidès était grande ouverte. J'allai jusqu'au porche, les portes de la cour étaient également ouvertes. Aucun soldat ne montait la garde.

Bien que la brèche fut impossible à colmater, les Romains n'avaient pas bougé au cours de la longue nuit. L'aube était venue, et Trébonius n'avait toujours pas lancé d'attaque.

La rumeur de l'arrivée imminente de César s'était répandue dans tout Massilia. On l'attendait le lendemain... l'heure d'après... puis d'un instant à l'autre. La panique s'était emparée de la ville ; des fidèles en larmes se pressaient dans les temples. J'avais connu une atmosphère semblable à Brundisium, mais, là-bas, les gens avaient attendu César comme un libérateur. Les Massiliotes l'attendaient comme leur pire ennemi. Ils ne connaissaient que trop bien les atrocités qu'il avait fait subir à leurs voisins, les Gaulois : villages brûlés, hommes exécutés, femmes violées, enfants réduits en esclavage.

Le chaos régnait dans les rues. Quelle folie s'était emparée des paisibles habitants de Massilia, réputés pour leurs écoles sérieuses, leur respect de l'ordre, leur parfaite égalité d'humeur ? À ce qu'on disait, les Massiliotes aimaient l'argent par-dessus tout, étaient des modèles de patience, de perspicacité, et avaient le sens de l'effort. Pourtant, ce jour-là, je vis dans les rues des ivrognes qui titubaient, un pendu complètement nu, un homme – vraisemblablement un riche banquier – poursuivi et lapidé par une foule en colère. Dans cette grande cité qui allait mourir, certains citoyens avaient sombré dans la barbarie et ne pensaient qu'à la dernière occasion de pouvoir se venger d'un voisin. Massilia se déchirait avant que César ne la mît à feu et à sang.

À la vue d'une troupe de gladiateurs qui se dirigeait vers nous, je fis signe à Davus de se cacher. Mais l'homme qui commandait les gladiateurs nous avait déjà aperçus. Il ordonna à sa petite troupe de s'arrêter et s'avança à notre rencontre. C'était Domitius en grande tenue de combat, sa cape rejetée en arrière pour montrer le disque de cuivre orné d'une tête de lion sur le plastron de sa cuirasse. Derrière le cordon de gladiateurs, des esclaves poussaient des chariots dans lesquels s'entassaient des malles. De toute évidence, Domitius quittait Massilia

comme il y était arrivé, avec sa racaille de gladiateurs, ses esclaves et le reliquat de ses six millions de sesterces. Au siège de Corfinium, plutôt que de tomber dans les pattes de César, il avait tenté de se suicider, mais n'avait pas réussi. César lui avait pardonné et l'avait libéré. Maintenant, Domitius semblait n'avoir aucune envie d'attenter à ses jours. Et César ne serait sans doute pas aussi clément une seconde fois.

Je ne pus résister à l'envie de lui lancer une pique :

— Tu t'en vas déjà, Domitius ?

— D'après ce que je comprends, ton bâtard de fils est vivant.

Milon avait donc raison.

— Oui, mais Méto n'est pas un bâtard. C'est un esclave que j'ai adopté.

— Les esclaves ne sont-ils pas tous des bâtards par définition ?

— On pourrait en dire autant des hommes politiques romains.

Ses yeux lancèrent des éclairs. Je regardai nerveusement les gladiateurs à la mine patibulaire. J'avais la bouche sèche. Étais-je allé trop loin ? Mais l'instant d'après, Domitius pouffa de rire.

— Tel père, tel fils, même si le tien est adopté. Quelle audace vous avez, vous, les Gordianus ! J'en viendrais presque à souhaiter que vous soyez dans notre camp.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je suis dans le camp de César ?

— Ne l'es-tu pas ?

Je ne répondis pas. Je regardai les chariots avec les grandes piles de malles.

— Je suppose que tu as encore un navire dans le port ?

— Trois navires. Apollonidès voulait les réquisitionner pour la bataille. Je lui ai dit qu'il n'en était pas question.

Il se mouilla un doigt et le tourna vers la brise.

— Le vent a changé depuis hier, nous aurons une bonne traversée. Le bateau dans lequel je m'embarque est une merveille : long, bas, rapide comme un dauphin.

— Il aura bien besoin de l'être pour franchir le siège.

Je regardai vers le nord où le ciel s'assombrissait.

— On dirait qu'Éole va nous amener de l'orage.

— Siège ou pas, orage ou pas, rien ne m'empêchera de quitter cette ville damnée !

— César sera déçu, je suis sûr qu'il a hâte de te retrouver.

— Comme moi ! Mais pas ici, pas maintenant. Un autre jour, sur un autre champ de bataille !

— Et Milon ? Je ne le vois pas dans ton escorte.

— Milon reste ici, où il se sent à sa place. S'il a de la chance, quand tout sera redevenu calme, Pompée lui accordera un pardon généreux et l'invitera à rentrer à Rome, où il pourra vieillir et s'engraisser en péchant sur les rives du Tibre. Jusqu'à là, il doit se contenter de manger des mulets massiliotes. Mais assez bavardé, Gordianus ! Tu m'as déjà bien retardé.

Là-dessus, il repartit, en hurlant à ses gladiateurs l'ordre de presser le pas.

Des nuages sombres cachèrent le soleil. Le vent souffla en bourrasques dans les rues étroites de Massilia, apportant l'odeur de la pluie. Malgré l'orage qui menaçait, Davus suggéra d'aller sur une hauteur, afin d'observer les activités de l'armée de Trébonius.

Tandis que nous montions péniblement, nous rencontrâmes une foule rassemblée devant un temple. Certains psalmodiaient d'un ton solennel, les yeux clos. D'autres hurlaient et s'agitaient comme des déments, tandis que d'autres encore regardaient, l'air consterné. J'avisai un spectateur qui avait l'air suffisamment calme et lui demandai ce qui se passait.

— Le bouc émissaire, dit-il. Les prêtres d'Artémis se préparent à le conduire au Rocher du sacrifice.

Je me frayai un chemin dans la foule avec l'aide de Davus. Enfin, nous arrivâmes aux marches du temple, où une bière noire reposait sur une litière à baldaquin vert que je connaissais bien. Un groupe de prêtres sortait du temple. Leurs robes blanches battaient au vent. Des spirales de fumée s'élevaient de leurs coupes où l'encens se consumait lentement. Encadrée par des prêtres, une haute silhouette vêtue de vert surgit. Son visage était caché derrière un voile vert, si bien que de la tête aux pieds, il ressemblait à une chrysalide. J'essayai de m'avancer vers lui, mais un cordon de soldats me barra le passage.

Je criai son nom. Hiéronymus tourna la tête dans ma direction. Il chuchota quelques mots à l'un des prêtres qui fronça les sourcils, mais s'approcha néanmoins des soldats et leur dit de me laisser passer. Je me précipitai vers les marches.

— Hiéronymus ! dis-je en essayant de parler à voix basse. Qu'est-ce que c'est que ça ? Que se passe-t-il ?

— N'est-ce pas évident ?

— Hiéronymus, je ne vois pas ton visage. Ce voile...

— Le bouc émissaire porte un voile quand vient son dernier jour. Les dieux regardent. La vue du visage maudit du bouc émissaire ne pourrait que les offusquer.

Je baissai encore la voix qui devint un murmure rauque.

— Hiéronymus, cela suffit. S'il est possible de reporter la cérémonie à un peu plus tard... César arrive. Ce n'est peut-être plus qu'une question d'heures... de quelques instants...

— Reporter la cérémonie ? Mais pourquoi ?

— Elle n'est pas nécessaire. Le siège est presque terminé. Ta mort n'y changera rien. Tu ne peux absolument pas sauver la cité.

— Je ne peux empêcher sa conquête, mais je peux peut-être éviter sa destruction totale. Qui sait quelles sont les intentions de César ? Le sacrifice du bouc émissaire peut faire pencher la balance et l'inciter à se montrer clément.

— César fera comme bon lui semblera, quoi qu'il advienne de toi.

— Chut ! Ne dis pas cela aux prêtres ou aux habitants de Massilia ! Depuis des mois, ils me dorlotent et satisfont mes envies pour me préparer à prendre en charge tous leurs péchés. Maintenant, ils veulent que la cérémonie se déroule jusqu'à la fin.

— Mais, Hiéronymus...

— Silence, Gordianus ! Je suis en paix. Hier soir, Apollonidès m'a invité dans ses appartements privés. Il m'a tout raconté.

— Tout ?

— Je sais que ton fils Méto est vivant. J'en suis heureux pour toi, Gordianus ! Apollonidès m'a aussi avoué que c'était son père qui avait ruiné le mien. Je le soupçonne depuis longtemps. Et... il m'a raconté ce qui s'est passé pour Cydimache. Mon père

a sauté du haut du Rocher du sacrifice ; la fille d'Apollonidès a été poussée. Sa lignée est terminée. Les ombres de mes parents sont apaisées.

— Et toi, Hiéronymus ?

— Moi ?

Le vent colla le voile contre son visage, si bien que je vis nettement son expression : ses lèvres légèrement pincées, un sourcil levé lui donnaient un air moqueur.

— Je suis un Massiliote, Gordianus, et un Massiliote respecte un contrat. Quand je suis devenu bouc émissaire, je me suis mis d'accord avec les prêtres d'Artémis et les habitants. Je l'ai fait en connaissance de cause. Ils ont honoré leur partie du contrat ; maintenant, c'est à mon tour. Par obligation, je dois affronter mon sacrifice de plein gré. Ce n'est pas le cas de tous les boucs émissaires, quand vient la fin ; certains doivent être drogués ou ligotés, voire assommés. Pas moi ! Je resterai debout, tête haute ; j'affronterai fièrement mon destin.

Je demeurai sans voix. J'essayai de penser à des mots pour le persuader, je songeai aussi à ce que je pourrais faire pour mettre un terme à cette farce. Il posa la main sur mon avant-bras et le saisit d'une poigne vigoureuse.

— Gordianus, je sais que tu ne prends pas cette cérémonie au sérieux, tu ne crois pas à son utilité.

— Toi, tu y crois ?

— Peut-être que oui ; peut-être que non. Mes convictions n'ont guère d'importance. Peut-être un bouc émissaire est-il capable d'assumer les péchés des autres, les emporter avec lui, les effacer, en permettant à ceux qui survivent de recommencer leur vie. Depuis que je t'ai rencontré, Gordianus, j'ai l'impression que tu portes sur tes épaules le poids de la culpabilité de quelque mauvaise action, de quelque crime – peut-être commis en essayant de sauver ce fils qui t'est cher. Est-ce que je me trompe ?

Je ne répondis pas.

— Ça ne fait rien. Je t'absous ! dit-il en me lâchant soudain le bras. Voilà. Le poids du péché que tu portes peut-être, quel qu'il soit, tu en es délivré, car il est venu en moi. Tu sais, je crois que j'ai bel et bien senti quelque chose. C'est la vérité !

J'avais la gorge tellement serrée que je pouvais à peine parler.

— Hiéronymus...

— Maintenant va-t'en, Gordianus. Mon heure a sonné !

Deux prêtres d'Artémis me saisirent par les bras, me forçant à descendre les marches, et me repoussèrent dans la foule. Je regardai, impuissant, tandis que Hiéronymus gravissait les degrés en bois qui menaient à la litière et s'allongeait, fermant les yeux et croisant les bras comme s'il était un cadavre. Autour de moi, la foule se pressait et gémissait. Certains hurlaient des imprécations ; d'autres criaient des bénédictions. On commença à lancer des objets sur la bière, et je tressaillis, effrayé. Mais les objets n'étaient pas des pierres et des cailloux, c'étaient des fleurs séchées et des fragments de parchemin chiffonnés avec des noms écrits dessus. Les prêtres d'Artémis hissèrent la litière verte sur leurs épaules et avancèrent dans la rue, protégés par les soldats. Devant et derrière eux, une escorte de prêtres battait des mains, psalmodiait et répandait de l'encens.

Davus et moi, nous suivîmes le cortège pendant un moment. Nous nous arrêtâmes à un endroit où la rue descendait en pente raide. De là, on pouvait voir le Rocher du sacrifice. Dans le faux crépuscule qui précède une pluie torrentielle, nous regardâmes le cortège descendre la colline en serpentant, attirant de plus en plus de spectateurs. La clameur de la foule retentissait dans toute la cité.

Le cortège s'arrêta au pied du rocher. Entouré par le cordon de soldats, Hiéronymus descendit de la litière et commença seul son ascension. La foule poussait des cris.

D'autres prêtres l'attendaient au sommet, là où l'on avait dressé un dais vert. Serrés les uns contre les autres, ils se courbaient sous les rafales. Ceux qui tenaient les mâts du dais avaient fort à faire pour l'empêcher de s'envoler. Leurs robes blanches et les rabats verts du dais claquaient. Apollonidès se tenait debout au milieu du groupe, les cheveux au vent et sa cape bleu pâle serrée autour de sa taille.

Par-delà le rocher et la muraille, ombres et lumières jouaient à la surface de la mer. Le vent fouettait les vagues vertes qui s'ourlaient d'écume blanche.

Hiéronymus prit son temps. Il monta lentement, méthodiquement, presque comme s'il voulait jouir de l'événement. Ou bien commençait-il à hésiter ?

Enfin, il atteignit le sommet. Le bouc émissaire se détachait sur le ciel avec sa robe verte, mais il y avait une telle foule de prêtres que j'avais de la peine à l'apercevoir. Des larmes troublaient ma vue.

Tout là-haut, à nouveau on psalmodia et on brûla de l'encens. Le vent capricieux semblait jouer avec la fumée et, au lieu de la disperser, la faisait tournoyer autour du sommet. Les prêtres toussaient et agitaient les mains. On ne pouvait espérer qu'ils contrôlent le vent, mais la lutte à laquelle j'assistais n'était sûrement pas prévue dans la cérémonie...

— Davus, je ne vois pas bien. J'ai des larmes dans les yeux à cause du vent. Est-ce que Hiéronymus... se débat ?

— Il doit se débattre ! dit Davus en plissant les yeux. Ils l'ont tous entouré, ils le maîtrisent, ils le font osciller d'avant en arrière. Il lutte. Et maintenant... voici Apollonidès !

Davus n'eut pas besoin de terminer. Refoulant mes larmes d'un battement de paupières, je vis clairement le dernier acte. Ou était-ce une illusion ?

Comme Cydimache, Hiéronymus avait dû changer d'avis à la dernière minute. Comment expliquer autrement le fait que les prêtres s'agglutinèrent soudain autour de lui, tentant de le maîtriser ? Apollonidès s'avança d'un pas résolu et saisit à bras-le-corps la chrysalide verte qui se débattait. Tous deux tournoyèrent et se balancèrent d'avant en arrière. Les prêtres reculèrent tant bien que mal. La cape d'Apollonidès se gonfla et s'enroula, jusqu'à ce que les deux silhouettes ne semblent plus faire qu'une seule créature enveloppée d'un linceul, qui se contorsionnait.

En titubant, elles s'avancèrent jusqu'au bord du précipice. Je retins mon souffle. L'espace d'un instant, on les aurait dit pétrifiées au bord du rocher. L'instant d'après, toujours serrées l'une contre l'autre, elles disparurent.

— Apollonidès ! murmura Davus d'une voix entrecoupée. Hiéronymus a entraîné Apollonidès avec lui !

— Ou bien est-ce Apollonidès qui a sauté et entraîné Hiéronymus avec lui ? répliquai-je, complètement ahuri.

25

Le vent souffla de plus en plus fort. Le ciel devint noir d'encre, le tonnerre gronda et les éclairs déchirèrent les nuages. Davus et moi, nous nous hâtâmes de rentrer chez Apollonidès. Juste au moment où nous atteignîmes la grande cour, il commença à pleuvoir à verse.

Nous trouvâmes la maison du premier magistrat suprême comme nous l'avions laissée, les portes grandes ouvertes et les esclaves affolés. L'aile où j'avais vu Méto la dernière fois était toujours gardée par des soldats, qui nous barrèrent le passage et refusèrent d'écouter les supplications ou les menaces que je proférais.

Où était Méto ? Quelles dispositions avait-il prises avec Apollonidès pour la reddition de la cité, pour sa propre survie ? Ces dispositions étaient-elles encore valables maintenant qu'Apollonidès n'était plus ? Si ce dernier s'était jeté volontairement du haut du Rocher du sacrifice, s'était-il auparavant vengé de ses ennemis ? Une fois de plus, j'éprouvais la plus vive inquiétude au sujet de mon fils.

S'il était encore en vie et en bonne santé, Méto ne me rechercherait-il pas ? Bien sûr, je devinais la réponse : Méto était trop occupé. Apollonidès mort, les autres magistrats suprêmes auraient à négocier la reddition. Durant ces dernières heures de l'indépendance de Massilia, tous les plans de mon fils se réalisaient. A ses yeux, ces plans étaient prioritaires, et son père ne comptait plus.

Davus, qui avait toujours le sens pratique, annonça son intention de partir en quête de nourriture. Je tombais presque d'inanition, mais je n'avais pas d'appétit. Epuisé, je me dirigeai vers les pièces qui avaient servi de logement à Hiéronymus. Dans la chambre, je m'affalai sur les coussins mœlleux, là où j'avais dormi la nuit précédente. Je ne craignais pas d'être dérangé. Quel Massiliote oserait s'aventurer dans les

appartements du bouc émissaire seulement quelques heures après sa mort, alors que son âme pouvait encore errer ici-bas ?

La pluie fouettait la maison. Pendant que grondait le tonnerre et que hurlait le vent du nord, j'entendais des lamentations. La nouvelle de la mort de leur maître était parvenue aux oreilles des esclaves toujours tapis dans la maison. L'un après l'autre, ils joignirent leur voix à la mélopée funèbre en l'honneur du chef défunt d'une cité à l'agonie.

Malgré tout, je parvins à dormir. Morphée ne m'envoya aucun rêve. Devais-je m'en réjouir ou le déplorer ?

Je m'éveillai en pensant que quelqu'un m'avait observé pendant mon sommeil et venait de quitter la pièce. L'impression était si forte que je me dressai sur mon séant. La pièce était vide. Ce devait être Méto. Mais pourquoi ne m'avait-il pas réveillé ?

Un instant plus tard, Davus entra.

— Te voilà enfin réveillé ! Allons, dépêche-toi de te lever. Il se passe quelque chose d'important aux portes de la cité. De très important !

— Davus, étais-tu dans cette pièce il y a quelques instants... en train de m'observer ? questionnai-je en me frottant les yeux.

— Non.

— Y avait-il quelqu'un d'autre ?

— Je ne sais pas. J'étais dans la pièce à côté, sur le balcon, occupé à regarder la foule qui se dirige vers les portes. Quelqu'un a pu entrer ici en passant par l'antichambre ou le couloir.

— Est-ce qu'il pleut encore ? demandai-je en clignant des yeux.

— Non. L'orage a duré toute la nuit, mais maintenant il est terminé. Le ciel est bleu, le soleil brille. Mais qu'est-ce que j'aperçois ?

Il poussa un cri de joie et se précipita vers un guéridon dans le coin de la pièce.

— Des figues ! Un grand tas de figues ! Je n'ai pas pu trouver la moindre nourriture hier soir. Je n'ai guère pu fermer l'œil tant j'avais faim. Mais regarde-les ! Elles sont splendides. D'une si belle couleur et bien dodues. Et l'odeur ! Tiens, prends-en une. Ensuite, nous sortirons.

Davus mordit à pleines dents dans une figue et rit de plaisir.

Jusqu'au moment où je me risquai à en croquer un petit morceau, je ne m'étais pas rendu compte comme j'avais faim. J'étais aux anges. Jamais je n'avais mangé de figue aussi délicieuse.

Il était impossible qu'un esclave affamé eût laissé ce tas de figues à un homme endormi ; il les aurait dévorées. Méto avait dû nous les apporter. Pourquoi était-il parti sans un mot ?

Une grande foule s'était rassemblée. Un cordon de soldats tenant leurs lances toutes droites contenait les habitants de Massilia et maintenait dégagé un large passage allant des portes au centre de la place du marché.

Autour de nous, les gens paraissaient las, affamés, misérables, mais l'impatience brillait dans leurs yeux. Depuis des mois ils attendaient, redoutaient, espéraient. Enfin, dans quelques instants, il allait se passer quelque chose. Leur nouveau maître leur pardonnerait-il, leur donnerait-il à manger, ou les massacrerait-il sans pitié ? Ils ne semblaient guère se soucier du destin qui les attendait, du moment que leur incertitude prenait fin.

Les foules font chacune un bruit qui leur est particulier. Il me semblait entendre une prairie dont les hautes herbes bruissent en ondulant dans le vent. Les gens inquiets ne cessaient de parler, mais toujours à voix basse. Des rumeurs étouffées d'annihilation et de libération circulaient de-ci de-là, pareilles à des coups de bourrasque.

Je me surpris à rivet mon regard sur les grandes portes de bronze. Elles se dressaient intactes, comme les tours qui les flanquaient. Mais, tout près, apparaissaient l'énorme brèche béante dans la muraille, des tas de gravats qui jonchaient le sol tout autour, ainsi que les restes d'une tour de garde couchée sur le flanc.

De même qu'au théâtre, les portes de Massilia ne semblaient pas vraies, mais seulement une imitation fort réussie. À quoi servent les portes quand, tout près, s'ouvre dans la muraille une brèche assez grande pour laisser passer un troupeau d'éléphants au galop ?

Pourtant, tous les regards convergeaient vers elles. Dès que les trompettes retentirent du haut des tours qui les flanquaient et que les grandes portes de bronze s'ouvrirent avec fracas, le silence se fit.

Cela faisait des mois qu'on les avait fermées devant César sans jamais les rouvrir. Maintenant, elles tournaient lentement, en grinçant sur leurs gonds. Autour de moi, j'entendis des soupirs et des pleurs. L'apparition de la brèche dans la muraille avait été un désastre inimaginable, mais l'ouverture des portes à l'ennemi était plus effroyable encore. Massilia n'avait pas simplement été vaincue ; la fière cité qui était indépendante depuis cinq cents ans s'était rendue à un conquérant.

Les soldats romains entrèrent dans la ville. Ce ne fut pas vraiment une surprise. Pourtant, comme un seul homme, toute la foule frémît, le souffle coupé. Ça et là, des hommes crièrent et des femmes s'évanouirent.

Les uns après les autres, les Romains franchissaient les portes, rompaient les rangs et prenaient la place des soldats massiliotes qui retenaient la foule. Ceux-ci déposaient leurs lances, sortaient de la ville d'un pas lourd et se rendaient. La cérémonie se poursuivit en bon ordre jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul soldat massiliote à son poste. Le large passage qui menait de l'entrée de la cité jusqu'au centre de la place était jonché de lances abandonnées.

Les trompettes retentirent à nouveau. Trébonius entra à cheval, accompagné de ses officiers. Parmi eux, je reconnus Vitruvius, qui ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule et d'examiner la brèche. Il s'intéressait davantage aux remparts de Massilia qui n'avaient pas résisté qu'aux habitants vaincus.

On entendit quelques hourras timides. En réponse, des rires fusèrent ça et là. La foule était tendue. Trébonius avait l'air sombre.

Si les portes ressemblaient de façon outrancière à un décor de théâtre, l'arrivée de César évoqua l'apparition d'un *deus ex machina*. Si on l'avait descendu du ciel à l'aide d'une grue, comme on le fait pour un dieu au moment le plus pathétique d'une tragédie, la foule n'aurait pas été plus stupéfaite. Un

cheval tout blanc franchit les portes au petit galop, le cavalier portait un plastron de cuirasse doré qui étincelait au soleil. Il avait rejeté sur ses épaules sa cape pourpre du plus bel effet. On voyait sa tête presque chauve, car il avait mis son casque à cimier rouge sous son bras, comme pour prouver qu'il n'avait pas peur de montrer son visage aux hommes comme aux dieux. Car, même si les dieux avaient ignoré Massilia au cours des mois précédents, nul doute qu'ils l'observaient maintenant.

César atteignit le centre de la place, et fit pirouetter son cheval en examinant la foule. Dans le silence absolu, les sabots martelèrent les pavés, et les murs en renvoyèrent l'écho.

Davus et moi, nous nous étions frayé un passage jusque derrière le cordon de soldats au centre, assez près pour voir distinctement le visage de César. Il avait les lèvres serrées et souriait à peine. Ses yeux brillants étaient grands ouverts. Son menton en saillie, ses hautes pommettes et son crâne dégarni le faisaient paraître austère, ascétique. Il avait un air à la fois sévère et satisfait, l'expression qui convenait au dieu d'une tragédie, quand il surgit de nulle part pour rendre le jugement divin et restaurer l'ordre après le chaos.

César prononça un discours d'un ton posé, comme s'il conversait en toute simplicité, et sa voix portait dans les coins les plus reculés de la place, car il s'était entraîné à parler dans le forum et sur le champ de bataille.

— Habitants de Massilia, commença-t-il, pendant longtemps nous avons été les meilleurs amis, vous et moi. Tout comme Massilia a toujours été l'alliée de Rome, vous avez été mes alliés. Pourtant, lorsque je suis venu à vous, il y a quelques mois, vous m'avez fermé vos portes et avez promis votre allégeance à un autre.

« Aujourd'hui vous mesurez les conséquences de cette décision. Votre port est déserté. Vos parents sont malades de la peste. Vos enfants pleurent de faim. Vos murailles sont tombées, vos portes sont ouvertes contre votre gré. Quand j'ai sollicité votre amitié et votre soutien, si vous me les aviez accordés, je vous aurais récompensés généreusement ; mon arrivée aujourd'hui serait une occasion de nous témoigner mutuellement notre reconnaissance. Au contraire, nous en

sommes arrivés à cette situation déplorable. Je vais m'emparer de ce dont j'ai besoin, et mes conditions seront celles du vainqueur.

« La dernière fois que je suis passé près de vous, j'étais dans l'incertitude. Devant moi s'ouvrait la perspective d'une longue campagne en Espagne. Derrière moi, à Rome, je n'étais pas sûr qu'en mon absence les événements se dérouleraient à ma convenance. Dans ces circonstances, vous auriez pu négocier à votre avantage. Oh, oui ! je sais combien vous, les Massiliotes, vous êtes durs en affaires ! Quels qu'aient été les accords que j'aurais pu passer avec vous, je les aurais honorés avec l'honnêteté d'un Romain.

« Maintenant, à mon retour, les circonstances sont différentes. Mes adversaires en Espagne sont vaincus. On m'a informé que Pompée et ceux qui ont eu le tort de le soutenir sont plus que jamais désorientés. A mon arrivée au camp, ce matin, un messager venu de Rome m'a appris une nouvelle extraordinaire : pour résoudre la crise actuelle, le Sénat a décidé de nommer un dictateur. J'ai l'honneur de vous dire que le préteur Marcus Lépidus m'a proposé pour ce poste éminent. A mon retour à Rome, j'ai l'intention d'accepter le mandat du peuple pour restaurer l'ordre dans la cité et dans ses provinces.

« Que vais-je faire de Massilia maintenant ? Vous m'avez repoussé et vous avez accordé refuge à mes ennemis. Quand une brèche s'est ouverte dans vos murs, mon général, Trébonius, a respecté le drapeau hissé pour parlementer et empêché ses hommes de monter à l'assaut. Pourtant vous avez osé envoyer vos troupes incendier mes ouvrages de campagne ! Un homme à l'esprit plus vengeur que moi pourrait saisir cette occasion pour faire un exemple d'une cité aussi perfide. Si Massilia devait connaître le même sort terrible que Troie ou Carthage, qui oserait prétendre que je l'ai traitée injustement ?

« Mais je n'ai pas l'esprit de vengeance, et j'ai de sérieux motifs de me montrer clément. Les chefs de votre cité ont fini par entendre raison ; ils ont ordonné à vos soldats de déposer les armes ; ils m'ont remis la clef de votre trésor. Massilia pourra m'aider à restaurer l'ordre. Je ne vois pas de raison pour laquelle Rome et elle ne puissent être à nouveau amies.

Pourtant, désormais, les conditions de notre amitié seront différentes de ce qu'elles auraient pu être. Quand je partirai pour Rome – ce qui ne saurait tarder –, je laisserai en garnison deux légions, pour m'assurer que l'ordre que j'ai établi ici prévaudra.

« J'ai donc résolu de me montrer clément. J'ai pris cette décision, non par respect pour ces dirigeants au jugement erroné qui ont mis Massilia dans cette triste situation. Non, j'ai penché pour la clémence à cause du profond et constant respect que j'éprouve pour l'ancienne réputation de la cité. Cette cité qu'Artémis protège depuis cinq cents ans, je ne l'anéantirai pas en un instant. Aujourd'hui même, Massilia aurait pu être détruite ; au contraire, elle va renaître.

En quel endroit s'élevèrent les premières acclamations, je ne saurais le dire. À mon avis, un signal de Trébonius adressé aux soldats romains les déclencha. Elles furent alors petit à petit reprises par la foule qui, après avoir réagi avec timidité, ne contenait plus sa joie. César leur avait épargné la mort ; eux et leurs enfants vivraient. L'avenir de Massilia, maintenant vassale de Rome, ne serait pas ce que les habitants avaient espéré, mais il restait un avenir, et ils en étaient reconnaissants. La longue lutte était terminée.

Peut-être, pensai-je tristement, le sacrifice du bouc émissaire avait-il été efficace.

Tandis que les acclamations continuaient, de plus en plus fortes, des remous dans la foule à proximité indiquaient qu'un cortège se frayait un passage et se dirigeait vers César. Je tendis le cou et vis danser au-dessus de la foule un aigle d'or avec des oriflammes rouges qui flottaient au vent. C'était l'étendard de Catilina.

César vit approcher le cortège et fit signe aux soldats de s'écartier pour le laisser passer. L'étendard entra dans l'espace libre, tenu bien haut par Méto, comme je m'en doutais. Mon fils était maintenant vêtu de sa plus belle tenue de combat. Il arborait un large sourire et levait les yeux vers César. Dans son regard, on lisait une adoration dont il n'avait pas honte.

Le visage du général resta sévère, mais ses yeux étincelèrent quand il contempla l'étendard. Il ne jeta qu'un rapide coup d'œil à Méto en réponse à son regard plein de dévotion.

Les autres membres de la petite escorte restèrent à l'écart, derrière le cordon de soldats. Parmi eux, Caius Verrès qui, les bras croisés et la tête inclinée pour se donner une allure désinvolte, souriait d'un air suffisant. À côté de Verrès, je remarquai Publicius et Minucius, et bien d'autres hommes en toge – sans doute d'autres admirateurs de Catilina. Quand César tendit la main pour accepter l'étendard présenté par Méto, ils faillirent s'évanouir. Ils levèrent les bras, poussèrent un cri, tombèrent à genoux et se mirent à pleurer de joie.

Voulant mieux voir Méto, je m'étais rapproché jusqu'à ce que, tout comme les admirateurs de Catilina, je me trouve juste derrière le cordon de soldats. Ce n'est pas Méto qui me remarqua – il n'avait d'yeux que pour César –, mais le général lui-même. Quand il quitta enfin l'aigle des yeux pour examiner la foule qui l'acclamait, son regard vint se poser sur moi. Nous nous étions rencontrés à plusieurs reprises et toujours très brièvement, pourtant il me reconnut tout de suite. Ses lèvres esquissèrent presque un sourire. Quand il se pencha pour remettre son casque à Méto, il lui parla à l'oreille.

Méto fit un pas en arrière. L'air stupéfait, il regarda dans ma direction. Il lui fallut un moment pour me découvrir. Quand il y parvint, il se dirigea vers le cordon de soldats et leur demanda de me laisser passer. Les soldats se tournèrent vers César, qui acquiesça discrètement d'un signe de tête.

Je m'avançai à contrecœur. Devant moi, César à cheval tenait bien haut l'étendard surmonté de l'aigle qui avait jadis appartenu à Marius. Que signifiait pour lui ce moment ? César avait conquis la Gaule et l'Espagne ; il avait surpassé son mentor, car Marius n'était jamais devenu dictateur à Rome. À proximité, les acclamations des partisans de Catilina étaient devenues encore plus frénétiques, plus enthousiastes. Ici, au centre même du tumulte, les ovations de la foule étaient assourdissantes.

J'avais découvert une chose étrange quand j'avais décidé d'entrer dans Massilia par le tunnel : avec l'âge, j'étais plus

impulsif, moins prudent. Était-ce parce que, grâce à ma longue expérience, je n'avais plus besoin de peser le pour et le contre avant d'agir ? Ou était-ce simplement parce que l'esprit lent et l'hésitation paralysante m'exaspéraient, et que j'en étais revenu à agir spontanément, comme un enfant, ou comme les dieux ?

Je n'avais pas prévu ce que je fis alors. Je n'avais même pas envisagé que cela pouvait arriver.

Méto s'avança vers moi. Il tenait d'une main le casque de César. De l'autre, il caressait le plumet en crin rouge, comme si c'était un chat. Il sourit et leva les sourcils.

— Ça alors, je n'en reviens pas. Papa !

Je me contentai de le dévisager. J'eus un instant l'envie de jeter le casque par terre.

— Papa, quand tout ceci sera terminé... quand je rentrerai à la maison.

— À la maison, Méto ? Que veux-tu dire ? criai-je, simplement pour me faire entendre, tandis que mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.

— Je veux dire chez toi, à Rome, bien entendu, répondit-il en plissant le front.

— Non ! Chez moi, ce n'est plus ta maison, Méto. Plus maintenant. Plus jamais.

— Papa, qu'est-ce que tu racontes... ? demanda-t-il en riant nerveusement.

— « Quand tout ceci sera terminé », dis-tu. Cela ne prendra jamais fin, Méto. Jamais ! Et pourquoi voudrais-tu que cela se termine ? Cela te réussit merveilleusement ! La ruse, le mensonge, les trahisons – pour toi, c'est une fin en soi.

— Papa, je ne suis pas sûr...

— D'abord tu es devenu soldat et tu as aimé tuer des Gaulois pour la gloire de César. Incendier des villages, réduire des enfants en esclavage, laisser des veuves mourir de faim – cela m'a toujours écœuré, bien que je n'en aie jamais rien dit. Maintenant, tu as trouvé une nouvelle vocation : espionner, recourir à la ruse comme arme de destruction. Cela me répugne encore plus.

J'avais tellement élevé la voix que même César entendit. Du haut de son cheval blanc, il nous regarda tous les deux d'un air perplexe. Méto était livide.

— Papa, je ne comprends pas.

— Moi non plus. Est-ce la façon dont je t'ai élevé ? Est-ce que tu n'as rien appris de moi ?

— Mais, papa, j'ai tout appris de toi.

— Non ! Qu'est-ce qui importe le plus pour moi ? Découvrir la vérité ! Je le fais même quand cela ne sert à rien, même quand cela ne cause que de la souffrance. Mais toi, Méto ? Que signifie pour toi la vérité ? Tu ne peux pas la supporter, pas plus que je ne peux supporter la fourberie ! Nous sommes juste à l'opposé l'un de l'autre. Ce n'est pas étonnant que tu aies trouvé ta place à côté d'un homme comme César.

— Nous parlerons de cela plus tard, papa, dit Méto en baissant la voix.

— Ne t'en remets pas à l'avenir ! C'est notre dernière conversation, Méto.

— Papa, tu es vexé parce que je... je ne me suis pas confié à toi...

— Ne me parle pas comme un politicien ! Tu m'as trompé. D'abord tu m'as laissé croire que tu participais à un complot ourdi pour tuer César...

— Je le regrette, papa, mais je n'avais pas le choix...

— Puis tu t'es moqué de moi en te faisant passer pour un devin ! Tu m'as laissé croire que tu étais mort !

— Quand ceci sera terminé... Quand nous pourrons parler..., bredouilla Méto en tremblant.

— Non ! Jamais plus !

— Mais, papa, je suis ton fils !

— Non, tu ne l'es plus.

Prononcer ces paroles me glaça le sang et me noua l'estomac, mais je ne pus me retenir.

— Tu n'es plus mon fils, Méto. Ici, devant ton cher général – pardon, ton dictateur –, je te renie. Je renonce à toute relation avec toi. Je t'enlève mon nom. Si tu as besoin d'un père, que César t'adopte !

C'était comme si Méto avait reçu un coup sur la tête. Si j'avais simplement souhaité l'abasourdir, j'avais réussi. Mais je n'éprouvai aucun plaisir à voir l'expression de son visage ; je ne pouvais supporter de le regarder. César se rendait compte que quelque chose allait mal ; il appela Méto, mais Méto ne lui prêta pas attention.

La foule continuait de pousser des hourras. Les gens acclamaient simplement pour se libérer des émotions contenues. On aurait dit le grondement sans fin d'une cascade.

Je franchis le cordon de soldats et me faufilai à travers le groupe des partisans de Catilina, qui jubilaient. Verrès rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Publicius et Minucius essayèrent de me retenir et de m'entraîner dans une danse joyeuse, mais je me dégageai et plongeai aveuglément dans la foule. Davus n'était pas loin ; je ne le voyais pas, mais je sentais sa présence ; je savais qu'il restait près de moi, un peu à l'écart, en se demandant sans doute ce qui venait de se passer. Combien de fois avais-je silencieusement tourné en dérision sa candeur, sa simplicité désarmante ? Pourtant, à ce moment-là, il était plus un fils pour moi que l'homme que je venais de quitter.

26

— Vas-y, dis-le ! J'ai fait une fameuse bêtise, n'est-ce pas ?

Davus fronça les sourcils, mais garda le silence. Debout côte à côte sur le pont du navire, près du bastingage, nous regardions Massilia disparaître à l'horizon. Vue de la mer, la cité paraissait si minuscule, comme à l'étroit à l'intérieur de ses murailles.

L'embrun me piquait les narines. Des mouettes nous suivaient de près, battant des ailes et poussant des cris aigus ; les marins s'interrogeaient en levant les rames et en hissant la voile. Tandis que nous nous fauflions entre les promontoires aux contours déchiquetés et les îles proches des côtes, Massilia disparut à nos regards.

Le navire était l'un des trois que Domitius avait gardés pour s'enfuir. Poussé par la tempête, Domitius avait réussi à forcer le siège, mais les deux autres bâtiments qui l'accompagnaient avaient dû rebrousser chemin. Maintenant, ils appartenaient à César. Celui-ci avait renvoyé à Rome le navire sur lequel nous nous trouvions, avec des trésors à bord et des lieutenants chargés de préparer le retour triomphal du vainqueur.

Trébonius était venu me trouver et nous avait proposé, à Davus et à moi, de prendre le premier navire en partance. Il semblait que César avait été particulièrement généreux, en dépit de mon attitude sur la place du marché. Peut-être avait-il tenu une promesse faite à Méto de me laisser regagner Rome. Plus vraisemblablement, il avait voulu se débarrasser de moi aussi vite que possible, avant que ma présence indésirable ne vînt à saper davantage le moral d'un des hommes qu'il estimait le plus.

Je n'avais aucune raison de ne pas accepter. Plus vite je quitterais Massilia, mieux cela vaudrait, et je n'avais aucune envie de refaire le long chemin par voie terrestre, surtout avec les légions de César.

Qu'adviendrait-il maintenant de cette fière cité ? Une chose était certaine, Massilia ne retrouverait jamais son indépendance. Ce dont Rome s'empare, elle le garde ; la liberté est un cadeau qu'elle ne rend jamais. Les magistrats suprêmes seraient réduits à une simple assemblée honorifique, ou bien celle-ci serait dissoute complètement ; tout le pouvoir émanerait de Rome et de son dictateur. Je pouvais facilement imaginer Zénon devenant la marionnette de César à la tête de la cité, et obéissant avec docilité aux ordres d'un gouverneur romain.

Quant aux exilés romains à Massilia, César, dont la générosité était digne d'un dictateur, leur avait pardonné. Publicius, Minucius et leurs compagnons retourneraient à Rome. Mais César avait spécifié deux exceptions notables : bien qu'il eût gardé l'étendard surmonté de l'aigle, Verrès resterait en exil, ainsi que Milon.

Je soupirai et soupesai la lourde bourse bien garnie, accrochée à ma taille. A défaut d'autre chose, je quittais Massilia plus riche qu'à mon arrivée. Au moment où j'étais monté à bord du navire, Arausio était venu me voir et avait insisté pour me rémunérer généreusement des efforts que j'avais déployés. Rindel était rentrée saine et sauve chez son père. Apollonidès l'avait libérée, ainsi que ses parents, tout comme il nous avait permis, à Davus et à moi, d'aller et venir librement.

Cependant, la dernière scène sur le Rocher du sacrifice nous hantait toujours : Apollonidès avait-il eu l'intention de se venger de Rindel, et en avait-il été empêché parce que Hiéronymus l'avait entraîné, malgré lui, dans la mort ? Ou bien Apollonidès, avant de se précipiter volontairement du haut du rocher, avait-il décidé de se montrer clément à l'égard de Rindel ? Ayant perdu sa propre fille, peut-être ne souhaitait-il pas infliger le même chagrin à Arausio.

Apollonidès avait perdu sa Cydimache. Arausio avait perdu puis retrouvé sa Rindel. J'avais perdu Méto, je l'avais retrouvé, avant de le perdre à jamais. J'avais eu raison d'agir comme je l'avais fait. Pourquoi, alors, étais-je harcelé par un doute ? Je prétendais haïr toute forme de tromperie. Est-ce que je me faisais des illusions ?

Dans notre sillage, les vagues glauques bondissaient et écumaient. Elles avaient englouti Cydimache avec l'enfant qu'elle portait, Apollonidès... et aussi Hiéronymus ! Le bouc émissaire avait eu l'air si digne sur les marches du temple, si sûr de lui, si intrépide. Qu'était-il arrivé ? Hiéronymus s'était-il débattu pour avoir la vie sauve, ou pour entraîner Apollonidès avec lui ? En quittant Massilia, j'avais résolu le mystère d'une mort, mais deux autres restaient une énigme.

Derrière moi, une voix me donna des frissons dans le dos :

— As-tu aimé les figues que j'ai laissées pour toi ?

Davus et moi, nous fîmes volte-face en même temps.

L'espace d'un instant, je restai muet, le souffle coupé.

— Hiéronymus ! criai-je enfin.

— Mais... nous t'avons vu..., balbutia en riant Davus.

— Tu m'as vu débouler avec Apollonidès du haut du Rocher du sacrifice ?

— Oui ! criai-je.

— Ne te fie pas aux apparences, Gordianus, conseilla Hiéronymus. La petite confusion que tu as faite entre Cydimache et Rindel aurait dû t'apprendre cela.

Je tendis la main et lui saisis le bras pour m'assurer qu'il était bien vivant.

— Mais, Hiéronymus, que s'est-il passé ?

— Tout s'est passé suivant le plan d'Apollonidès. En assistant au sacrifice, il accomplissait son dernier acte officiel en tant que premier magistrat suprême. On m'avait laissé dans l'ignorance ; je ne savais pas ce qu'Apollonidès avait concocté avant d'atteindre le sommet du rocher. Je m'attendais à mourir, je m'y étais préparé. Mais quand je suis arrivé là-haut, qu'ai-je vu, allongée dans le creux du rocher et entourée de prêtres ? Une autre silhouette, en vert de la tête aux pieds : mon double !

« Apollonidès m'a ordonné de rester en arrière. Les prêtres se pressaient autour de moi. En un clin d'œil, ils m'ont ôté ma robe verte et m'en ont mis une blanche, si bien que je ressemblais à un prêtre. J'étais déconcerté. Des nuages d'encens tourbillonnaient autour de nous. D'une voix sifflante, Apollonidès m'a demandé de me taire et m'a forcé à prendre un sac bien rempli de sesterces – le butin de sa dernière razzia sur

le trésor, sans aucun doute. Si je voulais continuer à vivre, m'a-t-il dit, je devais me taire, me cacher et quitter Massilia sur le premier navire en partance ; Méto prendrait les dispositions nécessaires.

« J'étais stupéfait. Pendant ce temps-là, les prêtres ont relevé l'individu en vert. Ils ont essayé de le pousser vers le précipice. Ses bras devaient être liés sous sa robe, mais il a tout de même réussi à se débattre et à donner des bourrades de part et d'autre. Il devait être également bâillonné, car il est resté muet, même lorsqu'Apollonidès l'a étreint. Puis tous deux ont titubé, tangué. Finalement, ils ont basculé du haut du rocher.

— Mais qui était l'homme en vert ? demanda Davus en fronçant les sourcils.

— Qui d'autre que Zénon ? répondis-je tranquillement.

— Cela ne fait pas de doute, reprit Hiéronymus. Après qu'Apollonidès eut décidé de mettre fin à ses jours – et qui cela pourrait-il surprendre, après le choc de la mort de Cydimache et la honte de perdre la cité ? –, il était résolu à emmener Zénon avec lui. Quel lieu leur convenait mieux pour trouver la mort que le Rocher du sacrifice ? Parce que Zénon prenait ma place, les prêtres ont accepté de m'épargner. Il a eu de la chance, le bouc émissaire, qu'un autre l'ait remplacé !

« J'ai passé la nuit dans le temple d'Artémis. Vous seriez ébahis de voir la quantité de nourriture que les prêtres ont encore en réserve. C'est de là que provenaient les figues. Le lendemain matin, pendant que tout le monde se rassemblait aux portes, j'ai songé à me glisser chez Apollonidès pour prendre quelques affaires personnelles dans mon appartement. Je m'attendais à trouver la maison vide, et elle l'était, à l'exception de vous deux. Tu dormais comme un enfant, Gordianus. Je n'ai pas osé te réveiller. Personne ne devait savoir que j'étais encore vivant, pas même toi.

— J'ai été trompé une fois de plus, pour mon bien, marmonnai-je.

— Mais je t'ai laissé les figues, dit Hiéronymus. C'était la moindre des choses.

Il soupira, s'avança jusqu'au bastingage et jeta un dernier regard en direction de Massilia.

— Je ne reviendrai jamais, ajouta-t-il. Je n'ai jamais quitté ma ville. Est-ce que Rome est aussi merveilleuse qu'on le dit ?

— Est-elle merveilleuse ? répéta-t-il d'un ton calme.

Lorsque nous y serions, le Sénat aurait suivi les propositions du préteur Lépidus. Quand César arriverait, resplendissant de gloire, il entrerait, non pas en simple proconsul ou en général, mais en dictateur, le premier depuis Sylla.

— Oui, elle doit être merveilleuse ! Car lorsque j'y arriverai, j'aurai déjà deux grands amis, dit Hiéronymus en passant ses bras autour de nos épaules.

Il sourit, heureux d'être vivant. Je réussis à lui adresser un sourire timide. Ensemble, nous regardâmes les vagues et les mouettes qui tournoyaient dans le ciel au-dessus de nos têtes. C'était une journée claire, radieuse, mais j'avais l'impression que mes yeux ne me servaient guère plus que ceux d'un aveugle. Le monde ensoleillé qui m'entourait était plein d'ombres. Ceux que je croyais morts étaient revenus à la vie ; celui que je croyais le mieux connaître n'était en réalité qu'un inconnu. On ne peut jamais être sûr de la vérité que l'on entrevoit dans tout son éclat à un moment, car tout ce qui a vraiment de l'importance se passe dans la tête d'autrui, là où ne pénètre le regard de personne. Je ne voyais même pas clairement en moi-même ! Était-ce le monde qui portait le masque de la tromperie, ou bien était-ce moi qui me cachais derrière un voile, incapable de voir au-delà de mes illusions ?

Nous quittâmes finalement la poupe du navire et nous dirigeâmes vers la proue.

— Regardez ! cria Davus. Des dauphins !

Les dauphins sautaient et plongeaient dans les vagues le long du navire, comme pour nous escorter. Massilia et le passé révolu étaient derrière nous. Rome et l'avenir plein d'incertitude nous attendaient.

FIN

Note de l'auteur

Massilia est le nom latin de la ville que les Grecs, ses fondateurs, appelaient Massalia et que les Français nomment actuellement Marseille. Ce que nous savons de l'ancienne cité provient d'une multitude de références disséminées ça et là. Aristote et Cicéron nous donnent des détails sur le gouvernement de la cité ; Strabon explique la hiérarchie des magistrats suprêmes. Le commentaire de *l'Énéide* par Servius cite un fragment perdu du *Satiricon* où il est fait allusion à la tradition du bouc émissaire. Valère Maxime rapporte quelques coutumes singulières, par exemple le fait que les Massiliotes facilitaient le suicide dans la mesure où il avait été officiellement autorisé. La description du vignoble entouré d'une clôture d'os de Gaulois est tirée de la *Vie de Marius* écrite par Plutarque. *Toxaris, ou l'Amitié* de Lucien raconte l'étrange histoire de Cydimache, que j'ai adaptée librement. Ma méthode a consisté à réunir divers fragments et à les assembler autour de l'événement clef de l'histoire de Massilia, le siège de la ville par Jules César en 49 avant Jésus-Christ.

En ce qui concerne le siège lui-même, nos informations sont moins éparses et plus concrètes, mais souvent inexactes. Notre source principale est constituée par les *Commentaires de la guerre civile* de César où l'auteur se met en valeur ; le texte n'est par conséquent pas entièrement fiable. Le récit épique de Lucain, *La Pharsale*, décrit de façon frappante la destruction de l'ancienne forêt de Marseille et les batailles navales sanglantes, mais Lucain est un poète et non un historien. Dion Cassius évoque l'arrière-plan du siège et Marcus Vitruvius mentionne quelques détails. L'historien britannique T. Rice Holmes, dans un chef-d'œuvre de ratiocination digne de son parent, Sherlock, a réuni toutes les données et proposé une reconstruction crédible des événements (*The Roman Republic and The Founder of the Empire* [1923]). Mais comme Holmes lui-même

le reconnaît avec regret, « L'histoire du siège présente de nombreuses difficultés et sa chronologie n'est pas claire ».

Jusqu'à une époque récente, on ne trouvait qu'en français des études complètes sur l'ancienne Massalia, dans le *Massalia* en deux volumes de Michel Clerc (1927, 1929) et dans la *Provence Antique* en deux volumes de J.-P. Clébert (1966, 1970). La situation a changé en 1998 avec la publication du livre plein d'esprit et de finesse de A. Trevor Hodge, *Ancient Greek France*. Constatant que la position de la ville avant le siège lui permettait d'être la fenêtre de Rome sur la Gaule, Hodge signale que « Massilia était l'endroit idéal pour collecter des renseignements, plus ou moins comme l'était Berlin au temps de la Guerre froide ». *The Romans on the Riviera and the Rhône* est un volume plus ancien mais toujours utile.

Nan Robkin m'a signalé les recherches de A. Trevor Hodge longtemps avant que son livre ne soit publié. Claudine Chalmers m'a fourni les pages qui pouvaient m'être utiles du *Guide de la Provence mystérieuse*. Claude Cueni m'a montré des images de l'ancienne Massilia provenant du musée des Docks Romains et du musée d'Histoire de Marseille.

Penni Kimmel a lu la première version du roman. J'adresse mes remerciements, comme toujours, à Rick Solomon ; à mon directeur de publication, Keith Kahla ; et à mon agent littéraire, Alan Nevins.

Le sort des divers personnages historiques qui apparaissent dans *Le Rocher du sacrifice* – Milon, Domitius et Trébonius (sans parler de César) – sera probablement l'objet des futurs volumes de *Roma Suh Rosa*. Mais comme il semble y avoir peu de chances pour que les chemins de Gordianus et de Caius Verrès se croisent à nouveau, je signalerai que tout s'est mal terminé pour le célèbre connaisseur en art. Six ans après le siège, toujours en exil à Massilia, Verrès fut mis à mort lors de la même série de proscriptions ordonnées par Marc Antoine, qui s'est avérée fatale pour Cicéron. Marc Antoine convoitait l'une des œuvres d'art mal acquises de Verrès.